

Roberto Silvi

La mémoire et l'oubli

Chapitre I

Alberto

C' était devenu un rite. Chaque fois que je revenais à Naples, il fallait que je me plonge dans l'atmosphère de la ville, que je parcoure les rues du vieux centre ville, ses *decumani*, que je retrouve les mêmes odeurs, les mêmes personnages, le meilleur *cappuccino* du coin dans le bar à l'angle de piazza San Gaetano. J'avais besoin de sentir à nouveau l'ambiance pleine de charme de ces places magiques, chargées d'histoire, lorsque, tôt le matin, elles ne sont pas encore dérangées par les bruyantes vociférations de leurs habitants et par les coups de klaxon des autos et des scooters. De revoir la beauté complexe de la piazza San Domenico Maggiore et de m'émerveiller encore de son antique fraîcheur.

Depuis que j'avais déménagé à Milan, à la poursuite des mirages de la grande métropole, cœur de la lutte de classe italienne, j'avais découvert le plaisir des promenades sans but dans les ruelles de Naples. San Biagio dei Librai ne cessait de m'étonner, si étroite, si longue. On l'appelait Spaccanapoli, "Fend-Naples", et j'avais l'impression que le sens de ce nom ne m'apparaissait clairement que maintenant. Je m'arrêtais à la hauteur de Santa Chiara et je la voyais descendre, descendre vers Forcella, puis je me retournais et remontais jusque vers San Martino. Je restais planté là à me demander comment j'avais fait pour ne pas en saisir la beauté jusque là.

Arrivé à sept heures de Milan pour passer Noël à Naples, j'étais allé chez moi poser mon sac et j'étais aussitôt ressorti pour ma balade.

Seule ma sœur vivait désormais dans l'appartement, mais à cette heure-là, elle était déjà partie travailler. Le vide qui imprégnait les lieux ne m'invitait guère à m'y arrêter.

Je descendis à pieds par les Colli Aminei. Je poursuivis par Santa Teresa, la via Costantinopoli, pour enfin arriver via Tribunali où je m'enfonçai dans le ventre de la cité. J'avais eu une année épouvantable et il me tardait qu'elle finisse. J'étais dans un état pitoyable. Dans la répétition

tion rituelle de cette promenade, je cherchais une prise dans la réalité, quelque chose qui me parle d'histoires anciennes, de traditions immuables.

L'air était froid et propre.

La forte lumière du matin m'éblouissait. Les contours trop nets des *palazzi* sur le fond limpide d'un ciel exagérément bleu semblaient faire partie d'un décor irréel.

C'était sans doute la fatigue du voyage, le mauvais sommeil agité de la nuit en train qui me faisaient cet effet hallucinatoire. Ou peut-être m'étais-je désormais déshabitué de la force de ces couleurs qui, dans la plaine du Pô, disparaissaient sous un soleil voilé de brume.

A son habitude, la via Tribunali se mettait lentement en branle. Les magasins ouvraient à des heures totalement disparates et certains commençaient composer leurs étals. En cette période de Noël, au niveau de San Gregorio Armeno, tous les stands pour la vente des santons étaient installés. Ces derniers étaient exposés devant les boutiques même de nuit, tant la frénésie de bâtir une Crèche était grande chez les Napolitains. Un flot ininterrompu de gens partait de la piazza del Gesù jusqu'à la via Duomo.

Un bon côté de ces balades, c'est que je finissais toujours par rencontrer une connaissance avec qui passer un moment à discuter.

J'étais sur le point de prendre la via Tribunali quand je tombai sur Eugenio que je ne voyais pas depuis un bout de temps.

Il marchait tête baissée, l'air songeur.

Je me demandai dans quelle bande il était en ce moment. La décennie d'or de la lutte armée était terminée. La délation faisait rage dans les rangs des camarades, marquant une crise irréversible dans cette expérience politique si lourde de conséquences pour tout le monde. Pourtant, nombreux étaient ceux qui persistaient à juger cette voie encore valable, à Naples peut-être plus qu'ailleurs. On considérait que c'était la seule praticable pour un combat réellement révolutionnaire.

Je ne sais pourquoi, mais j'avais l'impression qu'Eugenio en faisait partie. Je l'appelai, il sursauta puis me reconnut, il sourit, m'embrassa et, avec son incroyable voix nasale, il m'apostropha, mi débonnaire, mi amusé.

– Tè, qu'est-ce que tu fais dans le coin ?

– Je suis descendu pour les fêtes ! Et toi, comment tu vas ?

Mon humeur virait lentement du noir au gris foncé. J'aurais été mieux tout seul. Mais en même temps, ça me faisait plaisir d'avoir des nouvelles d'Eugenio. C'était un jeune gars sérieux et sympathique, et il était agréable de bavarder avec lui.

– Comment veux-tu que j'aille... Elles seront moches, ces fêtes... Tu sais, Alberto...

Je l'interrogeai, l'air inquiet.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Il est de nouveau malade ?

– Eh non, cette fois il en a fini... il s'est suicidé.

– Non !...

Ça m'avait flanqué un rude coup à l'estomac. Qu'Alberto soit malade, je le savais. La prison l'avait ravagé. Il n'était pas parvenu à accepter d'être enfermé entre quatre murs. Ils l'avaient libéré à cause de l'état physique et psychique auquel il était réduit. Il était si malade qu'il refusait de se nourrir. J'avais espéré qu'il se remette une fois sorti et à présent, la nouvelle de son suicide me frappait telle une massue. Le témoignage extrême de la fin d'un cycle de ma vie auquel je ne voyais pas d'issue, l'ultime stigmate de la faillite de l'extraordinaire aventure où je m'étais investi tout entier.

– Quand ça ?

– Il y a trois jours.

– Comment c'est arrivé ?

– Il paraît qu'il a attaché une corde à la poignée de la porte, il se l'est mise autour du cou et puis il s'est lancé en avant jusqu'à ce qu'il se le casse, qu'il s'étrangle.

– C'est horrible ! Comment peut-on se haïr à ce point... ! Et où est-il maintenant ?

– A la morgue du Nuovo Policlinico. On l'a amené là-bas pour faire son autopsie. L'enterrement a lieu tout à l'heure.

– Tu vas à la morgue ?

– Pas tout de suite, la cérémonie est à une heure. Qu'est-ce que tu fais, tu viens ?

– Oui, bien sûr que je viens.

– Bon. On se voit plus tard.

Je n'avais jamais supporté les cortèges funèbres et les chapelles ardentes, mais à cet instant, je ressentais le besoin d'être aux côtés d'Alberto une dernière fois.

Je fis le tour prévu, mais j'avais l'impression de marcher comme un somnambule et je ne parvenais pas à fixer mon attention sur ce que je voyais. La scène du suicide d'Alberto me revenait sans cesse à l'esprit.

J'avais considéré comme prévisibles et, de quelque manière inévitables, les décès des camarades disparus avant lui. C'était une fin qui pouvait toucher chacun d'entre nous si on voulait rester au cœur de la mêlée. Mais celle d'Alberto était une mort angoissante qui me prenait à la gorge. Il avait tué ce corps qu'ils voulaient enfermé, martyrisé dans sa

chair et son esprit, coincé entre quatre murs et une grille. Ce corps qui ne lui permettait plus de continuer à combattre, il l'avait achevé pour pouvoir enfin le libérer.

Ses amis les plus intimes étaient en prison mais personne ne voulait plus rien faire pour les en sortir, pour poursuivre leur lutte. Depuis qu'il était sorti, il avait trouvé ses camarades d'autrefois changés. Tout le monde voulait le "ramener à la raison" et s'adressait à lui comme à un gamin.

– Tu dois te rendre compte que tout est fini. Les manifs dans les rues, les luttes collectives, les rêves révolutionnaires, tout est fini.

Quelques amis plus politisés lui faisaient remarquer qu'à présent, on n'entendait plus que le cliquetis de ferraille des verrous, le bruit sourd des raclées et les cris de ceux qu'on torturait durant les interrogatoires dans les sous-sols des questures.

Les arrestations ne se comptaient plus. Sa femme, la compagne qui l'avait suivi pendant tant d'années, l'avait quitté et n'avait plus voulu faire l'amour avec lui. Ses autres copines, ses chères camarades, partagées entre méfiance, peur et compassion, se refusaient à lui. Pourquoi s'obstiner à vivre dans ces conditions, lorsqu'on s'est imaginé sa vie comme une rébellion perpétuelle, une lutte incessante contre la respectabilité, pour la liberté, l'amour, l'harmonie avec les autres ?

Sa manière de sentir avait été la mienne et celle de bien d'autres et maintenant, sa mort venait annoncer la fin irréversible de tout cela, la fin de la jeunesse, des illusions, de ma vie même.

J'arrivai au Nuovo Policlinico vers onze heures et demie. Il était tôt et je savais que Pierpaolo, avant-garde historique du mouvement étudiant de 68, bossait maintenant à la Tour Biologique, dans le laboratoire où j'avais travaillé quelques années comme technicien.

Les premières réunions politiques auxquelles j'avais participé s'étaient tenues chez lui, dans la sacristie de l'église de l'Ascension à Chiaia. Un ami m'y avait amené. Nous avions tellement envie de comprendre, de nous pencher sur le monde et Pierpaolo, plus âgé que moi de quelques années, semblait avoir déjà saisi comment les choses fonctionnaient, avec une réponse prête sur tout, confirmée par des citations de Marx et de Lénine. J'éprouvais donc pour lui un sentiment d'amitié et de respect.

Je savais que Pierpaolo n'avait jamais été d'accord avec certains choix ; du haut de son communisme internationaliste à la Bordiga¹, il

¹ Amadeo Bordiga (1889-1970), dirigeant révolutionnaire, fondateur du Parti Communiste Italien.

jugeait puérides les actions de la lutte armée. Mais je pensais qu'ayant connu Alberto, il serait touché par la nouvelle de son décès et qu'il viendrait avec moi à l'enterrement. Je le rejoignis donc au laboratoire dans lequel, avec quelque retard, il finissait sa thèse.

Il était occupé à préparer des échantillons marqués au tritium radioactif dont le contenu allait ensuite atterrir tranquillement dans les égouts de la ville. Travail ennuyeux et répétitif, auquel il se consacrait consciencieusement.

Il faillit ne pas me reconnaître et me salua juste parce que je m'arrêtai devant lui de l'autre côté du comptoir.

– Salut, comment tu vas ?

– Bof ! Ça bosse.

– Ça te plaît ?

– Je ne pourrais rien faire d'autre.

Ses réponses étaient laconiques et il ne quittait pas des yeux ses récipients et sa micropipette.

– Tu es au courant pour l'enterrement ?

– Non, de qui ?

– D'Alberto. Alberto Buonoconto. Il s'est suicidé avant-hier.

– Ah oui ? Je l'ignorais.

Son ton détaché commençait à me taper sur les nerfs. J'avais une envie folle de foutre en l'air ses joujoux d'un revers de main.

– Bon, alors qu'est-ce que tu fais, tu viens ? L'enterrement part de la morgue de l'hôpital.

– Non, je ne peux pas. J'ai des trucs à faire.

Comment peut-on avoir des trucs à faire dans certains cas ? Je me le demande encore.

J'ai fichu le camp en disant à peine au revoir, content d'évacuer les lieux et plus encore de les avoir quittés six ans plus tôt.

Le dégoût envers certains camarades, juste bons à parler, veillant à ne pas se salir les mains, à défendre avant tout leurs intérêts, me montait rageusement à la gorge.

Je me retrouvai dans les allées de l'hôpital, à l'air frais de décembre.

La morgue était composée d'un vaste local ouvert sur l'extérieur et d'une salle intérieure où se trouvait le cercueil d'Alberto. De nombreuses personnes, l'air abattu, entraient et sortaient de la pièce, errant entre les deux endroits, les traits défaits par l'émotion.

Je connaissais presque tout le monde. De temps en temps, je m'arrêtai parler avec quelqu'un. Les mots avaient encore moins de sens qu'ils

n'en avaient normalement et j'avais plutôt tendance à me tenir à l'écart. Ugo était là aussi, venu de Rome pour être aux côtés de la sœur d'Alberto avec laquelle il sortait depuis notre arrestation survenue à Rome, justement, presque deux ans plus tôt.

C'était peut-être la dernière arrestation massive, le dernier "coup de filet" comme on dit, que la police avait faite. Sans véritable raison, juste pour provoquer le mouvement dans l'espoir d'obtenir un résultat quelconque en tapant dans le tas.

Nous étions début 79 et se tenait à Rome une assemblée des collectifs qui s'occupaient des prisons au niveau national, réunis autour d'une revue fondée par moi avec d'autres camarades.

Les échos de l'enlèvement de Moro ne s'étaient pas encore tus et le climat était malsain. Nous étions coincés entre les Brigades Rouges, qui cherchaient à récolter les fruits de leurs opérations en faisant pression sur le mouvement, et le pouvoir qui, tel un animal blessé, frappait à l'aveuglette par pures représailles.

Ils arrêtaient une trentaine d'entre nous.

Nous étions réunis dans des locaux du rez-de-chaussée d'un bâtiment de Casalbruciato. Tout le quartier, fait de petits immeubles populaires flambant neufs, avait été squatté en l'absence de toit, avant même que les rues ne soient achevées. Il y avait des trous partout, mais on y respirait une atmosphère de solidarité et surtout de victoire. On avait l'impression que le mouvement était vraiment fort et qu'il était possible d'obtenir gain de cause dans des batailles importantes capables de nous changer la vie, en attendant de gagner les guerres destinées à changer le monde.

Tandis que nous discutons, avec lassitude maintenant, un homme à l'attitude passablement arrogante passa la porte et se mit à poser des questions bizarres.

– C'est bien la réunion sur les prisons ?

Quelqu'un lui répondit que oui.

– Vous êtes tous là ?

– Pourquoi, ça se voit pas ?

– Il y a d'autres issues ?

Nous avons commencé à nous regarder en pensant qu'il voulait se foutre de nous.

Les Romains, se sentant envahis sur leur territoire, râlaient plus que les autres.

– Aoh, qu'est-ce que tu nous veux, toi ? tu vas la fermer ?!

Taciturne mais efficace, Ugo s'approcha de l'intrus d'un air non pas menaçant, mais de quelqu'un qui va faire son devoir et se débarrasser d'une gêne inutile. Son mètre quatre-vingt-dix et sa carrure lui permettaient un certain naturel dans l'action. Mais arrivé près de celui qui ressemblait à un quelconque beauf de banlieue, je le vis faire volte-face avec le même calme, toujours sans piper mot. Au même moment, le type sortit un flingue qui devait mesurer dans les trente centimètres de long.

– Et toi pourquoi tu te marres, gueula-t-il en s'adressant à quelqu'un derrière moi qui s'était mis à rire de ses questions saugrenues. Je te fais sauter la cervelle, je vais te faire bouffer toutes tes dents. T'as pigé, tête de nœud !

Je voyais ce pistolet braqué sur moi et je remarquais avec une certaine inquiétude qu'il visait directement en direction de mes yeux, puisque le camarade hilare était assis juste derrière moi. Ma crainte était qu'il s'agisse d'un facho. Quelques jours plus tôt, un commando fasciste armé avait déboulé dans une émission de féministes à radio Città Futura et avait fait feu, blessant grièvement les femmes présentes. Mais derrière l'homme au pistolet, je vis défiler une armada de flics, cette fois en uniformes. Encore plus tendus que nous, ils se répartirent le long d'un mur du vaste local.

Le mec se mit à brailler de se mettre les mains levées contre le mur et flanqua les chaises en l'air pour s'approcher plus vite du camarade coupable d'avoir trop de sens de l'humour. Il lui balança une baffe qui pétrifia ce dernier.

Trouver un mur où poser les mains n'était pas chose facile : il n'y avait que de hauts piliers de soutènement et un vaste espace vide. Je me retrouvai appuyé à une de ces colonnes, en train de serrer la main d'une camarade, venue quasi par hasard à la réunion. Elle tremblait comme une feuille. Des sanglots dans la gorge, elle me demandait en chuchotant ce qu'ils allaient nous faire. Du coup, pour lui donner du courage, je dus m'efforcer d'en trouver d'abord et ignorer ces frissons glacés qui me parcouraient le dos. Je lui serrai la main plus fort et lui murmurai :

– Ne t'inquiète pas ! Ils ne vont rien nous faire, tu vas voir.

L'apparition des policiers m'avait en effet rassuré sur le fait qu'il n'y aurait pas de carnage, mais leur nombre me faisait redouter leurs intentions. Je m'attendais d'un instant à l'autre à un passage à tabac.

En revanche, ils nous passèrent à la fouille puis nous poussèrent dehors, nous faisant passer entre deux interminables rangées de policiers. L'extérieur était bondé de camions de flics qui avaient bloqué tout le quartier et, au milieu de la rue, se tenaient des fourgons cellulaires dans

lesquels ils nous firent monter. Pour nous qui sortions de l'obscurité d'un sous-sol, la lumière du soleil d'hiver romain était éblouissante. En grim-pant dans le fourgon, j'eus à peine le temps de me retourner et d'aperce-voir les femmes qui, sorties sur les balcons, gesticulaient et criaient contre la police, appelant par leurs noms les hommes et les amies qu'on emmenait. Ma compagne occasionnelle d'infortune s'assit à côté de moi. Je la pris dans mes bras, je la serrai fort et tentait de la réconforter en séchant ses larmes qui coulaient maintenant à flots, lui disant quelques mots, la gorge nouée.

Notre histoire d'amour naissante, éclore à l'ombre de la répression de l'état, n'eut pourtant pas de suite.

Celle qui avait surgi entre Ugo et Paola, la sœur d'Alberto, connut par contre un meilleur sort. Ils s'étaient eux aussi rencontrés à cette occasion. Paola fut, avec Ugo, parmi les premières personnes à être relâchées. Dès qu'ils furent sortis, Ugo se mit à lui faire une cour implacable jusqu'à ce qu'il atteigne son but. Il la persuada ensuite de déménager à Rome. Pour ne pas abandonner Alberto, Paola passait la moitié de son temps dans cette ville et l'autre à Naples. Elle y était retournée pour les fêtes et Ugo la suivit dès qu'il apprit la nouvelle. Il était à présent devenu le seul homme jeune de la famille et il s'occupa de tout, déchargeant le père de Paola des odieuses tâches bureaucratiques. A la morgue, j'eus seulement le temps de le saluer.

Me dirigeant vers la chapelle ardente, j'aperçus Flavia sur une chaise. Elle était accablée de chagrin. Elle pleurait en regardant dans le vide, totalement indifférente aux gens et à tout ce qui se passait autour d'elle.

Je m'approchai et lui donnai un baiser en lui caressant les cheveux.

Quelques mois plus tôt, en été, je lui avais demandé des nouvelles d'Alberto. Elle m'avait dit qu'elle le voyait peu car il souhaitait qu'elle reste avec lui et elle ne voulait pas.

Flavia

Flavia était une fille merveilleuse, d'une beauté juvénile, avec de lourds cheveux raides blond cendré. Elle avait de grands yeux clairs qui, rendus encore plus immenses par une paire de lunettes de presbyte, dévoraient son visage de gamine poussée trop vite.

Elle avait commencé à fréquenter Lotta Continua² (dorénavant abrégée en LC) à l'âge de quatorze ans à la suite de sa sœur un peu plus âgée qu'elle. Elle appartenait à la grande bourgeoisie napolitaine et, comme il se doit, elle avait une délicieuse manière de grasseyer les "r" qui donnait à son élocution une note très particulière. Malgré son assiduité au siège, elle traînait après elle ses origines. Sa gaieté, ses attitudes provocatrices si volontairement sensuelles m'embarrassaient, gauche et bigot comme j'étais.

Mais sous cette exubérance, se cachaient une grande douceur et une profonde sensibilité que ces derniers événements étaient définitivement en train de bouleverser.

J'avais l'impression qu'elle aussi, avec Alberto, elle pleurait son passé récent, court mais intense.

Stefano, son premier compagnon, était depuis cinq ans en prison après s'être engagé dans la révolution, choisissant le raccourci de la lutte armée. Comme nombre d'entre nous, il s'était enrôlé dans ses rangs, réalisant son besoin de vivre à fond, mais trimbalant après lui un chapelet de douleurs, de morts et de désillusions.

Cette année m'apparaissait comme une ligne de partage des eaux de notre histoire, un tournant de toute chose.

Nous étions en 1980 et, en novembre, le tremblement de terre avait secoué la ville jusqu'aux fondations. Naples s'était réveillée hagarde,

² Organisation extra-parlementaire née en 1970.

abasourdie par ce cauchemar. Les comportements illégaux se banalisaient. Les vols à la tire avaient augmenté et la drogue se répandait à une vitesse impressionnante. Les intérêts des gens évoluaient avec leur façon de raisonner. Toutes les règles sautaient et la pègre changeait de visage. Il n'existait plus de codes moraux et chacun, enfermé dans son intérêt privé, était disposé à gruger l'autre rien que pour se procurer sa dose. On aurait facilement défoncé la porte de chez vous pour vous piquer une chaîne stéréo.

Après l'ivresse de la lutte armée, beaucoup de camarades à la dérive se laissaient prendre dans cette spirale. Ils n'arrivaient plus à savoir quand un comportement illégal devenait destructeur, si une attitude hors normes et hors système était réellement contre les normes et contre le système.

Flavia s'était elle aussi laissée happer par ce tourbillon et tout doucement, elle sombrait dans l'héro. Elle retrouvait dans le milieu de ces jeunes toxicos la solidarité de l'époque de la militance. L'usage de l'héro lui fournissait à nouveau un puissant motif pour lequel tout mettre en jeu, y compris sa vie.

Flavia me plaisait, elle m'avait toujours plu et à cet instant, la voir ici en larmes ne m'aidait certes pas à me donner le courage de m'approcher d'elle, de lui parler et de partager ce chagrin avec elle. Elle se taisait et je ne pouvais rien faire d'autre que rester à ses côtés, témoignant d'un abattement tout aussi muet. Je sentais pourtant qu'elle percevait ma présence et mon état d'âme, qui était si proche du sien. On aurait dit qu'elle attendait quelque chose qui vienne la secouer et l'arracher à cette position, à cette apathie dont, sinon, elle ne sortirait jamais.

Tout s'achevait tragiquement. Alberto emportait avec lui notre histoire. Tout avait pourtant commencé presque par jeu.

Nous avions à peine vécu quelques années de militantisme et, déjà, des choix plus grands que nous s'étaient imposés, vu l'urgence des événements. Nous sentions que l'Italie bougeait et si tel était le cas, c'était aussi grâce à nous.

Mais nous avions envie que les choses aillent plus vite qu'elles ne le faisaient d'elles-mêmes. Nous voulions que le monde change tout de suite selon nos désirs, nos rythmes et nous ne comprenions pas pourquoi cela ne se produisait pas. Nous en endossions la responsabilité, nous pensions qu'il dépendait de l'engagement de chacun de nous que la révolution se fasse ou pas, et nous nous y donnions corps et âme, nous sentant

les apôtres, les avant-gardes de ce changement.

Dans nos parages, des décennies de luttes, d'espairs et de défaites avaient ancré dans l'imaginaire collectif des couches les plus défavorisées, et en particulier des ouvriers et des étudiants, l'idée d'un monde meilleur, encore à venir. Sur notre chemin, ne se dressait qu'un seul ennemi, la bourgeoisie, qui détenait le pouvoir et ne le lâcherait en aucun cas.

Si nous voulions le prendre, ce pouvoir, il fallait se dire que, tôt ou tard, les affrontements armés avec les appareils de l'état allaient survenir et il était nécessaire de s'y préparer. Et nous voulions le faire tout de suite. Nous ne voulions pas attendre un autre siècle comme tant d'autres l'avaient fait avant nous, allant d'échecs en fiascos.

Les phraseurs qui ne savaient que prodiguer des conseils sans les suivre ne nous intéressaient pas. Du coup, même les groupes extra-parlementaires parurent à beaucoup des nôtres tout juste bons à jouer les révolutionnaires quand il s'agissait de soutenir des mouvements hors de nos frontières, et plus ils étaient loin, plus on vociférait dans les rues : "Des armes, des armes, des armes, des armes pour le MIR" [Movimiento Izquierda Revolucionaria del Chile].

Nous, en revanche, nous voulions vraiment faire la révolution, ici, en Italie, et les considérations de ceux qui prétendaient que les temps n'étaient pas mûrs ou qui soutenaient – à dire vrai fort peu nombreux à l'époque – qu'il ne fallait même pas y songer, ne servaient à rien.

Chapitre II

Quartier Vomero

En 1973, je militais à LC depuis deux ans et j'avais déjà vécu la première grosse crise de l'organisation.

Lorsque j'avais commencé à fréquenter le siège en tant qu'étudiant, j'avais de grosses lacunes politiques, je saisisais très mal ces différences subtiles qui divisaient les orateurs lors des interminables débats et assemblées de section, mais mes principales difficultés venaient de ce que je ne parvenais pas à vivre en groupe, à vivre le groupe. J'étais plutôt timide et solitaire. Je n'allais au siège que lorsqu'il y avait des réunions et je me sentais toujours un peu mal-à-l'aise. J'enviais ceux qui y passaient leur vie et qui, même si c'était une misère, étaient payés par l'organisation pour y rester à plein temps. Je ne compris donc pas pourquoi ceux qui me paraissaient les camarades les plus forts et les plus intelligents, à une réunion, avaient fait un tel foin et annoncé qu'ils quittaient LC.

Cette fracture m'avait médusé. La plus belle fille du groupe s'en allait, celle sur laquelle j'avais depuis longtemps des vues bien que je n'aie pas encore finalisé. Je vivais les rapports avec l'autre sexe avec un grand moralisme et je n'arrivais même pas à concevoir qu'une fille belle et désinhibée comme elle puisse s'intéresser à moi. Et non seulement elle s'en allait, ainsi que son amie, mais presque tout le groupe de Vomero, y compris Alberto. Je le trouvais déjà extrêmement sérieux et généreux, avec son cousin Aldo, l'un des cadres de la via Stella, toujours très actif, un tantinet introverti et doté du sarcasme typique des premiers militants de 68 qui me gênait énormément. Chaque fois que je discutais avec eux, ils se débrouillaient pour que je me sente un pauvre ingénu qui n'avait jamais rien compris à la politique, alors qu'eux avaient déjà lu Marx, Lénine et tous les classiques, y compris les œuvres des révolutionnaires les plus célèbres de notre époque comme le Che. Eux oui, ils savaient comment tout ça marchait.

Je ne comprenais pas pourquoi quelque temps plus tard, Stefano, qui avait trois ou quatre ans de moins que moi, était lui aussi parti. Il avait

commencé très récemment à faire de la politique et là, il avait déjà tout compris et se rangeait aux côtés des ultra-révolutionnaires.

Stefano était encore un gamin bourré d'énergie, avec une folle soif d'agir et une profonde aversion antifasciste. Il faisait de l'aviron et ça se voyait, il avait un physique sec mais musclé. Il était entré à LC un an plus tôt et intervenait avec moi à la fac sous la houlette d'un camarade plus expert. J'avais pu constater plus d'une fois avec quelle fougue il s'élançait dans les accrochages physiques. On avait l'impression qu'il n'avait aucune conscience du danger, qu'il avait seulement une envie aveugle de se battre. Il venait d'une bonne famille typique de Naples. Son père était un entrepreneur du bâtiment qui s'était imposé et il était son fils unique. Peut-être est-ce justement la raison pour laquelle il avait une telle détermination au combat, à s'insurger contre une situation d'aisance au nom des idéaux d'égalité qui motivaient alors tout le monde.

Stefano ne tarda pas à sortir avec Flavia, qui à l'époque n'avait qu'une quinzaine d'années, avec laquelle il formait un couple parfait. Elle le suivit dans sa rupture avec LC.

Francesco, lui aussi, était arrivé depuis peu. Je m'étais aussitôt lié d'amitié avec lui et, comme il était plus jeune que moi de trois ans, je le prenais un peu pour mon petit frère, voire comme mon filleul. Il était du Rione Alto et connaissait déjà tous les camarades du Vomero. Il était plus au courant que moi de la mauvaise humeur qui régnait chez les gens du quartier contre LC, considérée désormais perdue pour une cause réellement révolutionnaire.

Par son intermédiaire, je me mis à fréquenter la piazza Medaglia d'Oro, le lieu de rencontre favori des camarades du Vomero qui se référaient à une aile politique pas très bien définie. J'approchai ainsi un monde nouveau pour moi, où le fait d'être engagé politiquement faisait partie d'un mode de vie. On était en groupe, on passait la plupart du temps ensemble. Sur cette place, c'était comme se retrouver dans une vaste tribu où tout le monde se connaissait, où tout le monde se parlait et où fleurissaient mille anecdotes, de la recherche de shit, avec un air clandestin de la part des plus transgressifs, à l'éclosion de diverses histoires d'amour, parfois bizarrement emberlificotées entre plusieurs sujets, mais toujours et seulement entre gens qui fréquentaient la place.

Malgré la méfiance de ceux qui me trouvaient encore trop lié à LC, j'avais été accepté par la majeure partie, d'autant qu'ils savaient que je n'étais pas non plus tout à fait d'accord avec la ligne politique de l'organisation. LC devenait léniniste et s'organisait en parti, renonçant progressivement à sa dimension de mouvement libertaire de mes débuts.

Raison pour laquelle je fus invité à participer à une réunion des ex LC où on allait débattre, sur la base d'un document rédigé par quelqu'un (on ne savait qui c'était mais sûrement un des nôtres), des possibilités d'ouvrir la voie à d'autres initiatives, d'autres formes d'organisation, en partant de l'antifascisme pour passer à l'analyse d'autres catégories sociales potentiellement révolutionnaires, outre celle des ouvriers.

La réunion eut lieu chez Aldo, une belle maison ancienne du Vomero coscu. Je me sentais bien avec ces camarades, l'ambiance était plus détendue et familiale qu'aux réunions de section de LC, parfois marquant malgré le sérieux avec lequel les arguments étaient étudiés. C'étaient, j'en étais convaincu, les premiers pas d'un noyau qui, confusément encore, voulait affronter le problème de la violence et de la lutte armée, sans toutefois suivre le modèle des Brigades Rouges³. Au nord, ils avaient déjà mené plusieurs actions démonstratives liées aux luttes ouvrières des grandes usines milanaises et turinoises. A présent, nous disions-nous, il était temps de savoir "que faire" aussi à Naples.

Tous les visages qui y participèrent m'étaient connus. Cela n'allait guère au-delà de la prise de connaissance du document par une lecture collective. Mais il fut néanmoins convenu qu'il était nécessaire de revenir en parler. Après quoi, entre préliminaires et retards, ce fut l'heure de s'en aller et nous levâmes la séance.

Je ne sais ce qu'il advint des réunions suivantes mais je ne cessais d'en discuter avec Francesco. Il me semblait qu'on ne prenait pas ces problèmes à leur juste mesure. On n'abordait pas le sujet comme il fallait face au péril croissant de coup d'état et à celui plus immédiat des fascistes, bras armé historique de la bourgeoisie la plus réactionnaire.

Nous décidâmes donc de nous adresser à des interlocuteurs plus résolus et concrets, à un en particulier que nous choisîmes naturellement comme mentor.

³ La plus connue des formations armées d'après-guerre en Italie, née fin 1969.

Sergio

Nous étions allés le trouver chez lui, à Forcella. Il vivait dans un de ces immeubles vieux mais pas anciens, adossés au centre historique. Nous montions un escalier sombre. Une odeur d'humidité prenait aux narines. Au deuxième étage, nous réussîmes à distinguer un bout de papier collé à une porte sur laquelle était maladroitement écrit un nom qui ne correspondait pas à celui que nous cherchions. Mais sur la foi des indications reçues pour trouver l'endroit, quelque peu sceptiques, nous frappâmes tout de même. La porte s'ouvrit et Sergio nous accueillit avec un sourire timide.

Nous pénétrâmes dans un intérieur qui n'avait pas été repeint depuis des lustres. Les fenêtres ne contribuaient pas à donner un aspect plus gai à la pièce : elles donnaient sur une ruelle et, en se penchant, on pouvait quasiment toucher le mur d'en face. Quant au soleil, cet appartement ne l'avait jamais vu.

Tandis que Sergio nous expliquait que le nom sur la porte était celui d'un ami qui habitait avec lui, nous nous assîmes autour d'une vieille table basse rescapée d'un mobilier réduit à sa plus simple expression et rafistolé : un sommier faisant office de lit et de canapé avec une couverture élimée jetée par-dessus, une étagère avec quelques livres, des chaises en bois dépareillées toutes décaties et, plus loin, dans la cuisine, un énorme réfrigérateur, un réchaud à côté de l'évier et une autre table en formica tapissée de fleurs vertes, surmontée de placards muraux. Le tout offert par le maître de maison, qui tentait de cette manière de justifier du loyer.

Sergio nous proposa des bières, il s'assit sur le canapé-lit et nous invita à parler.

– Alors ? Vous êtes venus pourquoi ?

Ses manières étaient brusques et nous étions gênés. Nous ne savions pas si c'était dû de l'antipathie à notre égard ou à autre chose.

Nous nous mîmes à bafouiller.

– Voilà, on a pensé que ce serait le moment de faire quelque chose contre les fachos, de commencer à s'organiser... dis-je.

– Pourquoi vous venez me voir, moi ?

– Ben ! parce que t'es un camarade... tenta d'expliquer Francesco.

– Non, moi je sais. Vous êtes venus parce que vous vous êtes dit qu'il vous fallait quelqu'un qui sache se bagarrer. Vous vous êtes dit : là, il nous faut quelqu'un qui n'a pas les jetons et qui n'a rien à perdre. Je suis un sous-prolo, j'ai déjà été en taule : vous voulez m'exploiter comme main d'œuvre.

– Mais non ! réagit Francesco. On est venus pour te consulter. On n'a pas d'idée derrière la tête, on veut savoir ce que tu en penses.

– On s'est dit qu'il était temps de faire quelque chose, ajoutai-je, et pas seulement contre les fascistes. Ici, il y a une tentative de coup d'état tous les quatre matins et, d'après nous, l'heure est venue de s'organiser pour ne pas être pris par surprise. Il faut créer des dépôts d'armes, rassembler des noyaux de camarades prêts à prendre plus de risques, à se mettre totalement en jeu.

Sergio commença à se détendre un peu.

– Bon, parce que vous êtes le cinquième groupe de camarades qui vient ici me parler des fascistes. Tout le monde voit en moi une espèce de superman à utiliser comme bouclier, comme un bélier à envoyer à l'assaut, à mettre en première ligne. Mais maintenant, l'affrontement physique ne sert plus à rien : il y a les flingues. Et puis qu'est-ce qu'on en a à foutre, des fachos ! On a bien d'autres chats à fouetter.

Puis il eut un sourire lourd de sous-entendus.

– *Uagliù, mo' tengo che fa', me n'aggia i'.* [Les mecs, là j'ai des trucs à faire, faut que j'y aille.]

Nous sortîmes, fîmes un bout de chemin ensemble, prîmes un café puis nous dîmes au revoir.

La rencontre avait été brève, à peine plus d'un quart d'heure.

Nous redoutions que les choses s'arrêtent là, de n'être parvenus qu'à passer pour des andouilles, ou pire, des petits bourgeois en mal d'émotions qui s'adressent au prolétariat AOC pour en tirer force et légitimité, mais une fois dehors, il nous déclara :

– On se voit après-demain. On ira se faire une pizza chez Michele. Ok ? A huit heures devant la pizzeria.

Nous étions ravis. La rencontre s'était bien passée. S'il nous avait donné un autre rendez-vous, ça signifiait qu'il nous avait à la bonne.

Nous sommes arrivés un peu en avance. Comme tous les samedis, pour pénétrer chez Michele, il fallait faire la queue et on s'est mis dans la file. C'était la pizzeria la plus ancienne de Naples et celle où on mangeait les meilleures, les simples, les classiques, pas ces plâtras où on trouve un peu de tout, condiment en bocal, œuf dur, jambon et champignons. Non, chez Michele on ne mangeait que des *margherite* et quelques pizzas aux anchois ou tout bêtement à la tomate avec une pincée d'origan. Ces pizzas ne manquaient jamais d'une bonne dose d'huile ou de mozzarella, elles avaient une taille phénoménale et débordaient des vieilles assiettes pourtant déjà confortables.

Sergio se pointa de sa démarche crâneuse légèrement sautillante.

Il avait amené avec lui Uagliò, un dogue napolitain qui, à cette époque, ne le quittait jamais.

Il nous sourit en approchant et il me parut nettement plus détendu et bien disposé envers nous.

Nous fûmes appelés pour nous installer à l'une des vieilles tables en marbre de la pizzeria par un serveur qui ne s'encombra pas de chichis.

Le service était simple et rudimentaire, mais les pizzas étaient bonnes et les prix très bas.

Nous mangeâmes en vitesse car il y avait trop de vacarme. Nous convînmes que le samedi n'était pas le meilleur jour pour aller dans une pizzeria et qu'on y reviendrait la semaine suivante, un jour de semaine. Nous partîmes.

Nous nous dirigeons vers la mer par le Rettifilo. Il était tard et il n'y avait pas beaucoup de circulation ni de gens dans la rue. La température printanière donnait envie de traîner dehors. Nous étions début mai.

Nous passâmes la soirée à discuter des tentatives de coup d'état, des attentats des fascistes, du rôle des services secrets, de ce que les Américains avaient fait au Chili mais aussi de la façon dont les combats pour la libération avançaient, suivant le modèle cubain, en Amérique Centrale et du Sud.

Il fallait être capable de frapper, mais avec des structures légères, dont il serait toujours possible de se débarrasser pour suivre le mouvement du conflit social et ainsi, rester toujours en accord avec les luttes ouvrières.

Et il ne fallait pas oublier que nous avions soif de vivre notre libération au présent, dans notre quotidien, et pas au nom d'un futur abstrait. L'envie de tâter à l'usage des armes entraînait dans notre besoin de nous opposer à une situation qui menaçait dans l'immédiat notre présent.

Sergio nous écoutait, il répondait, mais il ne mouftait pas. La curiosité et le désir de faire plus ample connaissance nous poussèrent ensuite à

l'interroger sur son passé de taulard. Il avait dix-huit ans mais, comme tant de jeunes, il en avait déjà passé plusieurs derrière les barreaux d'une maison de redressement ou d'une prison. Une fois de plus, en effet, il était sorti depuis peu d'une incarcération de huit mois due à une de ses premières actions politiques.

Il s'était un jour présenté au siège de LC et avait rassemblé les jeunes les plus disponibles pour aller donner une leçon aux fachos de la section Berta. La veille au soir, ils avaient fait feu sur un camarade qui tentait d'échapper à une agression.

C'était un meneur naturel et, en un clin d'œil, il avait convaincu tout le monde de le suivre. A l'époque, il avait un peu moins de dix-sept ans mais il avait déjà la réputation d'être quelqu'un de décidé.

Ils sortirent. Leur attaque fut totalement désorganisée ; à peine s'élançèrent-ils contre la section qu'ils furent interceptés par une patrouille de flics qui passait par là et furent mis en fuite. Le seul qui parvint à arriver à la porte, ce fut lui. Il avait vu en bas de l'immeuble le tristement célèbre secrétaire de la section, bastonneur fameux et redouté, et il s'était élancé vers lui en réussissant à lui flanquer un coup de chaîne dans la figure. L'arrivée de la police le força à s'enfuir. Il chercha refuge sous une auto mais fut trouvé et arrêté.

Lorsqu'il sortit de prison, il avait changé. Il s'était énormément musclé en raison de la gymnastique qu'il faisait en taule, à l'aide d'extenseurs qu'il étirait désormais avec six ressorts à la fois.

– C'est la première fois que tu as plongé ? lui demandai-je.

– Nooon ! rigola-t-il. La première fois, j'avais treize ans.

– Treize ans ?!!

– J'habitais dans un bled où il n'y avait que dalle : je n'étais pas encore à Naples à l'époque. Je vivais avec une vieille tante, je n'avais plus mes parents. Un jour, j'ai décidé de tenter un coup pour me faire un peu de fric et me mettre à l'épreuve. J'ai tout fait tout seul. Je me suis procuré un vieux fusil de chasse, j'ai scié la crosse et les canons, et, un après-midi, je me suis installé dans un parc, caché dans les buissons, en attendant que quelqu'un passe. J'ai racketté un couple qui ne m'a presque rien donné. Bref, c'était mon premier coup.

– Et on t'a chopé tout de suite ?

– Presque. Ils m'avaient tous les deux reconnu alors que, jusque là, j'ignorais tout de leur existence. Je suis resté un an en maison de correction.

Pour nous, c'était entrer en contact avec ce monde, "le sous-prolétariat" comme on disait alors, qui constitue la partie la plus vraie du peuple

napolitain ou peut-être, plutôt, la plus répandue. Cette couche de population n'est pas séparée du reste. Le tissu ouvrier de Naples en provient et il n'est guère de famille qui n'ait, ou n'ait eu, un parent plus ou moins proche en prison.

Mais Francesco et moi faisons partie de cette petite bourgeoisie qui, à Naples, n'en est une que par rapport à l'immense pauvreté générale, car ailleurs, vu ses conditions économiques réelles, elle serait plutôt située dans le prolétariat. Cependant à l'époque, déjà, ces catégories ne servaient pas vraiment à photographier une réalité aussi composite. Le fait est que Sergio venait d'un monde d'illégalité et de lutte primitive pour la vie qui nous était étranger.

Nous nous quittâmes heureux de notre conversation et de cette amitié naissante. Nous devions nous revoir le lendemain matin devant l'église de Forcella juste pour aller boire un café ensemble.

À dix heures, nous étions là. Forcella était tapissée d'affiches à la gloire des "Panthères Rouges" siglées de faux, d'un marteau et de poings serrant une mitraillette. Les phrases réclamaient la libération des détenus et s'élevaient contre les camps de concentration de l'état.

Nous nous sentions en sécurité, comme dans une île rouge, en territoire libéré. Forcella était traditionnellement un quartier de mauvaise vie d'où la police préférait rester au large. La contrebande se passait au grand jour, de même que le commerce de n'importe quel autre genre de marchandise, des chaînes stéréo aux flingues, proposés à voix basse aux passants.

La plupart du temps, néanmoins, cela s'avérait une arnaque et celui qui s'empressait d'acheter un appareil photo sophistiqué pour quelques lires, croyant faire une affaire, s'en revenait presque toujours chez lui, en catimini, avec une boîte en carton sous le bras et, à l'intérieur, une grosse pierre entourée d'un tas de papier journal.

Mais si vous étiez disposé à payer quelque chose un "bon" prix et si, éventuellement, vous connaissiez quelqu'un du coin, vous pouviez aussi tomber sur de bonnes occasions et, si on avait besoin d'une arme, il n'était pas très sorcier de se la procurer.

Ce matin-là était un mardi, les stands étaient fermés. Il n'y avait qu'une vieille dame assise au milieu de la petite place devant un cageot de fruits, posé en long en équilibre, sur lequel elle avait disposé quelques cartouches de Malboro et de Kent. Un bout de carton sur lequel on lisait "3 paquets 1.000 lires", recouvrait le cageot. L'église était ouverte et à l'angle opposé, quelques personnes se pressaient autour d'un kiosque à journaux.

Sergio arriva avec Uagliò au pas cadencé, accordé à celui de son chien. Il sourit en venant vers nous et, comme s'il ne pouvait pas s'en empêcher ou par timidité, il tourna la tête de côté pour détourner le regard.

Son attention fut alors retenue par deux jeunes freluquets à côté du kiosque qui feuilletaient *Le Siècle d'Italie*, le journal néofasciste du MSI, tout faisant des messes basses d'un air fanfaron. Nous ne les avons pas remarqués jusque là, puis tout se passa rapidement. Sergio avait changé d'expression. Il nous rejoignit et me souffla d'un ton presque indifférent mais résolu :

– Tiens ça, et il me confia la laisse d'Uagliò qui se blottit, l'œil triste, contre ma jambe.

Sergio s'éloigna et, à pas lents, il se dirigea vers les deux types. Dès qu'il se trouva assez près, il se mit à faire pleuvoir une averse de baffes et de gnons en tout genre, cognant tantôt l'un, tantôt l'autre. Les deux mecs ne savaient plus à quel saint se vouer. Ils semblaient ne pas du tout comprendre d'où leur tombait cette redoutable kyrielle de coups et, constatant l'indifférence générale, ils n'eurent rien de mieux à faire que de décamper le plus vite possible.

Il fallut à Sergio quelques instants pour reprendre des couleurs mais, de retour près de nous, il ne voulait visiblement plus y penser et nous ne fîmes que de brefs commentaires.

– Oh !... On est restés ici comme deux cons. On n'a rien compris.

– *E chill' nient' avéven'a capi !* [Et ceux-là ils avaient rien à comprendre], murmura Sergio avec un sourire crispé qui lui tordait la bouche.

Nous allâmes prendre un café et son arôme nous rendit notre bonne humeur. Nous repartîmes acheter les journaux. La nouvelle de l'attentat de Brescia⁴ s'étalait sur toutes les unes. La bombe avait explosé durant un meeting syndical et l'origine fasciste de l'attentat ne faisait de doute pour personne. Nous nous regardâmes abasourdis et pensâmes qu'il avait été dommage de ne pas cogner un peu plus les deux fachos. Une réponse massive s'imposait et Francesco et moi aurions voulu aller à la section pour écouter ce qui se disait. Sergio par contre n'avait pas la moindre intention de nous suivre ; il avait quitté LC après l'attaque de la section Berta, condamnée par les dirigeants, et surtout à cause de l'attitude que ces derniers avaient eue quand il était en taule.

⁴ Le 28 mai 1974, une bombe explosa lors d'une manifestation antifasciste, causant la mort de huit personnes et en blessant grièvement plusieurs autres. L'attentat fut revendiqué par l'Ordre Noir.

Nous changeâmes d'avis et décidâmes de rester encore un peu avec lui. Nous irions à la section l'après-midi.

Nous avons passé le reste de la matinée, *standing on the corner*, en demeurant à l'écart pour commenter les événements. Les gens du quartier déambulaient lentement. Certains passaient en trimbalant de volumineux paquets de gâteaux, avec des inscriptions dorées et des nœuds de couleur décorés. Les plus jeunes s'arrêtaient saluer Sergio ainsi que nous, qui étions en sa compagnie. Chacun avait un mot de complicité prononcé d'un air prudent de conspirateur. Ils venaient tous commenter l'attentat comme pour apporter leurs condoléances aux parents d'un mort et exprimer, avec une plus ou moins forte implication, leur solidarité. L'un d'eux s'approcha s'introduisant dans le petit groupe qui s'était formé et, se campant devant Sergio, il déclara :

– Sergio tu 'o ssai, ije stongo sempre a disposizione [tu sais que je suis toujours à disposition].

Ce disant, il retira une boîte plate de sous son bras et l'ouvrit devant lui. Elle contenait un pistolet qui me parut énorme, comme ceux des farces-et-atrapes, mais ce devait être quelque chose de particulièrement efficace vu le sourire de satisfaction qui avait éclairé son visage et l'attitude condescendante de Sergio.

– *Lieve a miezo sta cosa. Te ponno verré* [Cache ce truc. On peut te voir].

Le type referma l'étui et nous salua tout en donnant des tapes sur le dos de Sergio. C'était un jeune cambrioleur du coin, un enthousiaste. A l'époque, il y en avait de généreux. La drogue ne leur avait pas encore épongé le cerveau.

Durant les jours qui suivirent, il nous fut impossible de nous voir souvent et je ne vis pas beaucoup non plus Francesco qui, suivant ses humeurs du moment, s'était éloigné de LC.

Quant à moi, bien que partageant nombre des critiques adressées à l'organisation, j'étais persuadé que la lutte armée, sans lien avec la masse et sans un travail politique qui justifie sa mise en œuvre, n'avait pas de sens.

Je restais donc chez LC, me retrouvant par-dessus le marché, vu la récente hémorragie de camarades, à avoir avec un autre militant la responsabilité du service d'ordre, chose que je n'aurais jamais crue possible une semaine plus tôt.

Au cours de ces journées, nous nous sentions galvanisés et, pour la première fois, légitimés de descendre dans la rue avec des molotov. Nous savions que le jour de la manif, nous serions nombreux. Il allait y avoir

une grève générale et, pour nous, c'était le moment de prendre le pas sur les fascistes.

Nos dirigeants nous l'avaient dit :

– Demain, tout sera permis, tout sera possible.

Et ils nous avaient laissé les mains libres pour défouler l'envie d'action qui démangeait nos rangs depuis trop longtemps. Et puis cet énième attentat avait fait exploser une colère générale dans tout le pays. On n'en pouvait plus des attentats, des fascistes, des services secrets et des stratégies de la tension. Nous avions envie de donner corps à cette rage et le mot d'ordre avec lequel nous voulions descendre dans la rue était unique : fermer les repaires de fascistes.

Nous décidâmes donc de mettre en pratique pour le lendemain les notions apprises peu de temps auparavant sur la manière de fabriquer des molotov. Nous descendrions dans la rue armés de cocktails, résolus aussi à nous mesurer physiquement avec les fachos.

Le jour de la manifestation, la police ne se fit pas voir. La ville était aux mains d'un immense défilé qui partit de la piazza Garibaldi et continua tout droit sur la piazza Matteotti où, selon les intentions du syndicat, devait se tenir le meeting officiel.

Pendant la manif, des rumeurs de petites sections du MSI attaquées et incendiées nous parvenaient. Nous nous sentions devancés sur la gauche et nous piaffions pour entrer en action. Piazza Borsa, nous nous sommes arrêtés et, avec le service d'ordre de l'Italsider, nous avons tourné à gauche par la via Depretis entraînant derrière nous tout le cortège, à part la tête qui avait poursuivi par la piazza Matteotti avec le syndicat.

Nous voulions "passer" sous le siège de la CISNAL, le syndicat fasciste qui était au troisième étage d'un des vieux *palazzi* de cette rue. Les intentions de la manifestation furent claires lorsqu'on s'arrêta à hauteur de l'entrée de l'immeuble et de nombreux camarades se mirent à pousser pour enfoncer la porte.

La massive porte cochère était barricadée, elle ne cédait pas et les gens continuaient à donner des coups sans aucun résultat. Je fis alors éloigner tout le monde et j'allai moi-même de l'autre côté de la rue pour tenter d'attaquer le portillon par le feu. Je sortis de ma musette réglementaire une des bouteilles préparées en hâte la veille au soir et lançai mon premier molotov. Une attente effarée s'abattit sur la foule. Ces quelques secondes se dilatèrent démesurément en un silence surnaturel qui domina tout à coup la manif.

La bouteille effectua une parabole parfaite et alla s'écraser contre la porte de l'immeuble au milieu des applaudissements et des cris des mani-

festants qui, semblant secoués de leur torpeur, laissaient exploser leur tension. Mais les serrures résistaient et un deuxième cocktail fut nécessaire, lancé cette fois-ci à distance rapprochée vu leur peu de dangerosité. La porte finit enfin par céder sous des coups plus appuyés. Une horde de camarades se déversa à l'intérieur de l'immeuble et gagna les locaux du syndicat fasciste. Le siège fut allègrement saccagé par les manifestants. Ils se mirent à balancer par la fenêtre toutes les rames de papier qu'ils trouvaient et à vider par les balcons les dossiers d'identité des inscrits et des comptes de la CISNAL. Des centaines de pages blanches voltigeaient sur une foule en liesse, sous les acclamations et les applaudissements.

Le cortège se remit ensuite en marche et il devint évident que toutes les sections liées au MSI allaient être passées en revue. Le lendemain, on en dénombra treize qui avaient été attaquées.

A la section monarchique, au bout de la via Santa Anna dei Lombardi, nous tombâmes sur un tas de jeunes qui la défendaient. Lorsque nous arrivâmes avec le cortège, tout le groupe des camarades du Vomero était déjà à l'œuvre, Stefano étant parmi les plus actifs. Ça faisait un bon bout de temps que je ne le voyais pas et, du fait qu'il ne m'avait plus appelé pour leurs réunions semi-clandestines, je m'étais dit qu'il s'était définitivement rangé des voitures pour fumer des pétards. Or il était là. Ils formaient le seul groupe, à part nous de LC, descendu dans la rue de manière organisée, avec l'intention de ne pas faire de cette journée une énième protestation symbolique. Ils étaient donc encore engagés et prêts à manifester durement, pourvu que ce ne soit pas de manière traditionnelle. En effet, ils n'avaient pas participé au défilé, mais juste aux attaques des sièges, arrivant souvent avant tout le monde.

Nous, les militants de LC, taxés d'être des phraseurs selon l'expression consacrée, nous avons gagné nos galons sur le terrain. Le siège se prolongea pendant quelque temps mais on ne parvenait pas à pénétrer dans le local au deuxième étage du *palazzo*. Nous décidâmes de laisser tomber et de continuer. Mais avant, je confiai le dernier cocktail en ma possession à Francesco pour qu'il tente de le jeter dans le siège monarchiste par le balcon. Je croyais qu'il était plus adroit que moi, mais soit je me sous-estimais, soit je le surestimais lui, le fait est que la bouteille se fracassa sur la grille du balcon sans aller au-delà et l'essence, à moitié enflammée, se renversa sur les hautes plantes de l'étage en-dessous, ne causant heureusement que des dégâts peu importants. Je lançais un regard mi déçu mi résigné à Francesco et nous nous dirigeâmes en amont.

Le gros des fascistes se trouvait au siège central du MSI de la piazza Dante et c'était là que la police attendait les manifestants. L'affrontement fut inévitable mais nous y arrivâmes "désarmés", les molotov avaient tous été utilisés en route.

En bas du siège, un bataillon d'une centaine d'agents était déployé. La tête du cortège passa et, arrivés au niveau du siège, nous nous approchâmes un peu. Un camarade lança vers les troupes de police le dernier cocktail encore en circulation. Le molotov tomba juste au milieu des rangs des agents et la petite flamme que déclencha la déflagration sema la pagaille parmi les policiers. Quelques instants plus tard, la formation se réorganisa sous les vociférations d'un maréchal quelconque et les rangs les plus proches chargèrent les manifestants. Ce fut l'habituelle débandade générale et l'énorme serpent de la foule fut coupé en deux : vers via Pessina et plus bas vers la via Roma. Composée d'une ou deux mille personnes, dont la plupart formaient le corps des militants les plus combattifs, la tête du cortège reflua dans les ruelles qui menaient à Montesanto. Le reste, des dizaines de milliers de manifestants, suivi par les flics, recula en se dispersant vers la via Roma. La charge fut violente et maints camarades éprouvèrent la consistance des matraques.

Puis la police engagea une guerre de position avec le groupe de camarades barricadé dans les ruelles des quartiers qui allaient à Montesanto, plus haut par la via Tarsia et par les escaliers qui la joutaient. De la piazza Dante, la police tentait des charges qui s'arrêtaient contre une barricade dressée pour barrer la via Tarsia. A cet endroit-là, les malheureux flics étaient ponctuellement bombardés d'une averse de pierres, d'eau et d'objets divers qui pleuvaient sur leurs têtes du haut des escaliers où étaient postés les camarades.

Au premier rang, j'aperçus Stefano et la bande du Vomero qui agissaient de manière plus ou moins coordonnée, quoique sans grands résultats. De derrière des voitures mises en travers, jaillissaient de petites offensives contre la police à laquelle on lançait des bouteilles d'eau "expropriées" à un petit marchand qui en fit les frais. Lors d'une de ces incursions, des camarades furent poursuivis par les flics jusque dans une église et roués de coups à l'intérieur. Parmi eux, il y avait bien sûr Alberto. Il fut le plus amoché. Ils l'abandonnèrent sous un banc tant son état était pitoyable : les flics avaient dû le croire mort ou peut-être ne s'étaient-ils pas donné la peine d'alpaguer quelqu'un d'aussi mal en point.

En marge des cortèges, les fachos de la Berta attaquèrent encore des camarades. Il n'y avait rien à faire, ils n'arrêteraient jamais. Ils y allaient au compte-goutte. Ils n'avaient pas la force de s'opposer au mouvement pris

en masse et perpétraient ces agressions continuelles, parfois mortelles, sur des camarades isolés. Une réponse de notre part serait inévitable.

Sergio ne participa pas à la manif.

Je le revis en coup de vent tandis que nous étions en train de charger dans une voiture une énorme quantité de cocktails. Nous les avons préparés pour la mobilisation prévue le lendemain contre les agressions fascistes, subies à la fin de la manifestation pour les événements de Brescia.

Nous nous sommes retrouvés sur le bord de mer à Chiaia, où j'avais loué une baraque dans une des ruelles sombres et humides qui la longeaient.

Sergio descendait justement de ces ruelles avec sa démarche sautillante et l'expression de quelqu'un qui aurait été pris la main dans le sac.

– Qu'est-ce que tu fais là ? lui demandai-je.

– Rien, je suis venu voir une copine qui habite là.

Et il sourit l'air satisfait.

Je ne sais pourquoi, la chose me parut peu crédible, mais je laissai courir.

– Et vous, vous déménagez ? interrogea-t-il en rigolant.

Ce à quoi, nous employant à bourrer de sacs archipleins le coffre de la voiture, nous ne pûmes qu'acquiescer.

– Tu sais, demain il y aura de quoi faire...

Il nous sourit, nous donna une tape sur l'épaule et s'en alla.

J'appris par la suite que, dans ces ruelles, se trouvait l'endroit qui serait plus tard identifié comme la première base des NAP (Nuclei Armati Proletari⁵).

Francesco non plus, je n'avais pas beaucoup d'occasions de le voir, j'avais l'impression qu'il s'était un peu défilé et qu'il était pris par d'autres histoires. Je pensai aussitôt à la petite blonde dont il m'avait parlé. Elle l'avait abordé devant l'école où elle était allée l'attendre avec une mini-Austin rouge rutilante et elle était en train de lui faire tourner la tête. Et puis un jour, je suis tombé sur lui par hasard piazza Medaglie d'Oro, où j'étais allé pour l'apéritif dominical rituel. Sans s'étendre sur les explications, il m'informa que nous devions voir Sergio le lendemain.

Nous étions arrivés à un tel niveau de discipline dans le militantisme politique qu'on ne discutait plus les engagements. Si un camarade fiable te disait qu'il fallait se voir à une certaine heure, à un certain endroit, on

⁵ Noyaux Armés Proletaires.

ne demandait même plus les raisons du rendez-vous et il n’y avait aucune autre obligation qui tienne. Tout le reste passait au second plan. Et puis rencontrer Sergio, que nous devinions occupé à diverses activités pas toujours légales et inoffensives, méritait sûrement ce type de précautions. Nous nous sentions liés avec lui par un pacte tacite de solidarité réciproque et de droiture qui n’aurait pour rien au monde permis de manquer à une demande de se voir.

Nous nous étions donné rendez-vous en fin d’après-midi dans le centre ville pour aller ensuite manger une glace à Posillipo. C’était toujours agréable de grimper là-haut sur la colline pour regarder le panorama du golfe ou pour se balader. Ces rues avaient conservé des avenues bordées d’arbres et quelques taches de végétation qui masquaient de somptueuses villas cachées aux regards des curieux.

La colline de Posillipo était une autre Naples. L’architecture de l’endroit, improbable dans cette ville, n’était faite que de demeures isolées, bon nombre avec un accès descendant à la mer. Elles avaient exproprié tout le littoral de la colline, ne laissant qu’un seul passage libre vers une petite plage abandonnée. C’était un but de pèlerinage pour les camarades qui allaient s’y baigner lorsqu’ils n’avaient pas le temps de lever l’ancre pour les îles du golfe.

En fait, les glaces étaient un prétexte. Ce qui nous intéressait, c’était de nous gorger des merveilleuses couleurs du couchant sur cette corniche du golfe.

Nous avons joui du spectacle depuis un banc placé en position stratégique face à la mer et au Vésuve. De là-haut, je croyais découvrir une ville inconnue de moi, que l’on pouvait embrasser d’un seul regard dans sa beauté absolue. M’immerger dans la tranquillité de cette colline me donnait l’impression d’être en terre étrangère tant j’étais peu habitué à ce calme. Cela peut paraître absurde, mais quand j’étais jeune, aller à Posillipo revenait presque à faire un voyage, onéreux de surcroît car les bars étaient plus chers qu’au centre ville. Dans ma famille, nous avions si peu d’argent que j’étais obligé de bosser en été pendant les vacances scolaires. La première fois que j’ai mis les pieds à Ischia, par exemple, ce fut à l’âge de seize ans pour suivre “clandestinement” ma petite amie qui passait ses vacances là-bas avec sa famille.

Il faisait nuit, à présent, et nous marchions vers Mergellina. C’était une belle promenade, toute en descente, au milieu d’une double rangée de pins.

Nous avons renoué les fils des conversations qui nous avaient réunis, mais là Sergio nous parlait plutôt de sa vie.

C'était celui d'entre nous qui avait vécu le plus intensément. Il était particulièrement calme et détendu, et il se laissait aller à la confiance. Notre vie privée ne faisait pas encore partie de nos sujets habituels, mais le besoin de ne pas séparer les expériences personnelles des activités plus purement politiques s'imposait de plus en plus. La vie devenait "faire de la politique" et sa qualité était modelée par les rythmes du militantisme.

– Hier, nous disait-il, j'ai vu Titina. Je ne sais pas comment ça va se terminer. Je n'arrive pas bien à comprendre si elle veut être avec moi ou pas. On doit toujours tout faire en cachette.

– Qui est Titina ? La petite nana brune qui est à LC... l'infirmière... ?

– Oui, répondit Sergio légèrement sur la réserve, comme s'il regrettait d'avoir révélé quelque chose qu'il n'aurait pas dû.

– Mais si tu n'es pas bien, pourquoi tu continues à sortir avec elle ?

– Bof ! on se voit de temps en temps... on fait l'amour... et puis elle est sympa !

– Elle n'est pas avec Enzo depuis deux ans ?

– J'en sais rien ! s'exclama-t-il peu convaincu. En tout cas, je suis bien avec elle et ça me suffit. Hier, on a fait l'amour six fois en trois heures. A la fin, j'en pouvais plus.

– Je te crois !

– Mais c'était génial !

– Et tu n'as pas une copine attirée ?

– Non, j'en ai jamais eu. Avec la vie que je mène. Allers et retours en taule... Quand je vivais dans mon bled, j'allais à la gare chasser les fugueuses avec un pote !

– Comment ça, les fugueuses ?

– Oui, les filles qui s'étaient tirées de chez elles, même pour quelques jours. On en trouvait plein. On faisait connaissance et on les emmenait chez nous. On les hébergeait et on les sautait. Si elles étaient d'accord, bien sûr, mais ça finissait presque toujours comme ça.

– Excuse-moi, mais quel âge tu avais ?

– Quinze ans, peut-être seize. Après la maison de correction, je ne suis plus retourné chez ma tante et je me suis mis à traîner avec des mecs plus âgés que moi qui vivaient seuls. De temps en temps, on montait un cambriolage et puis on déconnait. Mais on n'était pas méchants !

– Alors tu as commencé tôt à faire l'amour. Moi, la première fois, j'avais dix-huit ans !

– Non, moi j'ai commencé avant. Déjà, à la maison de correction, j'avais un peu plus de treize ans et je me souviens que quelquefois, la nuit, je me mettais à côté d'un autre gars qui avait un peu peur de moi et

je lui chuchotais : “Laisse-moi te la mettre un peu, un tout petit peu”. Il fanfaronnait toujours et refusait, alors moi, je le menaçais, mais pour rire, je prétendais, j’sais pas, que j’allais plus lui parler, et lui, à la fin, il se tournait et il disait : “*E va buo’, ma chesta è l’urtima vota !* [D’accord, mais c’est la dernière fois !]”.

– C’était des “coups de pédale”, quoi !

– Oui, mais juste pour blaguer, et puis j’étais un gamin. Le soir, je bandais dur et je ne savais qu’en faire... Hé, on est arrivés.

– Où ça ?

– Venez, je vais vous montrer quelque chose. C’est un coup qu’on pourrait faire ensemble, juste pour se faire un peu de blé. J’ai déjà fait des repérages et je sais que, le samedi et le dimanche, ils ne sont jamais chez eux. Aujourd’hui, ils y sont peut-être, c’est même probable. On va juste voir. Et s’il n’y a personne, alors on entre.

Et il nous fit voir un 7,65 qu’il avait à la ceinture.

– On ne sait jamais ! Vaut mieux être blindés quand on fait ces trucs-là.

Il avait tout préparé sans rien nous dire. Comme il nous l’avoua plus tard, c’était seulement pour nous mettre à l’épreuve et voir si on avait peur ou pas. Lorsqu’on s’était vus dans l’après-midi, il s’était éloigné un instant en prétextant qu’il devait aller chez un copain prendre un truc et il était revenu tout de suite, mais il ne nous était pas venu à l’esprit qu’il s’agissait d’un flingue.

Nous nous trouvions devant le mur de clôture d’une villa. Sergio nous indiqua un endroit près du portail où le mur était un peu déformé et où les pierres formaient des appuis faciles pour l’escalader. Nous attendîmes qu’il n’y ait plus personne dans la rue et nous grimpâmes.

Haut d’environ trois mètres, le mur constituait en fait un contrefort pour un terre-plein qui formait un jardin, planté d’une végétation dense et de plantes en tout genre, surélevé par rapport à la route en pente. On apercevait au loin une grande villa fin XVIIIe, entièrement éclairée.

– Il doit y avoir quelqu’un, déclara Sergio inquiet avant d’ajouter : Attendez-moi une seconde.

Il regarda autour de lui puis s’éloigna derrière des buissons. Nous nous dévisageâmes d’un air dubitatif. Aux gestes qu’il avait faits, se massant le ventre avant de s’en aller avec une grimace, il ne semblait pas y avoir de doutes quant au motif de son éloignement.

– Ça doit être l’émotion, suggéra Francesco.

Peu après, Sergio revint plus détendu tout en remontant encore son pantalon.

– Je n’en pouvais plus. Maintenant on peut y aller.

Nous nous sommes approchés lentement et prudemment de la maison. Heureusement, ils n'avaient pas de chiens. Nous sommes arrivés à quatre ou cinq mètres de la baie vitrée illuminée et nous nous sommes tapis derrière une bande de terre surélevée qui formait une petite dune. De là, nous essayâmes de voir s'il y avait quelqu'un à l'intérieur. Nous n'avons pas remarqué d'ombres en mouvement derrière les fenêtres.

– D'après moi, il n'y a personne et ils ont laissé la lumière allumée exprès pour décourager les voleurs éventuels, dit Sergio.

– Qu'est-ce qu'on fait, on entre ?

– Non, il vaut mieux laisser tomber pour ce soir. La prochaine fois, on téléphonera avant de venir.

Et il se dirigea vers le mur de clôture en se mettant à courir, mais cette fois, au lieu de descendre du côté par lequel nous étions montés, parvenu au bord du mur, il s'élança en bas d'un bond félin. Nous le suivîmes et, pour ne pas être en reste, nous sautâmes et retombâmes sur le trottoir, heureusement sans nous faire mal.

Visiblement, Sergio était content de l'opération, d'après lui réussie. Moi beaucoup moins, tant j'étais convaincu que tout s'était bien passé parce que nous n'étions au courant de rien et que l'assurance dont nous avions fait preuve était surtout inconscience du danger. En tout cas, notre première ébauche d'action avait eu lieu.

Il y aurait par la suite bien d'autres tentatives, dans d'autres circonstances, et certaines se passeraient même bien, mais plus jamais je ne retrouverais l'insouciance de ces premiers moments, à la limite du jeu en ce qui me concernait.

Quelques jours plus tard, Francesco m'informa que nous devions voir Sergio dans la soirée.

J'allai à l'endroit habituel, devant l'église de Forcella, et Sergio nous dit que nous avions rendez-vous avec un camarade qui voulait nous parler. Nous devions le retrouver à l'hôpital militaire, il était tôt et nous y allâmes à pieds. Nous avons pris tout droit par San Biagio dei Librai, le premier *decumano* du vieux tracé grec de la ville qui devait nous mener directement au corso Vittorio Emanuele. Entre nous, l'ambiance était détendue mais électrisée. Nous ne parlions pas de la rencontre qui allait avoir lieu, mais tout ça avait un air de conspiration. Une curieuse complicité dont je me sentais exclu régnait entre Sergio et Francesco. J'avais comme l'impression que cette rencontre avait été organisée plus pour moi que pour Francesco, et je commençais à être sous l'emprise d'une certaine agitation. Cette situation ne me plaisait pas et j'attendais avec impatience que l'entrevue ait lieu.

Nous passâmes par San Domenico Maggiore, piazza del Gesù, nous arrivâmes à Montesanto et, de là, nous prîmes le grand escalier qui montait au corso Vittorio Emanuele pour déboucher au virage de l'hôpital militaire.

Une voiture nous attendait avec quelqu'un au volant. Il faisait sombre et je ne parvenais pas à bien distinguer la physionomie de l'homme à l'intérieur de la voiture. Nous montâmes en voiture, moi devant, les autres derrière et, en m'asseyant, je reconnus Stefano à côté de moi. Il avait les cheveux propres et bien peignés, il était parfaitement rasé et s'était laissé pousser les moustaches, l'ensemble étant totalement inhabituel chez lui. De plus, il était impeccablement habillé, avec veston et cravate. Bref, rien ne manquait pour qu'on puisse le prendre pour un représentant d'un laboratoire pharmaceutique.

– Tu t'es refait à neuf ? lui demandai-je.

– Motifs professionnels.

– Pourquoi, tu dois jouer dans un film ?

– Presque ! rétorqua laconiquement Stefano qui ne souhaitait pas s'attarder sur les politesses et, s'adressant aussi à Francesco qui était assis derrière lui, il ajouta : Ecoutez, je suis pressé, j'ai un autre rencard dans moins d'une heure, alors j'en viens au fait. Nous avons l'intention de fonder une organisation qui pratique la lutte armée, mais pas dans l'esprit des BR. Nous voulons créer une structure plus élastique, qui soit vraiment en rapport avec les luttes des détenus et pas juste des phrases comme LC. Nous avons déjà des contacts à l'intérieur et on agira en accord avec les camarades en taule. Le prolétariat détenu est le seul sujet politique qui puisse être réellement révolutionnaire car il est le seul qui n'a rien à perdre à part ses chaînes.

Stefano continuait à parler et à nous expliquer pourquoi le moment était désormais venu de songer sérieusement à la révolution. Les gens attendaient de nous, des avant-gardes, que nous passions à l'action en aidant aussi matériellement ceux qui étaient en difficulté. Celui qui était en cavale pour s'être rebellé individuellement, en faisant un braquage, par exemple, devait être aidé et réintégré à l'intérieur d'un projet révolutionnaire de libération collective. Dans le fond, qu'avait-il fait d'autre que d'aller prendre l'argent où il y en avait en abondance, cet argent qu'autrement il n'aurait jamais pu voir ? Après tout, qu'était un braquage de banque en comparaison de sa fondation ?

C'était la première fois que j'entendais cette célèbre phrase de Brecht sur la valeur d'un braquage et elle me frappa beaucoup. Elle allait plus tard me devenir extrêmement familière et j'allais parfois l'entendre citée à tort et à travers.

Les BR semblaient à Stefano une organisation trop léniniste : le parti était une bureaucratisation inutile du mouvement de base. Il était interrompu de temps à autre dans son monologue par des commentaires de soutien de Sergio et par des approbations monosyllabiques de Francesco, puis il conclut.

– Alors, qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ?

– Comment ça ? lui demandai-je.

– Eh bien, vous voulez y être ou pas ?

– Ben, être où ? Ecoute, il doit y avoir erreur. Avec Sergio, il n'a jamais été question d'entrer dans une organisation politique ni d'en créer une. Nous avons parlé de structures d'autodéfense, d'étudier le problème de prendre les armes contre les fascistes et surtout contre d'éventuels coups d'état...

– Mais qu'est-ce qu'on en a à foutre, des fachos ! Ils ne comptent pas. Nous, nous devons nous battre contre cet Etat qui nous opprime et contre ses systèmes de répression, à commencer par les prisons. Un gros mouvement est en train de se développer dans les prisons, il faut le soutenir. Nous pouvons leur montrer la voie de la lutte armée.

– Mais ça, ça va finir par faire doublon avec les BR ! Je ne suis pas d'accord. Pour moi, la lutte armée doit se développer à l'intérieur des conflits. Elle ne peut pas être l'affaire d'un groupe extérieur qui s'en charge. Et puis au nom de qui, qui vous a délégués pour le faire ?

– Mais on y est, dans les conflits. On a de solides contacts à l'intérieur des prisons...

– Alors tu ne me proposes pas de participer à la création d'une organisation, vous l'avez déjà faite, elle existe déjà !

– J'ai l'impression qu'on n'aurait jamais dû en parler. Maintenant, je vais devoir te tuer, tu t'en rends compte ?

– Pourquoi ? C'est vrai qu'on parle d'actions illégales, mais tu prends les mêmes risques que moi.

– Eh non ! Moi, j'aurais pu avoir fait des trucs qui ne me permettent pas de me montrer. Des camarades que tu connais sont déjà compromis. Le risque n'est pas le même pour toi qui n'as rien fait...

Stefano sembla peser le pour et le contre de ce qu'il venait de dire et conclut apparemment que je pouvais rester en vie.

– Bon, alors qu'est-ce qu'on fait, on laisse tomber ? ajouta-t-il.

Sur la banquette arrière, personne n'avait encore pipé mot. Sergio était resté totalement muet, se contentant de me donner raison d'un signe de tête quand je l'avais interpellé. Le reste du temps, il avait écouté attentivement le dialogue, qui ne s'était peut-être pas déroulé comme il

l'aurait voulu. Francesco n'avait pas ouvert la bouche, mais on voyait qu'il s'était déjà décidé depuis longtemps.

– Moi j'en suis ! répondit-il.

Je restai un tantinet perplexe et me rendis compte que Francesco avait dû trouver le moyen de parler avec Sergio de manière plus approfondie que moi, ou peut-être avait-il vu Stefano auparavant et était-il mieux informé de ce qu'il en était réellement. Il était évident que ces camarades avait été très loin tant dans la discussion que dans la pratique de la construction de ce réseau d'initiatives illégales dont je parlais beaucoup mais pour lesquelles j'agissais peu. Il m'apparut clairement aussi que le nouveau look de Stefano n'était pas une conversion à un style de vie bourgeois, mais un déguisement pour mieux passer inaperçu. Il vivait peut-être déjà dans la clandestinité. Cette idée me fit légèrement frissonner. A peine quelques mois plus tôt, je le considérais comme un gamin plein de bonne volonté mais encore peu expérimenté en politique. Maintenant, il me rendait des points sur le plan dialectique et il était certainement bien plus avancé que moi sur celui de l'expérience militante. Je me repris.

– Moi je reste en dehors, déclarai-je d'un air contrit comme si j'avais conscience d'avoir trahi leurs attentes, je ne suis pas convaincu. Et de toute façon, je ne pourrais pas faire grand-chose : d'ici deux mois je pars au service militaire. Mais on reste en contact. On ne sait jamais, je pourrais peut-être vous être utile même sous les drapeaux.

– Et comment ? interrogea ironiquement Stefano.

– Je n'en sais rien, je peux peut-être glaner un fusil... ou des renseignements... le plan d'une caserne ou d'un dépôt d'armes...

– Ouais, tu parles !... Bon, maintenant, je dois y aller.

Stefano démarra et attendit que nous descendions avant de partir. Nous nous saluâmes mais je remarquai qu'il avait l'air déçu. Quand nous avons été hors de la voiture, il nous a fait un signe de la main et il est parti.

J'eus la sensation que quelque chose d'irréversible s'était produit durant cette demi-heure. Pour moi, pour Stefano, pour nous tous qui étions dans cette voiture, mais surtout pour Francesco et moi. Nous en sortions différemment, mais également marqués de manière définitive par cette entrevue. Nous savions désormais que le choix de la lutte armée était à deux pas, à portée de main. Nous allions tous en passer par là. Nous y lancer, quand, cela ne dépendait que de nous. Ce n'était plus l'affaire des pros de la politique, des gens du nord, avec plus d'expé-

rience, ce n'était plus seulement le fruit des contradictions des luttes ouvrières des grands usines du nord : la lutte armée faisait dorénavant partie de notre quotidien.

Francesco avait choisi d'entrer tout de suite en piste. Pour moi, ce fut en revanche un pas que je tardai à faire mais il viendrait inévitablement, plus tard, sur la vague d'une autre phase plus trouble, celle de la massification et de la banalisation de ces comportements. Quelques années allaient passer, mais les arguments discutés ce soir-là allaient à nouveau ressurgir, inchangés, pour justifier les choix tardifs que je faisais. De plus, j'allais m'apercevoir que la blessure constituée par l'existence des prisons s'était approfondie. Entre-temps, un nombre croissant de camarades les avaient peuplées et, dans le combat contre le système répressif qu'elles représentaient, il allait y avoir des morts lourds comme des montagnes.

Chapitre III

La fête

Les journées du printemps 74 furent chargées d'électricité. Le besoin de passer à une action plus décisive s'était généralisé en vastes bandes de camarades. Il avait déjà pris des formes organisées que je n'aurais jamais soupçonnées mais dont j'allais vite avoir la preuve.

Pour une raison ou une autre, les manifs étaient devenues quasi quotidiennes. A présent qu'en plus des préparations normales des défilés, il fallait aussi s'occuper de la production des cocktails, j'avais de plus en plus de choses à faire.

Le local de fabrication était un mini-appartement que j'avais loué à l'époque avec un copain. A peine plus qu'une chambre avec wc qui donnait sur une courette intérieure, très humide et sombre, d'un immeuble où le soleil ne pénétrait jamais. C'est incroyable le nombre de baraques sombres et humides qu'il y a à Naples, "*o paese d'o sole*". C'est peut-être pour ça que les Napolitains finissent par toujours se retrouver dans la rue. L'endroit était tellement humide que des champignons blancs poussaient régulièrement à côté des chiottes. Quand ils se flétrissaient, ils répandaient autour d'eux une sorte de poudre noire qui servait d'humus à la prochaine germination. Les champignons étaient devenus l'attraction du lieu et par conséquent ils n'étaient jamais enlevés et on nettoyait encore moins cette espèce de petit tapis noir de spores mortifères.

C'était mon alcôve et mon bureau, où je me retirais durant des jours pour préparer mes examens et où j'avais vécu d'intenses moments d'amour au rythme lent de Léonard Cohen ou sur les tempos syncopés de Janis Joplin.

Un soir, la pièce, encombrée de sacs bourrés de molotov, fut inopinément envahie de copains qui semblaient s'être donné rendez-vous là à mon insu. On se mit à écouter de la musique et à boire des bières. Quelqu'un sortit un peu de shit. C'était un rite qui se répandait. Il fascinait plus par son caractère clandestin que pour l'effet réel qu'il procurait,

vu les infimes quantités fumées. Ce soir-là aussi, en effet, le bout exhibé était si petit qu'il ne fit de l'effet qu'à un ou deux heureux qui tombèrent sur des miettes de haschisch.

Je n'étais pas habitué à ces "rassemblements". En général, je menais une vie plutôt à l'écart et je n'aimais voir qu'un copain ou deux à la fois. Mais ce soir-là, l'ambiance était particulièrement détendue et tout le monde se sentait bien, même s'il y avait des gens que je ne connaissais pas. Des camarades du Vomero s'étaient pointés, dont Piero. J'en étais particulièrement heureux. Je considérais Piero comme une des personnes les plus intelligentes que j'avais rencontrées et de plus, l'une des plus sympas. Il était ouvert et simple, bien qu'étant très engagé sur le plan culturel et toujours au premier rang dans les luttes. J'étais certain qu'il travaillait lui aussi avec les autres camarades à la naissance de l'organisation clandestine dont Stefano m'avait parlé et, s'il en faisait partie, il en était sans aucun doute l'un des concepteurs.

Peu après les autres, Stefano déboula à l'improviste, franchement plus relax et dans une tenue mieux adaptée à notre âge et à nos idées. Je lui demandai comment ça se faisait qu'il était là et il me répondit qu'il n'était à Naples que pour quelques jours mais qu'il devait partir sous peu.

Une bande plus jeune était aussi avec nous, dont les membres, que j'avais rencontré par d'autres biais, étaient presque tous étrangers au militantisme politique.

Soudain, saisi par une illumination qui vous projette un instant hors de la situation que vous vivez et qui vous permettent de l'observer avec un plus grand détachement, je me rendis compte qu'il existait divers points communs entre ces groupes apparemment si hétérogènes. Ces jeunes étaient en quête d'une dimension unitaire où les sphères politique et existentielle pouvaient se vivre en harmonie. Les uns cherchaient un engagement politique et les autres une rigidité moindre dans le militantisme et plus d'espace pour leur vie quotidienne. Là aussi, Piero me parut représenter le juste milieu, l'équilibre que je voulais moi aussi atteindre.

Nous étions tous plus ou moins vautés sur le lit et l'un des plus jeunes, peut-être dans l'intention de mettre en pratique les discours répandus à l'époque sur l'expérimentation des rapports transversaux entre les sexes, palpa les couilles d'un de ses voisins, apparemment indifférent, en affirmant :

– Je sais pas, mais de temps en temps, j'ai envie de toucher, de sentir... ça passera !

En même temps, Stefano, allongé perpendiculairement à moi, qui étais appuyé sur le bord du lit, s'attaquait à des propos plus sérieux, pour

moi moins choquants et plus familiers, sous le regard de Piero qui, debout, tantôt suivait notre conversation, tantôt blaguait avec ceux qui étaient à sa portée.

– Ce qui serait bien, par exemple, c'est une radio puissante, clandestine et mobile sur le territoire, de manière à pouvoir intervenir sans se faire repérer.

– C'est sûr que ce serait intéressant, mais qui va te filer le matériel ? objectai-je.

– Ça s'achète. C'est pour ça qu'il faut du fric.

Il s'allongea sur le lit et s'approcha de moi en baissant la voix.

– Il en faut un paquet, parce que chacun de ces appareils coûte des dizaines de millions de lires. Mais on est en train de préparer un gros coup qui va nous rapporter un gros tas de blé... Un enlèvement.

Pour qu'on n'entende pas, il me chuchotait les mots à l'oreille.

– Putain, un enlèvement ! m'exclamai-je en ayant du mal à me contrôler. Mais qui ?

– Du gros gibier, Moccia !

– Qui, celui du bar ?

L'un des bars-pâtisseries les plus connus de Naples s'appelle ainsi et j'y allais souvent car c'était à deux pas de chez moi.

– Mais non ! C'est un industriel du béton ! En tout cas, je ne peux pas t'en dire plus mais tu vas voir. Avec ça, on arrête les braquages pour un bon bout de temps.

La confiance de Stefano me troublait et me flattait. Je sentais que je n'avais pas baissé dans sa considération du fait de ne pas être entré dans leur organisation et qu'en quelque sorte, ils me considéraient comme un des leurs. Je ne poussai pas la curiosité plus avant, m'étant donné pour conduite que moins j'en savais sur ce genre de choses, mieux ça valait pour tout le monde.

Patrizia

Je passais le mois qui me restait avant le départ au service militaire dans une espèce d'euphorie estivale, avant l'ennui qui m'attendait, je le savais, sous les drapeaux.

Je me sentais bien, c'était le début d'une période heureuse de ma vie, de la plus heureuse. Elle allait durer quelques années et inclurait aussi le service militaire.

Il y eut d'autres manifestations.

J'y participais en tant que militant de LC ou en tant qu'employé de l'Université Federico II de Naples. Depuis à peu près un an, je travaillais au Nuovo Policlinico comme technicien de laboratoire et j'avais tombé la veste, ou plutôt la blouse, de l'étudiant pour endosser celle d'employé. J'avais enfin intégré le monde du travail et je n'avais plus qu'à mettre en pratique mes théories sur le désir de libération des gens, des prolétaires. Je pouvais vérifier jusqu'à quel point ils étaient disposés à se mouiller pour sortir des conditions d'exploitations dans lesquelles ils se trouvaient. Organiser le syndicat au Policlinico, où les employés avaient pour la plupart été embauchés depuis peu, c'était pour moi la meilleure façon d'entrer en contact avec les travailleurs, en partant de leurs besoins réels. Je n'eus malheureusement pas beaucoup le temps d'agir dans ce sens. Au bout de six mois, en effet, je fus transféré à l'Istituto di Fisica Teorica, au vieux siège de l'Université. C'était le seul endroit où j'avais été accepté après que De Lorenzo (Francesco De Lorenzo, futur ministre de la santé, ndr) avait réclamé mon éloignement du laboratoire de chimie biologique, créé exprès pour lui grâce à son puissant père. Il me reprochait d'être trop engagé syndicalement au lieu de me consacrer à l'inutile travail de recherche qu'il dirigeait dans son laboratoire. J'atterris ainsi à Fisica, fief du PCI (Parti Communiste Italien), où se trouvaient aussi quelques professeurs liés à l'expérience de la Gauche Universitaire. Les groupes de la gauche extra-parlementaire étaient ici tolérés ou regardés avec sympathie.

Je dus me contenter d'être assistant bibliothécaire, en attendant qu'un poste de technicien se libère ou soit créé. Naturellement, je commençais aussi à semer la pagaille au vieux siège de la Federico II et, en trois mois, j'avais réussi à recoller les morceaux, bien plus dispersés qu'au Nuovo Policlinico, des différents groupes de travailleurs, lassés du syndicat et de ses connivences avec les barons de l'Université.

Nous faisons ce matin-là notre première sortie publique dans une manifestation syndicale, rompant avec une tradition séculaire de corporatisme et de séparation de la fonction publique.

Nous descendions pour la première fois dans la rue, non sans orgueil, avec une banderole rien que pour nous. A côté du petit groupe aligné derrière la banderole, mégaphone en main, je m'égosillais pour inciter à crier des slogans contre les barons de l'Université. C'était aussi la première fois que je me retrouvais dans un défilé du côté des travailleurs et, par-dessus le marché, avec le rôle d'agitateur et de meneur.

Arrivés piazza Matteotti, je n'avais plus de voix, ma gorge brûlait comme si elle était piquée de cent petites aiguilles.

Le cortège s'arrêta, nous installâmes la banderole d'un côté de la place et nous apprêtâmes à écouter le meeting. Mes compagnons donnaient l'impression d'être des intrus venus à une fête sans avoir été invités.

Dès que l'orateur du syndicat monta sur l'estrade, il fut évident qu'il ne parlerait pas longtemps.

Des sifflets et des cris commencèrent à couvrir ses paroles de plus en plus vacillantes et de moins en moins audibles. Peu après, l'estrade se mit à osciller, secouée par la foule jusqu'à ce que quelqu'un grimpe sur le podium et prenne le micro au syndicaliste qui, fort prudemment, s'éclipsa.

Le nouveau tribun donna corps à la contestation générale en critiquant l'œuvre des syndicats. Il prêchait une plus grande autonomie dans les luttes et dans l'organisation à l'usine.

Aux yeux de mes camarades, je me sentais responsable de ce qui se passait. Si, d'un côté, j'étais content de voir les syndicats si durement remis en cause, de l'autre, je craignais que tout ce barouf puisse avoir sur eux un effet démoralisant. Nous nous approchâmes avec circonspection de l'estrade pendant que parlait l'orateur improvisé, mais nous nous retrouvâmes au beau milieu d'une soudaine bousculade plus chaotique qui provoqua l'interruption du meeting improvisé. Quelqu'un avait brisé les vitrines d'un grand-magasin, lançant ensuite les habits vers la foule. C'était la version napolitaine des expropriations prolétariennes. Mais alors qu'à Milan elles avaient pris une forme organisée et avaient été

faites par des collectifs entiers d'usine ou de quartier, à Naples, elles se réduisaient au geste exemplaire de deux camarades ouvriers, avant-gardes connues, immédiatement identifiés par ceux qui étaient là.

Un cordon du service d'ordre syndical totalement débordé parvint, malgré tout, à se ranger en protection des deux vitrines et les deux camarades eurent tout juste le temps de s'éloigner. Un troisième ouvrier était intervenu au moment opportun et avait attiré l'attention sur lui, haranguant la foule en véritable tribun :

– Oui, allez-y, attrapez-les, amenez-les au commissariat ! Regardez, le commissariat est là, juste à côté. Peu importe que ce soient des ouvriers, qui l'ont peut-être fait parce qu'ils n'ont pas d'argent pour s'acheter ces vêtements. Faites-les arrêter, faites comme eux (et il indiqua le service d'ordre syndical) qui se comportent comme les chiens de garde des patrons !

Le discours, simple et efficace, fut écouté.

Les esprits se calmèrent et, afin d'éviter d'autres débordements, depuis l'estrade, quelqu'un invita les manifestants à se disperser. Je conseillai à mon petit groupe d'évacuer les lieux et nous convînmes de nous retrouver le lendemain matin pour discuter de ce qui s'était passé. Je me remis devant l'estrade où différents groupes de personnes commentaient l'évènement.

Tout à coup, en me retournant, je vis à côté de moi une fille à qui je lançais depuis longtemps des œillades enflammées dès que j'avais l'occasion de la croiser. J'avais rencontré chez elle une certaine connivence à ce jeu des longs regards de biais, or je n'avais jamais trouvé le courage de l'approcher. Elle était du PCI et cela ne plaidait pas en sa faveur, en revanche elle était très belle. Elle n'était pas très grande, mais elle avait un corps bien proportionné, de nageuse. De longs cheveux très noirs, un nez fin et légèrement aquilin et deux, deux !, grands yeux noirs, veloutés comme ceux d'un faon. Ils étaient toujours brillants et donnaient envie de les lécher. Bref, chaque fois que je la voyais, je sentais m'envahir une chaleur qui montait de mon ventre à la racine de mes cheveux.

Elle était donc là, souriante mais un tant soit peu contrariée de ce qui était arrivé à ses syndicalistes. Malgré son inquiétude, elle était intriguée par le chahut qui venait de se produire. Cependant, à l'évidence, elle restait là car elle s'attendait à ce que je lui dise quelque chose. Il n'y aurait pas de meilleure occasion ni de plus naturelle pour le faire et je me dis que c'était le moment ou jamais. Je tentai donc de proférer quelques paroles aphones en espérant qu'elle me comprenne.

– Tu as vu ton syndicat... triste meeting ! dis-je d'un air satisfait.

– Quoi ?

Visiblement, malgré mes efforts, ma voix ne dépassait pas les 0,1 décibels. J’essayai de tirer le maximum de mes cordes vocales douloureuses.

– Je disais... le syndicat...

Elle pencha la tête et soupira avec résignation. Je me rendis compte que ma tactique était complètement nulle et que, de cette manière, je l’embarrassais, ce n’était vraiment pas le moment de chercher des motifs de polémique. Alors avant que son sourire ne s’éteigne sur ses lèvres, j’ajoutai :

– Tu entends ma voix... je n’arrive plus à parler, j’ai trop gueulé ! Et toi, qu’est-ce que tu fais, maintenant ?... Si on se tirait ?

Sur sa réponse affirmative, je lui proposai de la raccompagner chez elle.

Ce fut une balade formidable durant laquelle, usant au maximum mes dernières ressources vocales, je cherchai à me faire pardonner mon arrogance initiale. Ma voix rauque l’amusait et elle m’aida à la distraire. Plus nous marchions, plus je me rendais compte qu’elle n’était pas aussi fragile que je le croyais : elle savait fort bien ce qu’elle voulait. Du coup, lorsque le moment fut venu de nous séparer, il me parut tout naturel de lui demander de nous revoir.

– Euh, voyons... on pourrait demain après-midi.

Et je trouvai même l’audace de tendre le cou et de l’embrasser légèrement sur la bouche.

Juillet était arrivé et j’avais pris mon mois de vacances. En août, j’allais partir faire mon service militaire et je jouissais de ce doux far niente où l’unique corvée consistait à prendre un vaporetto pour me rendre sur les îles du golfe. La présence de Patrizia me fut précieuse durant cette période. Je me sentais en parfaite harmonie avec Naples, avec ses journées inondées de soleil qui vous donnaient une folle envie de vivre. Après toutes ces années d’adolescence passées à rêver de fuir cette rude ville provinciale, j’étais en train de me réconcilier avec elle sans le savoir.

Mais cela n’allait pas durer longtemps. J’allais partir et quitter Naples pour un temps indéterminé, qui dure encore.

Je ne vis plus Sergio et ne rencontrais Francesco que rarement.

Sergio était de plus en plus pris par l’organisation du groupe naissant. J’en ignorais tout et Francesco ne me faisait aucune confiance, ce que de toute façon je n’aurais pas apprécié.

En août, je partis pour le Frioul et affrontai le service avec une patience digne de Salomon doublée d'une superbe indifférence.

Je pris tout de suite contact avec la section locale de LC et commençai à militer dans le mouvement appelé PID (Proletari in divisa – Prolétaires en uniforme).

Au bout de trois mois de CIR, le Centre d'Instruction des Recrues, au cours desquels je choisis la spécialisation de radiotéléphoniste, je fus le seul à ne pas être envoyé en permission. Mais hors de question d'en mentir une au capitaine. J'attendis de prendre un savon pour négligence de l'uniforme pour faire mes doléances, qui me valurent une semaine de permission.

J'eus droit, en gare de Naples, à une première surprise qui augmenta mon léger trouble et mon agitation. J'étais comme enivré rien qu'à l'idée de retrouver un peu de soleil après les grises journées du Frioul.

Patrizia m'attendait tout sourire sur le quai, certaine de me surprendre.

C'était en effet la dernière chose à laquelle j'aurais pensé et, en la voyant, une joie mêlée de stupeur m'avait envahi. Nous ne nous étions rien promis à mon départ et, pendant mes quatre mois d'absence, nous nous étions écrit en gros deux trois lettres, y compris la dernière où je lui annonçais mon arrivée à Naples ce jour-là. La voir ici fut une véritable révélation mais, comme à mon habitude, je parvins à saccager aussi ces instants de bonheur.

Nous passâmes une semaine enchantée, faisant l'amour de longs après-midi durant, dans la pénombre de mon taudis où l'humidité nous pénétrait jusqu'aux os. Patrizia fumait des Nazionali sans filtre avec une grande volupté. Elle achetait ces cigarettes, économiques mais puantes, par coquetterie plus que par nécessité : une vraie communiste n'aurait pu fumer autre chose. Je la regardais faire et je tirais une bouffée de temps à autre, aspirant la fumée douceâtre de ces cigarettes. Nous parlions doucement, en courtes phrases longuement espacées.

Le fait qu'elle soit venue à la gare continuait de me trotter par la tête : je voulais savoir ce qu'elle avait voulu dire par ce geste. J'étais surtout préoccupé par mon indépendance et je ne parvenais pas à accepter, à concevoir, qu'avec un tel geste, elle était clairement en train de me réclamer d'avoir une aventure "sérieuse" avec moi et non l'habituelle relation fugace.

Le plaisir que j'éprouvais pour cette singulière preuve d'amour était pollué par cette crainte sourde de perdre ma liberté. Lorsqu'elle m'avoua ensuite que, durant ces quatre longs mois de séparation, elle n'avait été avec personne d'autre, la peur vira à la panique.

Ce n'était vraiment pas une époque où l'on songeait à être fidèle. D'autant que, quand nous nous étions connus, nous savions tous deux que ce serait une brève histoire d'amour, puisque j'allais partir sous peu pour le service. Son désir de prolonger notre relation, malgré l'éloignement, me flattait et me terrifiait.

Je ne lui confiais rien de mes sentiments, mais je n'exprimais pas non plus de joie envers son geste.

– Pourquoi tu es venue me chercher au train ? ne pus-je m'empêcher de lui demander.

Naturellement, elle me répondit par une autre question.

– Pourquoi, ça ne te fait pas plaisir ?

Je me tus et regrettai aussitôt mes incertitudes et mes peurs.

Ce court échange de répliques suffit en effet à lui faire comprendre qu'elle avait peut-être mal placé ses attentes.

Lorsque je revins en permission, après un peu plus d'un mois, je la trouvai en compagnie d'un autre avec qui seul le sexe l'intéressait.

C'était une période bizarre pour tout le monde. Nous étions en quête de quelque chose de nouveau, de différent, et elle non plus ne savait pas encore très bien ce qu'elle voulait. Quelque temps plus tard, elle tomba éperdument amoureuse d'un camarade espagnol, elle partit avec lui et ne revint jamais.

Il me reste un tendre souvenir de cette période et la sensation d'avoir perdu quelque chose de précieux que je ne retrouverai plus dans les mêmes conditions.

Ce ne fut hélas pas la seule chose qui m'étonna et me laissa pantois au cours de cette courte permission.

J'avais bien sûr repris contact avec tous mes amis et je revis tout le monde dans une ambiance de fête. Je retrouvai aussi Francesco et, un matin, nous allâmes nous balader au bois de Capodimonte. C'est le seul espace vert de Naples, avec de grandes pelouses et des zones arborées presque sauvages. Dans la partie qui entoure le Musée de Capodimonte, ancienne résidence de campagne du roi, les pelouses sont bien entretenues et on respire une agréable atmosphère de calme. En marchant dans les allées, avec un peu d'imagination, on pourrait presque se croire dans un jardin anglais. Au loin, là où le bois est bordé par un haut mur d'enceinte qui le sépare de la route asphaltée qui le longe, on accède à un balcon avec belvédère sur la ville. Et c'était là que nous nous rendions depuis toujours pour affronter les problèmes les plus épineux, les questions les plus délicates.

De Porta Piccola, une des deux entrées du Bois, nous nous dirigeâmes donc spontanément dans cette direction.

Depuis notre dernière entrevue avec Stefano, durant laquelle nous avons clarifié si brusquement nos positions, nous n'avions plus parlé politique et nous n'avions plus abordé le sujet de la lutte armée.

Subitement, Francesco devint sérieux.

– Ecoute, il faut que je te dise quelque chose, déclara-t-il. J'ai beaucoup hésité, mais maintenant, il le faut, même si ce n'est peut-être pas le bon moment, vu ton état d'euphorie.

– Qu'est-ce qu'il y a ?!

– Sergio...

– Quoi, Sergio...

– Il est mort.

– Mort ! Comment ?

– Pendant un braquage à Florence.

Visiblement, cette permission avait été pour moi comme un lavage de cerveau à l'eau de javel. L'annonce de la mort de Sergio me parut quasi naturelle et je ne parvins pas à en saisir le côté tragique. Vis-à-vis de la mort, je retrouvais cette espèce d'indifférence que j'avais éprouvée à l'égard de la vie lors de mes retrouvailles avec Patricia.

J'étais plongé dans une dimension qui me plaçait au-dessus de la vie et de la mort. Face au sentiment d'avoir quelque chose d'important à faire, d'avoir un monde à changer, j'avais la sensation qu'à l'intérieur de ce cadre, il pouvait arriver n'importe quoi sans que l'objectif général ne change. La joie, le deuil faisaient partie d'un jeu dont le sens était toujours le même : expérimenter, lutter, semer la pagaille, changer entièrement ce monde hypocrite qui nous avait vus naître et grandir.

Une attitude détachée, indifférente à l'égard de la vie, où seule comptait mon individualité, instrument de quelque chose en-dehors de moi. Un but supérieur m'avait fait adopter un comportement de refus de l'amour de Patrizia qui, avec sa cargaison de sentiments, venait déranger ma tranquillité de militant. A présent, la même attitude, le même mouvement mental m'empêchait de comprendre le sens catastrophique de la disparition de Sergio, la valeur définitive et irrémédiable de la mort d'un homme et la seule chose que je parvins à dire fut une connerie empruntée à une lecture mal digérée, une connerie à laquelle je croyais aussi :

– En tout cas, il est mort comme il le souhaitait, les armes à la main !

Durant les jours suivants, je repensais à ce qui s'était produit et je cherchai quelqu'un qui puisse me raconter plus précisément la mort de

Sergio, je voulais comprendre, en savoir plus et je trouvais en Peppino, de Forcella, un précieux témoin.

Pendant les mois où je n'avais pas été là, Sergio était de moins en moins à Naples. Il s'absentait pour quelques jours puis revenait. Peppino était vaguement au courant de ce que faisait Sergio lors de ces excursions, sans trop avoir cherché à approfondir la question. Sergio trouvait en lui un confident. Lorsqu'on commence à y être sérieusement, peu à peu, la clandestinité vous ronge aussi les neurones, et justement quand vous ne devriez rien dire à personne, vous avez envie que quelqu'un participe à vos états d'âmes, quelqu'un que vous connaissez bien, en qui vous avez confiance, mais qui ne soit pas dans ce cercle, qui ne partage pas votre sort. Il n'est pas nécessaire de raconter tous les détails, il suffit de parvenir à transmettre ce que vous êtes en train de vivre par de brèves allusions, des sourires ou des soupirs. Et Sergio se confiait à Peppino. Mi voyou, mi intello, suffisamment engagé politiquement pour croire à sa sincérité, en tant que confident, il n'y avait pas mieux. Il ne se laissait pas impliquer, mais il était présent.

Au début, c'était Peppino qui l'avait interrogé sur ses absences.

– On ne te voit plus, où étais-tu passé ?

– Je suis allé voir un pote à Rome, lançait négligemment Sergio.

Ou alors :

– Oui, je me suis fait une petite virée en Ombrie.

Mais au fur et à mesure que les voyages se répétaient, Peppino avait fini par comprendre un tant soit peu et avait changé de ton.

– Tu es encore allé faire un petit tour ?

– Eh oui, répondait Sergio, moitié résigné, moitié amusé avec un sourire entendu.

Jusqu'à ce que ce soit lui qui se mette à lui en parler de manière de plus en plus directe.

– Demain, je pars chez mon pote. Je serai parti trois jours, après on se voit et on se fait une pizza. Surtout, pense à Uagliò, fais-lui faire sa promenade et file-lui à bouffer.

Peppino était chargé de s'occuper du chien lorsque Sergio était absent, et il le faisait avec plaisir.

Quelquefois, Sergio ne partait que pour aller à une réunion, mais le plus souvent, c'étaient des excursions d'autofinancement.

Les frais étaient énormes. Outre la location des appartements ou leur achat, il fallait s'occuper de trouver de l'argent pour les camarades, presque tous clandestins, et pour ceux en prison. Il fallait se donner ces instruments de propagande dont j'avais entendu parler, comme une radio mobile, et il n'y avait jamais assez de fric.

Et puis il fallait penser à la sécurité des planques et des camarades qui réclamaient sans arrêt de déplacer les armes d'un endroit à l'autre dès que l'un d'eux n'était plus fiable. Enfin, il fallait organiser les actions de propagande ou d'attaque aux institutions. Les plus efficaces, celles qui sensibilisaient le plus, étaient les messages transmis par le biais d'un puissant système d'amplis montés sur une voiture garée devant la prison sur laquelle il s'agissait d'intervenir. Le magnétophone était relié à une charge explosive qui se déclenchait automatiquement à la fin du message. Les charges n'étaient pas puissantes mais suffisantes pour détruire toute l'installation et éventuellement la voiture qui la contenait. De ce fait, l'explosion annoncée au début du message en augmentait l'intérêt.

Cette "blague" aussi coûtait une somme et tant qu'un gros coup n'aurait pas remonté les finances du groupe, il fallait continuer les braquages.

Là-dessus, bien qu'il n'ait pas encore vingt ans, Sergio était le plus expert du groupe et certainement l'un des plus généreux et prêt à l'action ; il était donc presque toujours présent.

Durant les jours précédant l'opération, Sergio devenait un peu nerveux. Peppino s'en rendait compte et l'asticotait. Alors Sergio se laissait aller et lançait une phrase hachée.

– Ouais, je pars demain. Espérons que ça va bien se passer, comme ça, au moins, je m'arrête quelque temps.

Mais ce vendredi-là, ce fut lui qui alla voir Peppino. Il était tard et sa visite était inattendue. Peppino s'aperçut que quelque chose clochait chez Sergio. Il n'avait pas la nervosité qui précédait ses actions. Peppino était allongé sur le lit, dans la pénombre, lorsqu'il vit Sergio approcher. Il alluma la lumière et lui demanda la raison de sa visite.

– Je dois partir demain, répondit Sergio.

– Ah !

– Si on ne fait pas un truc sérieux, on n'en finira plus. Je commence à en avoir marre de ces virées.

Peppino remarquait une certaine lassitude dans son air absorbé.

– Bah, ne t'inquiète pas, tout va bien se passer.

– Hum ! En tout cas, je te laisse Uagliò, il est chez moi, va le chercher demain et donne-lui à manger. Voilà les clés, j'en ai un autre jeu. N'oublie pas ! Et s'il doit arriver quelque chose, garde-le, ne le donne pas !

– Mais qu'est-ce que tu vas imaginer ! *Ch'adda succerere !* [Que pourrait-il se passer ?] Raconte plutôt où tu vas.

– A Florence.

– Bonne chance.

– Hum !

Il ne lui avait jamais posé de question aussi directe et Sergio n’aurait jamais songé à lui révéler sa destination, mais cette fois-là, tout semblait différent et ils se séparèrent avec une étrange sensation de malaise.

Florence

Sergio partit le lendemain matin tôt. Il devait être à Florence avec quelques jours d'avance. L'opération était prévue pour le lundi et, le week-end, le coin était plus tranquille et les vérifications seraient simplifiées. La dynamique de l'action avait déjà été étudiée, il ne s'agissait que d'en évaluer la faisabilité avec les éléments du groupe qui allaient la mener à terme.

Les repérages emplirent les camarades d'euphorie. Tout paraissait extrêmement facile et même les rondes de police ne passaient que le matin à l'ouverture et le soir, avec une ponctualité suisse. Il s'agissait d'attendre que la voiture de patrouille se soit éloignée, le matin, pour pouvoir intervenir. La banque était un objectif si facile qu'il suffirait de cinq hommes, un seul en couverture extérieure, un au volant et les autres pour entrer. Mais le lundi, lorsque Paolo alla vérifier que tout se présentait bien et attendre le passage de la patrouille, il s'aperçut que la banque était fermée et qu'un panneau était accroché sur la porte en verre pare-balles.

“Nous nous excusons auprès de notre clientèle, annonçait celui-ci, mais en raison de travaux urgents de rénovation, l'agence est fermée pour 30 jours. Nous vous renouvelons nos excuses...”

Il en resta bouche bée. C'était lui qui avait organisé ce braquage et il se sentait floué par ce mauvais coup du sort.

Il retourna auprès des autres qui patientaient dans un jardin public peu fréquenté à cette heure-là. Chemin faisant, il avait trouvé une solution : ils allaient attaquer une autre banque qu'il connaissait bien car elle était à deux pas de chez lui. Il n'avait jamais tenté de la braquer de crainte, justement, que quelqu'un ne le reconnaisse.

Les camarades n'étaient pas enthousiasmés à l'idée d'improviser une opération de financement : c'était dangereux et contrevenait à toutes les règles de prudence qu'une organisation révolutionnaire devait observer.

Malgré son caractère impétueux, Sergio était l'un des plus réticents, il avait pris ce contretemps pour un signe du destin, cette fois-ci, on ne devait rien faire. C'était le même étrange pressentiment, cette mauvaise humeur bizarre qu'il avait déjà au départ de Naples. Mais le besoin de se procurer un peu d'argent frais ainsi que les garanties de Paolo le poussèrent à accepter sa proposition.

L'objectif était une banque en bordure de la ville mais qui promettait d'être bien garnie. Elle se trouvait sur une petite place surmontée d'une bretelle de périphérique qui en défigurait l'harmonie. Dans le sens de la marche des autos, deux rues débouchaient sur la place et une troisième en partait qui menait en rase campagne. Elles étaient toutes à sens unique et, de celle qui partait de la place, on pouvait prendre une bretelle qui rejoignait le périphérique ou bien tourner sur la gauche pour retourner en ville.

Cette issue de fuite était excellente car elle était à sens unique et empêcherait une patrouille éventuelle de barrer la route.

Il fut décidé d'éviter la bretelle et de rentrer en ville où il serait plus facile de se fondre dans la circulation et, après avoir abandonné la voiture utilisée, de prendre un bus ou de continuer à pied.

Les deux autres rues ne seraient pas surveillées : il aurait fallu au moins deux autres camarades pour que la couverture soit efficace et le temps manquait pour l'organiser. On pouvait supposer que, dans une zone aussi périphérique, les patrouilles de police ne passaient pas très fréquemment. A moins d'un coup de fil précis, elles ne débouleraient certainement pas par hasard.

En gardant les rôles déjà assignés, il serait plus utile que le cinquième élément soit au volant d'une deuxième voiture de manière à faciliter leur fuite en deux groupes séparés et non entassés dans une seule voiture.

Ils allaient arriver à pied à trois. L'un bloquerait et désarmerait le vigile pendant que les deux autres entreraient. Les deux voitures seraient garées, l'une devant la banque, l'autre plus loin pour récupérer Claudio, le camarade qui devait s'occuper du vigile. Stefano serait au volant de la deuxième voiture et Sergio entrerait dans la banque avec Roberto. Paolo resterait au volant de la première voiture pour éviter que quelqu'un le reconnaisse à l'intérieur de la banque.

Le repérage extérieur fut fait en vitesse et ne posait pas de problèmes. Sergio fit aussi un petit tour à l'intérieur pour vérifier les indications données par Paolo et pour savoir comment agir une fois dedans.

On décida donc de tout remettre au début de l'après-midi pour se procurer un deuxième véhicule.

Cet après-midi là, la place était étrangement animée, ce qui lui donnait un aspect totalement différent de celui du matin. En face de la banque, de l'autre côté de la place, était situé un bar-tabac qui augmentait les allées et venues. Ceci dit, ce n'était pas gênant. A l'intérieur, la banque n'était pas très grande et n'avait pas de vitres pare-balles. Avec un homme en couverture et le classique saut de comptoir, ils réussiraient à rafler ce que contenait la caisse et à se faire ouvrir le coffre-fort où se trouvait la plus grosse partie du butin.

L'opération semblait assez simple et sans difficultés notoires à surmonter.

Tout se passait comme sur du velours et lorsque les voitures furent à leur poste, les trois hommes se dirigèrent vers l'entrée. Sergio et Roberto allèrent vers le vigile de manière à attirer l'attention du garde et à permettre au troisième camarade, Claudio, d'arriver plus facilement derrière lui sans se faire remarquer. Claudio, frère de Paolo, était le plus jeune du groupe et participait pour la première fois à une action de ce niveau. Il valait donc mieux s'assurer, par cette feinte, d'un appui sûr de la part de deux camarades plus aguerris. Mais l'expédient s'avéra parfaitement inutile car, lorsque le vigile vit les deux types qui approchaient en le regardant fixement, avant même que l'un d'eux n'ait le temps de parler, il leva les mains et se laissa désarmer. Ils l'entraînèrent à l'intérieur et avec le cri de rigueur – C'est un braquage ! – ils immobilisèrent tout le monde, avant de les faire se coucher par terre. Sergio et Roberto étaient bizarrement accoutrés avec perruques, lunettes et moustaches.

Sergio tenait les gens en respect et leur servait un discours sur le but de cette "expropriation prolétarienne" et sur le pourquoi de leur action armée. Roberto, après avoir enjambé le comptoir et pris l'argent de la caisse, était à présent aux prises avec le directeur qui ne se pressait pas d'aller ouvrir le coffre-fort. Il était pétrifié par la frousse au point de faire passer sa résistance involontaire pour un geste héroïque.

Les opérations se prolongeaient plus que prévu et Sergio commençait à donner des signes de nervosité. Il gueula au directeur de se grouiller et à Roberto de ne pas faire tant de laïus, puis, vu l'air ahuri du directeur, il décida de sauter lui aussi derrière le comptoir, laissant la surveillance des clients au troisième camarade. Dès qu'il eut touché terre, il flanqua au directeur une baffe qui aurait réveillé un mort. Celui-ci se mit alors en mouvement et, d'un pas raide, il se dirigea vers le coffre-fort. Vu que les choses semblaient revenir à la normale, Sergio revint à son poste.

Six ou sept minutes s'étaient maintenant écoulées, au lieu des trois ou quatre prévues, lorsque Roberto repassa enfin de l'autre côté du comp-

toir. Il lança un sac à Sergio avec un sourire radieux.

– Grouillons-nous ! s'exclama-t-il excité.

Ils foncèrent vers la porte mais, dès leur sortie, ils furent cueillis par une rafale de mitraillette, suivie d'une pluie de balles.

Deux voitures de police étaient garées en travers de l'entrée des rues d'accès et les flics armés de mitraillettes étaient planqués derrière.

Averties par un vieux carabinier à la retraite qui passait son temps à la fenêtre, les voitures étaient arrivées sur les chapeaux de roues. Il avait vu la scène avec le vigile et, dans le chauffeur de la voiture devant la banque, il avait reconnu Paolo, célèbre cambrioleur florentin qu'il avait lui-même déjà arrêté deux fois. L'inquiétude de Paolo s'était révélée fondée, il ne lui avait servi à rien de se camoufler avec des lunettes noires et de choisir de rester enfermé dans l'auto.

Paolo et Stefano eurent tout juste le temps de réaliser ce qui se passait, mais ils n'arrivaient pas à décider s'il fallait ouvrir le feu ou rester tranquilles pour tenter de faire monter leurs camarades sur le point de sortir.

Lorsque les trois hommes surgirent de la banque, la première rafale toucha Sergio au bras. Il tenta avec Roberto de se mettre à l'abri derrière la voiture tandis que Claudio s'accroupissait derrière un énorme pot avec des plantes, qui ornait le bord du trottoir. Refugiés derrière l'auto, ils s'aperçurent que Paolo avait été tué. Un coup de mitraillette lui avait traversé la tête éclaboussant affreusement de sang et de matière grise la fenêtre opposée. Il ne leur restait plus qu'à tenter de rejoindre Stefano. Roberto et Claudio, qui se trouvaient plus près de la deuxième voiture, sur un signe de Sergio, foncèrent vers le véhicule. Simultanément, Sergio tirait de la poche intérieure de sa veste une bombe à main et, en hurlant, il bondit sur ses pieds et la lança. Son corps tressauta sous les tirs croisés des deux voitures de police, il fut abattu. La bombe roula au milieu de la place et explosa en n'abîmant que quelques voitures stationnées. Le chaos favorisa Roberto et Claudio, ils eurent le temps d'atteindre la voiture de Stefano qui fila dès qu'ils furent à bord.

Sergio gisait dans une mare de sang avec sa perruque de guingois, ses lunettes cassées sur le nez et son fusil à canons sciés serré dans la main gauche. A ses pieds, le sac avec l'argent.

Alberto

A mon retour à la caserne, je fus à nouveau instantanément absorbé par l'ambiance et je repris la routine habituelle d'une garde à une autre, ma seule activité depuis que la nouvelle année avait commencé. Les permissions tombaient désormais à une cadence mensuelle régulière pour interrompre la monotonie de cette vie, mais chaque fois que je revenais à Naples, du nouveau m'attendait.

Les NAP opéraient fréquemment, s'avérant un groupe de plus en plus organisé. Cependant, leurs actions témoignaient d'une piètre préparation militaire de ses éléments, en dépit de leur nombre croissant et de leur enthousiasme. Les accidents de parcours se multipliaient, mettant en danger la vie des camarades qui y participaient.

Dans un appartement napolitain, deux camarades sautèrent tandis qu'ils tentaient de fabriquer une bombe à retardement, lors de l'explosion de l'engin qu'ils étaient en train de préparer. L'un fut tué sur le coup, l'autre grièvement blessé.

Quelque temps plus tard, un autre camarade fut victime du mécanisme qu'il cherchait à mettre en marche sur le toit de l'asile psychiatrique d'Aversa pour dénoncer l'horreur de ces institutions. Un message aurait dû être diffusé d'un magnétophone par les haut-parleurs et une bombe aurait dû exploser, à la fin, détruisant le tout.

Ces accidents en chaîne ouvrirent la voie aux premières arrestations et firent surgir des interprétations en tout genre sur l'origine des NAP et sur les gens qui les manœvraient. Mais l'image qui en ressortait dans le mouvement était teintée des nuances d'un romantisme tardif. Dans l'imaginaire collectif, les NAP prenaient les traits d'un groupe d'idéalistes du XIXe siècle qui aurait pu appartenir à un roman de Dostoïevski. Camus les aurait volontiers pris pour exemple du régicide, qui met surtout sa vie en jeu quand, dans un ultime acte de justice, il décide de sacrifier celle du roi.

Leurs actions armées avaient fait plus de victimes dans leurs rangs que dans ceux des adversaires qu'ils se proposaient de combattre.

Leur sacrifice créait des obligations à ceux qui restaient, produisait des liens internes, avoués ou pas, poussait à un engagement de plus en plus radical même ceux qui étaient instinctivement les plus rétifs à se laisser impliquer.

Mon activité politique dans les PID (*Proletari in divisa*) m'occupait et m'aidait à supporter le service que je percevais, sans la moindre angoisse, comme une parenthèse dans ma vie. Mon action politique avait juste changé de champ d'application et de lieu d'intervention mais elle s'inscrivait dans cette dimension unique de militant à temps plein qui forgeait dorénavant toute mon existence. Je n'étais inscrit à aucun parti, mais ma vie n'avait d'autre but que celui d'être au service d'un mouvement général de changement dont j'étais une infime partie mais à laquelle je savais appartenir sans avoir besoin qu'une carte ou une reconnaissance de groupe m'en donne une soi-disant attestation. Et c'était peut-être cela qui, à l'époque, me laissait perplexe face aux souffrances de Francesco et des autres camarades qui se sentaient partagés entre activité politique et vie personnelle. Même si je voyais la justesse de certaines de leurs plaintes vis-à-vis des sacrifices qu'ils devaient affronter et des renoncements auxquels le militantisme les obligeait, je n'arrivais pas à vivre cette séparation. Je cherchais depuis quelques années à façonner ma vie et j'avais choisi d'assigner à l'activité politique une place centrale. Le sens même de mon existence, sa qualité coïncidaient avec tout ce que je faisais jour après jour. Je n'avais pas l'impression qu'il y avait des choses plus importantes auxquelles je renonçais et je ne vivais pas de scissions.

Là-bas aussi, à l'armée, je sentais que ce que je faisais produisait des changements. La hiérarchie militaire devait prendre en compte une situation générale différente qui n'acceptait plus leur toute-puissance sans critiquer. Et moi, j'étais un témoin et un acteur reconnu de cette nouvelle réalité. Ils m'identifiaient comme l'élément "subversif" mais, avec tous les tracassés qu'ils subissaient, ils ne pouvaient pas ne pas tenir compte de moi et du désir de changement que je représentais.

Le mois passaient suivant le rythme des échéances que nous donnions à notre activité politique. A Pâques, nous parvînmes à organiser une victorieuse grève de la faim contre la menace proférée de supprimer les permissions traditionnellement accordées durant cette période.

Je partis donc moi aussi pour ma permission pascale bien méritée. Lorsque j'arrivai à Naples après l'interminable et aventureux voyage habituel de la lointaine Udine, c'était par un de ces splendides dimanches

matins printaniers que Naples a pour habitude d'offrir à ses habitants à cette époque de l'année. Avec leurs couleurs vives et leur lumière nette, ils annoncent déjà l'été, mais ils n'ont pas la lourdeur due aux températures estivales et le soleil, clément, est encore agréable.

Mon état d'euphorie mêlé d'un trouble étrange qui me prenait toujours durant les permissions était favorisé par le climat qui me donnait envie de ne pas réfléchir. Ce qui m'arrivait ne semblait pas avoir de poids, tout me paraissait harmonieux et juste.

Le moral au beau fixe, je décidai donc de consacrer ce premier dimanche matin de permission à une vieille habitude. Je me rendis piazza Medaglia d'Oro où j'allais retrouver tous les camarades qui étaient là à demeure. Mes espoirs ne furent pas déçus et, à peine arrivé, je tombai sur quelqu'un qui m'amena boire un café au bar San Giuliano. Je passai le reste de la matinée à me rôtir sous le soleil tiède en échangeant des banalités avec divers copains, sur le service, sur le climat dégueulasse du nord et sur mes hauts-faits de PID. Je tenais à souligner comment, au fond, même sous les drapeaux on pouvait s'amuser et semer un peu de pagaille.

Vers une heure, je vis arriver Alberto et Aldo. En plus d'être cousins, ils étaient amis inséparables et ce n'était que dernièrement qu'on pouvait les croiser l'un sans l'autre en raison de mystérieuses occupations.

Je ne les connaissais pas très bien, comme d'ailleurs la plupart des camarades de l'endroit qu'il m'arrivait de rencontrer presque exclusivement quand j'allais au Vomero le dimanche matin prendre l'apéritif. Très souvent, les amitiés que j'avais se fondaient plus sur un sentiment d'appartenance à une espèce commune, à une même tribu, celle des "extrémistes", des "extraparlimentaires", des "autonomes", mais pas sur un réel vécu quotidien partagé.

Toutefois, j'estimais Aldo autant qu'Alberto pour sa générosité et son engagement radical de militant politique et antifasciste, engagement qui s'était accru après son départ de LC.

Les cousins avaient commencé une nouvelle vie.

Je m'étais fait d'Alberto l'image d'un camarade singulièrement malheureux. Il était toujours le plus tabassé au cours des affrontements avec la police ou avec les fascistes. Malgré sa stature pas particulièrement robuste, il était toujours en première ligne et il prenait plus de risques que tout le monde. De temps à autre, je le voyais circuler avec des sparadraps dont il n'était pas difficile de comprendre la cause. Encore plus émacié que lui et bien plus maigre, Aldo réussissait toujours à mieux s'en tirer, peut-être parce qu'il était plus futé quoiqu'aussi téméraire.

J'avais vite compris qu'eux aussi faisaient partie du noyau fondateur des futurs NAP et j'attribuais à cela l'attitude légèrement méfiante qu'ils avaient eue par le passé à mon égard. Mais là, peut-être parce qu'ils ne me voyaient plus depuis longtemps, leur comportement était plus cordial. De plus, ils avaient aussi probablement entendu parler de la rencontre que nous avions eue avec Stefano et Sergio avant de partir à l'armée et ils savaient que, même si je n'avais pas voulu faire partie de leur groupe, je n'étais pas totalement étranger à leur façon de penser et d'agir.

Aldo était le plus farouche et le plus introverti des deux et il avait une manière bizarre de ne pas vous regarder qui laissait perplexe. A mon invitation à aller boire quelque chose, il répondit aussitôt qu'il avait des choses à faire et qu'il devait nous quitter.

Je restai seul en compagnie d'Alberto avec lequel un sentiment aussi réciproque qu'inexprimé avait depuis toujours créé une sorte de complicité tacite.

Nous allâmes boire un Campari au bar. Nous sommes bien sûr restés debout car les quelques tables existantes étaient perpétuellement occupées.

Avoir l'insigne possibilité de s'asseoir était déjà une chance pour un bar napolitain. En général ils sont de dimension si réduite qu'on a du mal à entrer et à arriver au comptoir, en jouant des coudes pour se faire une percée entre les clients, demander un café et s'en aller aussitôt après l'avoir bu. La quantité de café servie, hyper concentrée, qui occupe habituellement un peu plus du fond de la tasse, aide à ne pas s'attarder plus que nécessaire et à quitter l'endroit au plus vite.

Contrairement à la mythologie sur les habitudes parthénopéennes, Naples est une ville frénétique en perpétuel mouvement, sans but peut-être, mais aussi sans répit. Les arrêts sont rares sauf dans la circulation.

Après avoir bu notre Campari et manger les chips offertes par la maison, nous sortîmes nous asseoir sur une des marches des devantures du bar, généreusement baignées par un chaud soleil.

Alberto avait la tête couverte d'un côté par un énorme pansement. Je repensais à sa malchance : l'année précédente, les flics l'avaient pratiquement achevé à coups de matraque et voilà que je le retrouvais encore avec la tête fracassée.

Je m'étais imaginé que les fascistes l'avaient massacré durant l'une des nombreuses bagarres qui éclataient périodiquement au Vomero. La piazza Medaglie d'Oro était considérée comme un territoire des camarades mais la piazza Vanvitelli, à trois cent mètres de là était une zone noire où les fachos avaient un siège et où ils avaient leurs habitudes dans

un bar, un autre San Giuliano, appartenant aux mêmes propriétaires que celui de la piazza Medaglie d'Oro. La proximité rendait inévitables de fréquentes rencontres et des bagarres, organisées ou non, qui avaient lieu la plupart du temps en terrain neutre, sur une petite place située à mi-chemin entre les deux sièges.

Je revins à la charge avec Alberto pour avoir plus amples explications sur sa blessure et en tirer autre chose que le grognement évasif avec lequel il s'était débarrassé de moi à la première tentative.

– Alors, on peut savoir ce que tu t'es fait à la tête cette fois ? C'est les fachos ?

– Non, c'est rien. Je suis tombé dans les escaliers chez moi et je me suis cogné la tête.

Je n'en croyais pas un traître mot mais il fallait que je m'en contente. J'appris ensuite, je ne sais plus par qui, qu'Alberto s'était fait cette blessure un soir où, avec d'autres camarades, ils avaient enfoncé la porte d'une petite section du MSI pour aller prendre une ronéo et laisser quelques inscriptions en signant ensuite l'action par le jet de quelques molotov. En battant en retraite à fond de train, Alberto avait glissé et s'était cogné la tête.

Nous avons bavardé de tout et de rien mais Alberto m'avait donné l'impression d'être sous l'emprise d'une forte agitation. A l'époque, nous étions tous un peu comme ça, toujours en quête de quelque chose, tourmentés par des questions extrêmement compliquées sur le sort de l'humanité, de la classe ouvrière, de la révolution, mais aussi de notre propre destin qui s'anéantissait dans l'océan de problèmes qui nous tombaient dessus et auxquels il semblait que nous ayons été appelés à donner une réponse. Nous avons la sensation d'être au centre du plus grand mouvement révolutionnaire de notre époque, que c'est à nous qu'incombait peut-être l'ultime possibilité dans l'histoire de changer la société, et un besoin d'agir, de nous sentir engagés nous dominait tous.

Il y avait toutefois chez Alberto quelque chose de plus, une intolérance plus profonde due à sa très vive sensibilité.

– Tu vois, ici je ne vois plus personne sauf pour les réunions ou les trucs de ce genre... En tout cas, jamais pour prendre le temps de boire une bière ensemble... Tout le monde s'active et, à force de faire de la politique, on finit par perdre de vue pourquoi on la fait. On critique les organisations politiques qui remettent l'avènement du communisme à plus tard, après la révolution, après le fatidique jour "j", mais nous, on ne fait rien non plus pour vivre le communisme ici et maintenant en construisant un monde nouveau.

Ce problème semblait insoluble. Comment vivre ce rêve de communisme au cours de notre vie. Comment donner une dimension humaine à notre engagement, nous réaliser dans une vie affective pleine et satisfaisante. Alberto était particulièrement troublé par ces tiraillements, comme s'il avait la sensation que sa vie lui échappait des mains.

Je sentais ce besoin de chaleur humaine, d'amitié, d'amour et je finis par l'inviter à déjeuner chez mes parents. Je n'avais pas le cœur de le laisser dans cet état sans lui faire sentir de ma part au moins un peu d'amitié et de solidarité.

Ma mère était désormais résignée, depuis toujours, à ne jamais me voir rentrer chez moi tout seul. Il m'arrivait parfois de me présenter avec deux ou trois copains, et elle était obligée de cuisiner plus que nécessaire, jetant au dernier moment quelques centaines de grammes de pâtes en plus. Elle râlait que je n'avais pas prévenu, qu'il n'y avait rien à manger et elle rentrait dans sa cuisine en ronchonnant.

– *Uh Maro', e mò che ce rongò a chisto ?!* [Mon dieu, et maintenant, qu'est-ce que je lui donne à celui-là ?!]

Mais au fond, ensuite elle était contente d'avoir toujours des gens nouveaux à la maison, de connaître mes amis et de voir que, tout compte fait, ils étaient tous sympathiques.

Et puis à manger, elle en trouvait toujours. C'est l'avantage des foyers modestes où les pâtes sont le plat principal. Un de mes amis disait que les civilisations pouvaient se diviser en deux catégories, celle avec les pâtes et celle avec la viande, selon leurs habitudes alimentaires. Les premières, comme chez les Italiens, (mais on pourrait en dire autant pour le riz ou le couscous) sont plus ouvertes et hospitalières, on peut toujours rajouter des pâtes, même au dernière moment. Les secondes sont en revanche plus fermées, comme chez les Français. Il n'y a pas toujours une tranche de viande en plus à offrir au nouveau-venu qui se sentira tout de suite de trop.

Ainsi, Alberto partagea nos pâtes en sauce dominicales, mais il avait visiblement autre chose à penser et ne parvenait pas à rester tranquille, comme saisi par une envie irrésistible de vivre et un désir irrépressible de ne pas perdre trop de temps assis à table.

L'appartement de mes parents était situé en-dessous du niveau de la chaussée et il avait pratiquement été creusé dans les fondations de l'immeuble, là où une sorte de cour et un autre sous-sol faisait office de garage pour les voitures du propriétaire.

Alberto s'était aperçu que notre appartement était flanqué d'un terrain cultivé, pas encore dévoré par la spéculation immobilière, qui était

en train de recouvrir de béton toutes les collines de la ville sans aucun souci des équilibres naturels ni du besoin élémentaire d'un peu de verdure.

Avec des questions de plus en plus insistantes et en montrant un très vif intérêt pour les oiseaux qui envahissaient les arbres fruitiers du coin, il se leva fasciné et, profitant d'une échelle en fer posée contre le mur qui servait de soutien au terrain au-dessus, il grimpa dans le champ suivi par les recommandations de ma mère et de toute la famille. Nous lui avons fait remarquer que c'était un terrain privé et qu'on ne pouvait pas y aller, mais il nous rassura en disant qu'il redescendait tout de suite.

Ma mère, qui s'inquiétait déjà de mon excentricité et m'imaginait toujours dans de mauvais draps, s' alarma encore plus de voir l' attitude quelque peu bizarre de mon copain.

– *Ne', uagliò, ma l' amico tuoio sta buono c" a capa ? Et che r' è chelle ciaccata che tène arete ' a capa ?* [Dis, mon garçon, mais ton copain, il a toute sa tête ? C'est quoi cette blessure qu'il a sur le crâne ?]

J'eus toutes les peines du monde à la rassurer et je fus soulagé quand, une fois Alberto descendu et le café bu, je pus débarrasser le plancher et sortir dans la rue pour le distraire en lui proposant une balade aux environs du bois de Capodimonte.

Nous saluâmes ma mère qui, en m'embrassant, me chuchota à l'oreille :

– *Neh', pozz' sta' quieta ?* [Alors je peux être tranquille ?]

Je lui répondis, mi amusé mi agacé.

– T'inquiète pas... ! et je partis.

– Sympas, tes parents. Surtout ta mère, pleine de vitalité... me dit Alberto, sitôt dehors.

Nous nous dirigeâmes vers le bois mais peu après, Alberto m'arrêta.

– Ecoute, on n'arrivera pas jusqu'au bois de Capodimonte. Je ne dois pas tarder à m'en aller, m'annonça-t-il d'un ton triste et résigné. Asseyons-nous ici.

Nous étions sur le trottoir le long de la rue qui va des Colli Aminei au bois. De rares arbustes punctuaient le pavage de manière régulière, avec leur carré rachitique de terrain où plongeaient leurs racines et d'où pointaient quelques chétives touffes d'herbe. Il n'y avait ni banc ni muret sur lesquels s'asseoir un moment.

– Où, ici ? lui demandai-je.

– Oui, ici !

Et il m'indiqua un de ces carrés de terre au pied d'un arbre. L'idée me parut un peu saugrenue mais Alberto était déjà en train de s'y installer,

les jambes croisées sous l'arbre, un eucalyptus qui abritait vaguement du soleil de l'après-midi. Je m'accroupis à côté de lui, désireux de suivre jusqu'au bout ces bizarreries et d'en comprendre la raison.

– Ah ! On est bien ici à l'ombre, lança Alberto.

Je regardai autour de nous. De nombreuses voitures passaient, bien qu'il n'y ait pas de bouchon. De temps à autre, des concerts de klaxons interrompaient notre conversation et par moments, les bouffées des pots d'échappement nous prenaient à la gorge. Les passants nous regardaient avec appréhension d'un air interrogateur, mais Alberto ne s'en souciait pas et au bout d'un moment, il me sembla à moi aussi que, tout compte fait, on pouvait oublier ce qui nous entourait. A cet instant, je voulais être à l'écoute d'Alberto. Je sentais qu'il avait un désir fébrile de communiquer et de me transmettre son malaise, de le partager avec quelqu'un d'autre pour en alléger un peu le poids. Il continuait à parler en laissant parfois les phrases en suspens.

– Quelquefois, j'ai une envie folle de m'allonger au soleil... J'ai un besoin de plus en plus violent d'espaces ouverts, de vert, de bon air... Pas toi ?

Cette crise écologique me laissait perplexe. J'étais certain qu'Alberto était entré dans la lutte armée avec les NAP et cela m'aurait intéressé d'approfondir la question mais il semblait vouloir éviter le sujet et parler de tout autre chose. Je tentai de le ramener sur les rails qui m'intéressaient.

– Tu es au courant pour Sergio ?

– Eh oui !

Il semblait profondément troublé au souvenir de notre ami commun mais il était visible aussi qu'il ne souhaitait pas en parler.

– L'activité politique nous absorbe trop. Je n'ai plus le temps de voir Marina. Elle ne comprend pas pourquoi je la néglige tant ou peut-être le comprend-elle trop bien. Elle a peur et elle aimerait que je sois plus proche d'elle. Et quand on se voit, on finit par se disputer. Elle me fait de véritables scènes de jalousie. “Toujours avec tes copains... Mais qu'est-ce que vous avez à vous voir continuellement ? Vous devez quand même pas faire toute la révolution à vous seuls !”. Visiblement, elle-même, elle ne croit pas à ce qu'elle dit. Elle sait parfaitement qu'on est en train de faire des trucs importants, mais elle le fait pour provoquer, pour me pousser dans mes retranchements. Après, moi, je m'énerve en lui répondant et on finit par s'engueuler. Pourtant, je voudrais qu'il y ait plus d'harmonie entre nous, plus de complicité. Je voudrais pouvoir m'évader au moins avec elle, qu'on soit tranquilles... J'ai une envie incroyable de voyager,

de bouger, de voir d'autres endroits, mais surtout d'être en plein air, d'aller à la montagne, dans la nature, de voir un peu de verdure. Ici, en ville, on n'en a plus du tout.

Tout en disant cela, il martyrisait les quelques brins d'herbe sur lesquels nous étions assis. Moi, j'acquiesçais et je sentais qu'Alberto me lançait des messages. Ce besoin de se sentir au contact de la nature était un désir de fuir une réalité trop étriquée qui le contraignait à des rythmes toujours plus effrénés et à s'exposer à des risques de plus en plus grands dont il commençait à sentir la menace imminente.

Après les premières fougues militantes post-soixante-huitardes, tous les contenus anti-autoritaires et libertaires qui devaient leur origine à ce mouvement se développaient comme une longue vague de fond et faisaient partie du patrimoine collectif des avant-gardes les plus pointues. Les militantismes politiques aveugles et unidimensionnels des divers petits partis marxistes léninistes avaient de moins en moins droit de cité à Naples où, à la nature indolente de ses habitants, plus sensibles au plaisir qu'au devoir, s'additionnaient des motivations politiquement justifiées. La satisfaction immédiate des besoins et la critique radicale de toutes les conventions et hiérarchies sociales faisaient partie des sujets d'intérêt prioritaire de la militance strictement politique. Alberto était l'expression exaspérée de cette contradiction, un besoin extrême de vivre ressenti avec une sensibilité hors du commun et un engagement radical dans une bataille qui se présentait à lui sans possibilité de retour et à sens unique. "La victoire ou la mort" était le slogan que Sergio aimait répéter. C'était une course vers un abîme dont on devinait le précipice tout proche. La révolution, la rébellion totale demandait ce sacrifice suprême, la mort, la prison. Nos vies étaient immolées d'avance sur l'autel de cette ultime protestation contre l'injustice, contre ceux qui nous opprimaient sans nous expliquer pourquoi, sans nous demander pardon.

C'est la dernière image que je garde d'Alberto.

L'année suivante, il fut arrêté à un barrage avec d'autres camarades, pris au piège dans la voiture qui les transportait.

Passé à tabac, isolé pour de très longues périodes, soumis au régime de surveillance maximale des QHS avec un traitement différencié, la prison fut pour lui la fin de toute espérance de vie, la négation même de la vie. Il se mit à végéter, il ne réagissait plus aux appels des camarades qui cherchaient par tous les moyens à le ramener à la réalité. A quoi bon regarder le ciel à travers les barreaux lorsque ceux-ci t'empêchent de sortir courir dans les champs pour jouir du soleil ? Comment imaginer ne

plus pouvoir combattre pour la liberté quand on entend tous les jours les verrous fermer les portes métalliques derrière soi ?!

Alberto atteint un tel niveau d'hypocondrie qu'il n'en sortit plus même lorsqu'il franchit matériellement le seuil de la prison pour sa remise en liberté, sous étroite surveillance de la police. Nous étions déjà en 1979, mais l'acharnement judiciaire et policier l'empêcha de retrouver un équilibre après sa sortie de prison. Son envie de vivre brimée, comprimée, opprimée, se muta en une énergie destructrice tournée contre lui-même jusqu'à la mort, jusqu'au suicide. Il en avait terminé avec sa vie. Il ne parvenait plus à la contrôler, à la comprendre, elle ne lui procurait qu'un grand trouble, un état de profonde agitation et d'atroces spasmes douloureux qui le harassaient.

Lors de mes descentes à Naples, j'avais demandé plusieurs fois à des amis plus intimes, à ceux qui le voyaient et même à Francesco si je pouvais aller le voir. Mais on m'avait toujours répondu que ce n'était pas le moment : il était malade et pour l'instant, il valait mieux qu'il ne voie pas trop de monde.

Maintenant, j'étais enfin à ses côtés, mais un cercueil nous séparait empêchant toute communication. Tout avait perdu son sens et je sentais un vide encore plus grand d'avoir manqué la possibilité de lui rendre visite, comme si ma présence avait pu changer le cours des choses.

Un mouvement de gens et l'accélération des gestes jusqu'alors calmes d'Ugo me firent comprendre que le cortège funèbre se préparait. On allait parcourir symboliquement quelques allées de l'hôpital avant que tout le monde monte en voiture pour suivre le corbillard au cimetière.

Un petit groupe de personnes se mit à suivre la dépouille. Eugenio et moi restâmes en bordure du cortège. Je me sentais gêné de suivre cette procession et des sentiments contradictoires m'envahissaient.

Je me rendais compte de l'inutilité d'un rituel qu'Alberto ne pouvait plus apprécier, ou qu'il n'aurait peut-être jamais apprécié. Le cortège n'avait même pas le prétexte de retourner dans le quartier du mort pour faire participer ses habitants à la douleur des amis et des parents. Nous parcourions les allées désertes du Policlinico entre des bâtiments chaulés de frais, parfois encore à moitié vides, et personne, pas même les convalescents des divers services, ne remarquait cette triste procession.

L'enterrement servait aux personnes vivantes qui suivaient la dépouille. J'avais l'impression, au-delà de toute rationalité, que dans cette voiture noire se trouvait un corps encore sensible, mort mais capable de quelque manière de percevoir notre chagrin, comme s'il nous regardait et nous plai-

gnait. J'avais trouvé son sens à ce cortège. Les gens se rassemblaient derrière le cercueil, tous ensemble mais chacun isolé dans sa douleur, pour mieux faire sentir au mort plus fort que jamais qu'il n'était pas seul. Arrivé sur un terre-plein, entre l'arrière d'un bâtiment et une pelouse qui l'entourait, le cortège s'arrêta. Semblant parcouru d'une secousse, le petit groupe s'éveilla de sa torpeur, commençant à se défaire et à s'agiter. Dans un mouvement de plus en plus chaotique, chacun ricochait de l'un à l'autre pour trouver une place dans une voiture qui l'emmène au cimetière. Me voyant assez dépaycé, Ugo m'attrapa par un bras et m'entraîna vers une voiture.

– Toi, tu vas avec eux !

Je n'eus qu'à obéir.

C'étaient des parents d'Alberto que je ne connaissais pas. Dans l'auto, l'ambiance était différente. C'étaient des gens "normaux" et ils commençaient déjà à se soucier de la vie quotidienne : la circulation sur le périphérique, les chauffeurs du dimanche, les Napolitains qui, il n'y avait rien à faire, étaient indisciplinés et ne changeraient jamais.

Tout me semblait irréel. Blotti sur mon siège, sans avoir la force de dire un mot, l'air ahuri, je regardais dehors et je ne comprenais pas comment tout pouvait continuer comme d'habitude. Les couleurs, les lumières me semblaient altérées et les bruits me parvenaient distordus. Les voix que j'écoutais me paraissaient stridentes et grossières : les sons étaient distincts, mais pour moi incompréhensibles. Puis, presque pour rappeler à ceux qui étaient avec moi pour quelles raisons nous nous retrouvions ensemble sur ce maudit périphérique, je parlais.

– Mais c'est vrai qu'il s'est tué avec une corde attachée à la poignée de la porte, qu'il se l'est passée autour du cou et qu'il a donné de violentes secousses de tout son poids jusqu'à se rompre le cou ?

Un froid retomba sur le petit habitacle métallique, puis celui qui était au volant me répondit.

– Pas vraiment. Il s'est pendu avec ses draps attachés à un battant de la porte.

– Comment ça se fait qu'il était seul ?

– Ses parents, de même que Paola et Ugo, cherchaient souvent à le laisser seul quand ils voyaient qu'il était nerveux. Les médecins le leur avaient conseillé pour éviter qu'Alberto se sente trop étouffé par les attentions des autres et pour lui donner une plus grande sensation d'autonomie.

Nous continuâmes en silence jusqu'à l'arrivée.

Au cimetière, j'eus du mal à suivre toute la procédure de l'enterrement dans l'un de ces horribles bâtiments à trois ou quatre étages où l'on entasse les cercueils.

Quelle année de deuils que celle qui s'est terminée par le suicide d'Alberto.

J'y arrivais l'âme brisée, sans la moindre force de réagir.

J'observais la manière différente des diverses personnes de participer à cette mort. Je m'adressais à Francesco, dans une sorte de transe. Malgré tout ce qui nous séparait, j'éprouvais envers lui une vive affection, le passé commun nous liait fortement l'un à l'autre et je savais qu'il pouvait comprendre ce que j'éprouvais.

– Tu as déjà perdu un être cher ?

– Oui, Sergio, Vito...

– Je veux dire une personne avec qui tu as vécu, tu as souffert... C'est bizarre comme la sensation de la mort, d'une même mort, est différente pour chacun d'entre nous et à différentes périodes de la vie. Quand on est jeune, c'est quelque chose qu'on ne peut même pas concevoir. On voit que les gens meurent mais ça paraît un fait qui ne nous concerne pas et qui ne nous concernera jamais. Comme quand on entend parler des morts à la guerre ou dans des catastrophes aériennes. On n'arrive pas à ressentir ce qui se passe. Même quand quelqu'un qu'on connaît meurt, on ne sait toujours pas ce qui se passe, il faut que ce soit quelqu'un avec qui on a partagé nos journées et peut-être encore plus que ce soit nos parents qui meurent. C'est là que le cercle se referme. Ceux qui t'ont donné la vie s'en vont, alors tu te rends compte qu'effectivement, quelque chose est irrémédiablement fini. Alors seulement, tu sens la mort en toi, comme si elle te traversait.

Francesco se taisait et cette fois-ci il écoutait sans répliquer. Les camarades, les amis et les parents d'Alberto commencèrent à sortir de l'ossuaire. L'enterrement était terminé. Nous nous approchâmes pour saluer les parents et la sœur d'Alberto, puis nous dîmes au revoir à quelques personnes et nous dirigeâmes vers la sortie. Quelqu'un m'appela. Je me retournais et vis Flavia qui me faisait signe de loin et qui me souriait vaguement entre ses larmes.

Je levais le bras et l'agitais en espérant la retrouver un jour sur ma route.

Roberto Silvi

Shakespeare et le cordonnier

Réflexion sur le texte *L'homme révolté* d'Albert Camus

On remarquera toutefois l'hostilité dont on fait preuve envers l'art tous les réformateurs révolutionnaires...

“Je préférerais être un cordonnier russe plutôt qu'un Raphaël russe”. Pour lui (Pisarev), une paire de bottes est plus utile que Shakespeare...

Dans cette rivalité entre Shakespeare et le cordonnier, ce n'est pas le cordonnier qui maudit Shakespeare, ou la beauté, mais c'est celui qui continue à lire Shakespeare et ne choisit pas de faire des bottes, que du reste il ne pourrait jamais faire... Shakespeare sans le cordonnier sert d'alibi à la tyrannie, le cordonnier sans Shakespeare est englouti par la tyrannie, quand il ne contribue pas à l'étendre...

L'abjecte société de tyrans et d'esclaves dans laquelle nous survivons ne trouvera pas sa mort et sa transfiguration si ce n'est sur le plan de la création.

Albert Camus, L'homme révolté

*Trente ans changent beaucoup de choses
dans la vie des hommes,
et représentent parfois déjà toute une vie**

* Voir l'introduction de Corrado Rosso dans l'édition italienne : “L'uomo in rivolta” Ed. Nuovo Portico Bompiani, 1981.

J' ai trente-deux ans et ma vie s'est terminée voici deux ans. Décider d'en recommencer une nouvelle est difficile, fastidieux et j'ai longtemps douté de l'intérêt d'entreprendre un tel effort – dont, entre autre, personne ne garantit qu'il s'avère utile. La tentation du suicide est alors devenue forte. Il se présente à vous comme le seul acte qui vaille la peine d'être accompli, la possibilité ultime et définitive de crier sa révolte, son désir d'un bonheur impossible, d'un bonheur à outrance...

De même que pour bien d'autres choses, je crois avoir cela en commun avec nombre de camarades qui sont arrivés à ce choix et qui l'ont mené à ses conséquences extrêmes. Et puis l'espoir que quelque chose puisse changer, un espoir sourd qui reste obstinément caché en un lieu de votre conscience, et peut-être un esprit de contradiction inné qui me pousse à m'opposer à tout ce qui me semble imposé de l'extérieur, et non l'amour de la vie (qui, encore aujourd'hui, me paraît s'être tari au cours de mon existence passée) m'ont amené à changer d'avis, à lancer à l'existence et à moi-même un nouveau défi. Un défi à la vie mais surtout à moi et à celui que j'ai été jusqu'à présent, en pensant que cela valait peut-être encore la peine d'essayer.

Mais il faut alors recommencer en partant des décombres du passé qu'on traîne derrière soi et il est nécessaire que ces décombres soient bien consumés, bien brûlés par le feu des expériences vécues. Tout résidu serait un obstacle envers le renouveau. Et "l'activité politique", (cet ensemble d'actions qui vous fait vous sentir un être vivant car vous êtes un sujet actif, un agent du changement incessant de votre existence en un perpétuel échange avec la réalité et les autres êtres humains avec lesquels elle se modifie) a été le squelette sur lequel j'ai façonné toute mon existence passée. Un squelette qui laisse d'énormes scories pétrifiées difficiles à éliminer, à brûler dans le creuset de la réflexion. On s'y empêtre, on ne comprend pas, les choses à prendre en considération sont si nombreuses...

Ces pages sont donc une tentative de mettre à plat certaines choses, celles qui, me semble-t-il, ont invalidé à la base la réussite de ce rêve inavoué de mon existence, ainsi que celle de centaines de milliers de personnes avec lesquelles je l'ai partagé et dont j'ai partagé le sort : "extorquer le feu aux dieux", s'arroger collectivement la possibilité de bien vivre, de partager avec les autres le bonheur d'un continuuel processus de changement.

"Le secret, c'est de le dire" a prétendu un anonyme. La seule possibilité que nous ayons de nous libérer de nos pensées, est de les communiquer, de dire notre mal-être, de crier notre souffrance. Et pour que ce cri ne soit pas un hurlement inarticulé, un sanglot de rage, il faut parler, il faut écrire, il faut dire. Mais en parlant, on se répète. Ce qui signifie que non seulement ce que nous avons déjà dit se répète, mais aussi ce qui a été dit par d'autres.

Or il ne faut pas avoir peur de se répéter et de répéter si l'on pense que cela peut produire des réflexions bénéfiques. Je vais donc recommencer à dire des choses déjà exprimées mais qui, à la lumière de mon expérience, du vécu de ces années-là, sont actuelles et nécessaires.

L'optimisme de la raison et le pessimisme de la volonté

Un doute m'a toujours accompagné : j'avais l'impression que ma manière de réaliser le "rêve" que je poursuivais n'était pas toujours la meilleure.

Puis il y a cinq ans après un court séjour en prison, ce doute s'est transformé en aversion à l'égard d'une façon de faire de la politique pour laquelle j'éprouvais réellement du dégoût. L'arrogance pédante de certains camarades, leur assurance dans les jugements tranchants, cette attitude de suffisance qui ne pouvait être soutenue que par une foi aveugle et bornée, m'étaient de plus en plus insupportables : sclérosées au point de ne même pas provoquer l'éraflure d'un doute.

La possibilité de pouvoir intervenir sur cette manière de "faire de la politique" me paraissait si improbable qu'elle en devenait impossible. "L'optimisme de la raison" m'a aidé là aussi à comprendre le pessimisme de ma volonté. Mon être était bien peu de chose et ne pouvait pas déterminer grand-chose dans le changement du cadre général des rapports sociaux, en particulier dans ces conditions. Mieux valait s'abstenir.

J'ai donc commencé une sorte de retraite sceptique et insatisfaite.

Je savais que je renonçais à quelque chose, je savais que je renonçais, peut-être pour toujours, à la seule manière de vivre que je connaissais, la lutte, la rébellion continuelle, la recherche collective de nouvelles voies existentielles. Le cadre dans lequel ce pessimisme de la volonté s'accroissait n'était pas très différent d'un cauchemar kafkaïen.

Des repentis de toutes sortes poussaient comme des champignons. Ce que je vivais comme un délire personnel – où le sentiment de trahir les raisons à l'origine de mon activité politique se mêlait à une sensation de défaite et d'échec – se déployait sous mes yeux comme une tragédie collective s'élargissant en tache d'huile¹.

¹ En novembre 1980, j'avais déjà tenté une première analyse du phénomène dans la contribution que j'avais apportée à la rédaction de l'introduction du livre "Les maîtres chanteurs" de V. Serge, éd. Senza Galere. A cette occasion, j'écrivais entre autre : "Nous avons eu des exemples aberrants, incarnés par nos "maîtres chanteurs", des "bas-fonds de l'âme humaine" dont parle Serge. Mais certains aspects nouveaux, notamment le phénomène de la délation en Italie et en Europe, le fait qu'il soit en partie le fruit du mouvement, ainsi que sa relative étendue, méritent quelques réflexions

Systèmes de référence

Pendant longtemps, mes tentatives d'explication tournaient en rond ne débouchant souvent que sur de la frustration et une sensation d'impuissance qui ne faisaient que produire de profondes blessures, accrues par un bouleversement progressif de toute ma vie affective. Puis, récemment, la lecture d'un livre de Camus, "L'homme révolté"², m'a donné quelques outils supplémentaires de compréhension. En systématisant certaines pensées, elle m'a amené à rechercher les raisons de la séparation entre l'imaginaire collectif de ce fantastique acte de révolte qui a longtemps été vécu en Italie durant ces années – dont j'avais vu le sens palpiter de vie – et sa transformation dans la réalité d'un acte révolutionnaire.

Le problème était de comprendre comment tant d'aspirations avaient été réduites par des centaines de personnes à un pur exercice d'une violence de plus en plus organisée et de plus en plus éloignée de ses motivations d'origine, des raisons mêmes de son existence, de ces raisons qui auraient dû la légitimer.

Comment la violence, organisée, était-elle devenue un fétiche, un odieux fétiche qui avait fini par étouffer tout le mouvement ?

supplémentaires. L'une des techniques fondamentales dont le pouvoir s'est servi et se sert pour rompre la cohésion de classe, exprimée par la contestation organisée ou pas, est la "désolidarisation". Celle-ci a deux objectifs fondamentaux : le premier consiste à délégitimer les mouvements révolutionnaires et leurs propositions... Le second consiste à créer des divisions et des oppositions à l'intérieur des organisations révolutionnaires et dans le mouvement en général. La désolidarisation est la graine que sème le pouvoir à l'intérieur du mouvement et de la société dans le but d'engendrer délation et désistement... Le "ragot", papillon capable de voler avec une légèreté et une rapidité incroyables, si souvent dénoncé comme un mal néfaste par les groupes et les personnages les plus divers au cours de l'histoire, a encore le pouvoir de conditionner les comportements. Un mot dit à l'oreille de quelqu'un sur le compte de quelqu'un d'autre et le tour est joué. Le soupçon, le dénigrement ou l'admiration, selon les cas, se répandent... C'est la fragile structure de nombreuses délations de nos repentis". Plus loin, l'introduction se poursuivait ainsi : "Pourquoi, à certains moments historiques, remarque-t-on un épanouissement inusité de "l'idolâtrie de l'Etat" ?

Il est impossible de donner une réponse à une question si complexe, sinon en déplaçant le problème sur l'autorité morale et historique et sur le plan (qui sera nécessairement simplifié ici) des attentes matérielles et des idéologiques suscitées dans des circonstances déterminées par l'autorité révolutionnaire.

C'était déjà une façon de poser la question, même si c'était de manière encore très interne à la brûlante situation du moment, qui tentait en tout cas de saisir, sans les approfondir, certains aspects du phénomène des repentis.

²"L'homme révolté" d'Albert Camus, Edition Folio (Paris, ????)

Heureusement, le “mouvement réel”, celui qui s’est activé durant toutes ces années dans tous les coins de la péninsule, a continué et continue d’exister, même s’il n’a pu manquer de ressentir cette chape qui lui avait été imposée. La vie quotidienne de millions de personnes a évolué ; au cours de ces années, la société italienne a été transformée et a atteint par certains aspects des degrés de liberté parmi les plus avancés du monde occidental.

Les rapports humains ont radicalement changé, non seulement en ce qui concerne les rapports entre hommes et femmes, mais aussi à l’usine, sur les postes de travail. Les hiérarchies ont été bouleversées, entamées. L’esclave s’est révolté, revendiquant l’intégrité de sa dignité humaine, à l’usine comme en famille³.

Et il l’a fait en se reconnaissant solidaire de tout autre être humain. La crise s’est concrétisée par le passage de cet acte spontané de révolte, qui a été pleinement vécu en Italie, durant ces années-là, à son organisation en mouvement révolutionnaire pour la prise du pouvoir, dans un schéma classique de transformation de la société.

L’aspiration à une absence de pouvoir s’est muée en lutte pour la prise du pouvoir, et les hommes révoltés de notre génération ont trahi les raisons de leur aspiration en devenant révolutionnaires, révolutionnaires de métier.

Révolte et révolution dans *L’homme révolté*

Cette distinction entre révolution et acte de révolte, définie avec précision par Camus, s’avère extrêmement utile et intéressante pour comprendre les processus qui s’enclenchent à la suite d’un mouvement de révolte, processus qui tendent à stabiliser et à codifier les valeurs auxquelles la révolte se réfère⁴.

³ ... « le révolté défend ce qu’il est... Le révolté, dans son premier mouvement, refuse qu’on touche à ce qu’il est. Il lutte pour l’intégrité d’une partie de son être. Il ne cherche pas d’abord à conquérir, mais à imposer... La révolte, dans son principe, se borne à refuser l’humiliation, sans la demander pour l’autre... on ne saurait donc trop insister sur l’affirmation passionnée qui court dans le mouvement de révolte et qui le distingue du ressentiment. Apparemment négative, puisqu’elle ne crée rien, la révolte est profondément positive puisqu’elle révèle ce qui, en l’homme, est toujours à défendre. » (“L’homme révolté” pp 32-34).

⁴ « Toute valeur n’entraîne pas la révolte, mais tout mouvement de révolte invoque tacitement une valeur... L’esclave, à l’instant où il rejette l’ordre humiliant de son supérieur, rejette en même temps l’état d’esclave lui-même... se jette d’un coup

L'acte de révolte est né avec l'homme et lui est étroitement lié. C'est un acte qui nie la réalité, refusant la condition qui l'a engendré mais qui, en même temps, en brandit implicitement une pour laquelle cela vaudrait la peine de vivre, et, avec celle-ci, des valeurs pour lesquelles cela vaut aussi la peine de risquer sa vie. Il provient de la reconnaissance de la part de "l'esclave" d'une limite au-delà de laquelle il n'est plus possible d'aller, au-delà de laquelle il ne peut permettre qu'aïlle son "maître". Dans la reconnaissance de cette limite, l'acte de révolte invoque une valeur, celle de la solidarité entre hommes. En se reconnaissant un droit à la dignité humaine égal à celui de son oppresseur, il le reconnaît aussi à ses semblables, y compris à son maître. En reconnaissant la limite de la liberté accordée à son maître, il reconnaît les limites de sa liberté. Sa liberté est limitée à celle, inaliénable, des autres à exister⁵ : ce n'est pas un acte de vengeance, c'est un acte de revendication, c'est un acte qui affirme, dans l'immédiat l'existence de valeurs pour lesquelles cela vaut la peine de se rebeller, pour lesquelles cela vaut la peine de vivre. Et la première valeur est précisément la solidarité humaine. Dans celle-ci, la violence n'est admise qu'au moment

(« puisque c'est ainsi ... ») dans le Tout ou Rien. La conscience vient au jour avec la révolte... A la limite, il [l'homme révolté] accepte la déchéance dernière qui est la mort, s'il doit être privé de cette consécration exclusive qu'il appellera, par exemple, sa liberté... Le surgissement du Tout ou Rien montre que la révolte, contrairement à l'opinion courante, et bien qu'elle naisse dans ce que l'homme a de plus strictement individuel, met en cause la notion même d'individu. Si l'individu, en effet, accepte de mourir, et meurt à l'occasion, dans le mouvement de sa révolte, il montre par là qu'il se sacrifie au bénéfice d'un bien dont il estime qu'il déborde sa propre destinée. S'il préfère la chance de la mort à la négation de ce droit qu'il défend, c'est qu'il place ce dernier au-dessus de lui-même. Il agit donc au nom d'une valeur, encore confuse, mais dont il a le sentiment, au moins, qu'elle lui est commune avec tous les hommes... Mais il importe de remarquer déjà que cette valeur qui préexiste à toute action contredit les philosophies purement historiques, dans lesquelles la valeur est conquise (si elle se conquiert) au bout de l'action... C'est pour toutes les existences en même temps que l'esclave se dresse, lorsqu'il juge que, par tel ordre, quelque chose en lui est nié qui ne lui appartient pas seulement, mais qui est un lieu commun où tous les hommes, même celui qui l'insulte et l'opprime, ont une communauté prête. (*1 : la communauté des victimes est la même que celle qui unit la victime au bourreau, mais le bourreau ne le sait pas*)». ("L'homme révolté", pp 28-30)

⁵ "Loin de revendiquer une indépendance générale, le révolté veut qu'il soit reconnu que la liberté a ses limites partout où se trouve un être humain, la limite étant précisément le pouvoir de révolte de cet être... Le révolté exige sans doute une certaine liberté pour lui-même; mais en aucun cas, s'il est conséquent, le droit de détruire l'être et la liberté de l'autre... Il n'est pas seulement esclave contre maître, mais aussi homme contre le monde du maître et de l'esclave." ("L'homme révolté", p 355)

où elle se présente irrationnellement comme le seul moyen d'affirmer sa rébellion. L'homicide ne peut être admis qu'à condition de mettre sa propre vie en danger⁶. On ne se révolte pas pour un lointain futur à venir mais pour le présent, au nom de la vie et de l'être humain dans son intégrité.

Dans une tentative de rationalisation des motifs originels de la révolte, le "révolutionnaire" finit par les trahir et par les renier. Il aspire à l'absolu, à un monde parfait où les contradictions n'existeront plus, où, avec la suppression des classes, les conflits sociaux et la nécessité de la violence s'élimineront comme par enchantement. Où la liberté des opprimés d'autrefois deviendra absolue et où la solidarité des hommes sera codifiée dans des lois opportunément garanties par un état révolutionnaire qui les fera respecter de ceux qui auraient quelque chose à redire contre ce nouvel ordre.

Le révolutionnaire de métier "prêche la rationalité" et pratique l'utopie d'un monde onirique qui se réalisera si les hommes savent se sacrifier pour "faire" la révolution qui libèrera tout le monde⁷.

⁶ « En assignant à l'oppression une limite en deçà de laquelle commence la dignité commune à tous les hommes, la révolte définissait une première valeur. Elle mettait au premier plan de ses références une complicité transparente des hommes entre eux... Par ce progrès, elle rendait plus angoissant encore le problème qu'elle doit maintenant résoudre face au meurtre... Car il s'agit de décider s'il est possible de tuer celui, quelconque, dont nous venons enfin de reconnaître la ressemblance et de consacrer l'identité... Le révolté n'a qu'une manière de se réconcilier avec son acte meurtrier s'il s'y est laissé porter : accepter sa propre mort et le sacrifice. » ("L'homme révolté" p 353). Voici un point délicat dans l'analyse de Camus qui, plus que tout, je pense, lui a valu l'accusation de moraliste. Si l'on se rapporte à l'Italie d'aujourd'hui, je crois pouvoir partager ce jugement appliqué à l'attentat politique meurtrier. Dans un affrontement de rue, dans la défense d'une occupation, dans toute circonstance de ce type à caractère collectif, la parité des armes est plutôt à conquérir et la possibilité de mettre en danger son existence est supérieure à celle de n'importe quel policier qui vous fait face.

⁷ « Le mouvement révolutionnaire, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, a vécu comme les premiers chrétiens, dans l'attente de la fin du monde et de la parousie du Christ prolétarien. On sait la persistance de ce sentiment, au sein des communautés chrétiennes primitives. A la fin du IVe siècle encore, un évêque de l'Afrique proconsulaire calculait qu'il restait cent un ans à vivre au monde... Ce sentiment est général au premier siècle de notre ère et explique l'indifférence que montraient les premiers chrétiens aux questions purement théologiques. Si la parousie est proche, c'est à la foi brûlante plus qu'aux œuvres et aux dogmes qu'il faut tout consacrer. [...]

... Mais dès l'instant où la parousie s'éloigne, il faut vivre avec sa foi, c'est-à-dire composer. Alors naissent la dévotion et le catéchisme.... Un mouvement similaire est né de l'échec de la parousie révolutionnaire. Les textes de Marx déjà cités donnent une juste idée de l'espoir brûlant qui était alors celui de l'esprit révolutionnaire. Malgré les échecs partiels, cette foi n'a pas cessé de croître jusqu'au moment où elle

Ce qui est demandé à l'homme n'est plus la rébellion continue et la reconnaissance de la condition qu'il a en commun avec les autres hommes, la nécessité de se reconnaître et de se confondre en eux, mais de se séparer "d'une masse qui ne saura pas élaborer d'elle-même la théorie révolutionnaire qui la rendra enfin libre"⁸.

Lénine, qui a été le premier et le plus grand révolutionnaire, a clairement défini la fonction du "petit noyau de fer" qui conduit les masses à la victoire, qui les dirige, qui leur enseigne comment lutter pour dépasser l'acte spontané et "improductif", l'empirisme inutile. Par la suite, après avoir pris le pouvoir, celui-ci se chargera d'organiser un état qui modifie la réalité dans le sens où le parti et la bonne ligne révolutionnaire ont décidé qu'elle aille. Naturellement, du seul fait de ne pas être suffisamment actif dans la construction du système des hommes libres, tout opposant sera puni en tant qu'hérétique. Dans le modèle révolutionnaire, il faut de la foi, de la foi dans l'avenir, et au nom de l'avenir, il faut être disposé à tout sacrifier, même les motivations de sa propre révolte, y compris ces valeurs pour lesquelles on voulait lutter. Alors, au nom d'un avenir radieux, le révolutionnaire, ce nouveau dieu sur terre qui sait tout expliquer et qui connaît le pourquoi de toute chose, se sent légitimé à juger, à punir, à exécuter. Le mot célèbre de Machiavel, conçu pour un système monarchique absolu, devient sa devise. Ainsi, en imaginant que la fin justifie les moyens, on autorisera n'importe quelle scélératesse pour s'apercevoir ensuite (peut-être) que les moyens ont déterminé les fins⁹.

s'est trouvée, en 1917, devant ses rêves presque réalisés « nous, luttons pour les portes du ciel ». avait crié Liebknecht. En 1917, le monde révolutionnaire s'est cru véritablement parvenu devant ces portes... La révolution russe reste seule, vivante contre son propre système, encore loin des portes célestes, avec une apocalypse à organiser. La parousie s'éloigne encore. La foi est intacte, mais elle plie sous une énorme masse de problèmes et de découvertes que le marxisme n'avait pas prévus. La nouvelle Eglise est de nouveau devant Galilée : pour conserver sa foi, elle va nier le soleil et humilier l'homme libre. » (*L'homme révolté*, pp. 266-268)

⁸ « Les socialistes autoritaires ont jugé que l'histoire allait trop lentement et qu'il fallait, pour la précipiter, remettre la mission du prolétariat à une poignée de doctrinaires. Par là même ils ont été les premiers à nier cette mission. Elle existe pourtant, non pas au sens exclusif que lui donnait Marx, mais comme existe la mission de tout groupe humain qui sait tirer fierté et fécondité de son labeur et de ses souffrances. » *L'homme révolté*, p. 274)

⁹ « Mais tout socialisme est utopique, et d'abord le scientifique. L'utopie remplace Dieu par l'avenir. Elle identifie alors l'avenir et la morale ; la seule valeur est ce qui sert cet avenir. De là qu'elle ait été, presque toujours, contraignante et autoritaire (*I Morelly, Babeuf, Gogkin, décrivent en réalité des sociétés d'inquisition*). Marx, en

La révolution trahit ainsi ses origines en devenant inhumaine et, au nom d'un paradis sur terre dont on annonce l'inéluctable avènement, on justifie la souffrance et l'exercice de l'arbitraire dans le présent¹⁰.

Une révolution qui ne renie pas les valeurs dont elle est porteuse, qui ne renie pas ses origines rebelles et maintient au centre de son action la valeur de la solidarité humaine, est consciente de la portée limitée de son action, des limites qui lui sont imposées par la réalité de sa dimension humaine et non divine¹¹.

C'est un processus qui, à l'instar d'une asymptote, s'approche d'une condition idéale de liberté et de solidarité entre les hommes, en sachant très bien qu'elles ne peuvent jamais être atteintes. En reconnaissant une faute raisonnable dans son action, que l'on ne pourrait imaginer sans exercer un acte de violence, le révolté accepte aussi une mesure raisonnable à l'exercice de la liberté, justement au nom de la solidarité avec ses semblables. Il ne tend pas à l'absolu mais il existe en acceptant le relatif¹².

tant qu'utopiste, ne diffère pas de ses terribles prédécesseurs et une part de son enseignement justifie ses successeurs. Certes, on a eu raison d'insister sur l'exigence éthique qui est au fond du rêve marxiste... Exigeant pour le travailleur la vraie richesse, qui n'est pas celle de l'argent, mais celle du loisir ou de la création, il a réclamé, malgré les apparences, la qualité de l'homme. Ce faisant, on peut le dire avec force, il n'a pas voulu la dégradation supplémentaire qu'en son nom on a imposée à l'homme. Une phrase de lui, pour une fois claire et coupante, refuse à jamais à ses disciples triomphants la grandeur et l'humanité qui étaient les siennes : " Un but qui a besoin de moyens injustes n'est pas un but juste. " » (*L'homme révolté*, pp. 262-264).

¹⁰« Une pensée purement historique est donc nihiliste : elle accepte totalement le mal de l'histoire et s'oppose en ceci à la révolte. Elle a beau affirmer en compensation la rationalité absolue de l'histoire, cette raison historique ne sera achevée, n'aura de sens complet, qu'à la fin de l'histoire. En attendant, il faut agir, et agir sans règle morale pour que la règle définitive vienne au jour. Le cynisme comme attitude politique n'est logique qu'en fonction d'une pensée absolutiste, c'est-à-dire le nihilisme absolu d'une part, le rationalisme absolu de l'autre (*1: on voit encore, on ne saurait trop y insister, que le rationalisme absolu n'est pas le rationalisme. Entre les deux, la différence est la même qu'entre cynisme et réalisme. Le premier pousse le second hors des limites qui lui donnent un sens et une légitimité. Plus brutal, il est finalement moins efficace. C'est la violence en face de la force.*). Quant aux conséquences, il n'y a pas de différence entre les deux attitudes. Dès instant où elles sont acceptées, la terre est déserte » (*L'homme révolté*, p. 360-361).

¹¹ Voir le chapitre "Mesure et démesure" dans *L'homme révolté*.

¹² "La révolte, elle, ne vise qu'au relatif et ne peut promettre qu'une dignité certaine assortie d'une justice relative... Une action révolutionnaire qui se voudrait cohérente avec ses origines devrait se résumer dans un consentement actif au relatif. Elle

L'Histoire, Camus et nous

Prendre Camus et son “Homme révolté” comme prétexte et guide pour développer ces considérations peut sembler hors propos, étant donné la période assez longue écoulée de 1952, date de sa publication, à nos jours.

Mais alors, qu'y aurait-il de plus anachronique pour fonder son idéologie, que de se référer à des analyses vieilles de cent ans et plus ? Le type de critiques se répète précisément parce que les références théoriques se répètent, égales à elles-mêmes, comme une doctrine. Si l'on regarde notre passé récent d'un point de vue “historique”, les considérations qui ont été faites peuvent ne pas satisfaire une exigence de justification de ce qui s'est passé. Elles ne prennent pas en compte les causes “objectives” du phénomène italien des années 70.

Mais le propos n'était pas d'entrer dans le vif de ces faits qui méritent des temps et des moyens d'analyse bien différents.

L'intention était au contraire de détourner un moment l'attention sur cette composante subjective de l'histoire, sa composante humaine, qui est en définitive la chose qui compte à l'échelle de l'existence d'un homme.

Dans les limbes de l'histoire, on le sait, notre aventure occupera une page des futurs textes qui raconteront les événements du XXe siècle et peut-être une dizaine de pages dans ceux des futurs marxistes orthodoxes qui pourront tranquillement conclure que ce ne fut qu'une bataille perdue dans la guerre millénaire entre capital et classe ouvrière. Tout cadrera encore avec les bonnes vieilles règles et l'on pourra recommencer à commettre les mêmes erreurs avec les mêmes rêves.

Par le biais d'un regard historique et en quelque sorte extérieur aux événements, nous ne pouvons que nous absoudre. La violence exercée par le mouvement a été infiniment plus justifiée et moins immorale que celle exercée par un pouvoir corrompu jusqu'à la moelle. Mais cela ne nous absout pas à nos yeux et ne rend pas compte de l'échec que nous avons subi. Et parce que cet échec n'est pas l'échec de toute possibilité de révolte, une réflexion vécue de l'intérieur des événements, justement

serait fidélité à la condition humaine, intransigeante sur ses moyens, elle accepterait l'approximation quant à ses fins et, pour que l'approximation se définisse de mieux en mieux, laisserait libre cours à la parole. Elle maintiendrait ainsi cet être commun qui justifie son insurrection (*L'homme révolté*, p. 362).

au nom de ces valeurs humaines, toujours ignorées par les historiens, (mais) qui ne peuvent être réduits à une lecture statistique des données, devient nécessaire. Lorsque les ouvriers d'une usine se mettent en grève, est-il vrai qu'ils le font pour des motifs économiques ? Est-ce la véritable raison ou bien y trouve-t-on plutôt la revendication d'une dignité humaine qui est niée par un labeur abrutissant et répétitif ?

D'ailleurs il n'y a là rien de nouveau. Le mouvement des années 70 s'est développé sur ces thèmes et a grossi sur eux. La vitalité créatrice dont il a fait preuve l'a longtemps mis à l'abri de raccourcis faciles.

Puis ceux qui se considéraient comme les avant-gardes se sont posé la "question du pouvoir" en donnant essentiellement deux réponses qui sont en quelque sorte le reflet l'une de l'autre.

D'un côté, certains groupes ont pris une voie institutionnelle vers le pouvoir politique, en acceptant le jeu des partis du système d'oppression dominant, jusqu'à en justifier parfois les choix répressifs.

D'un autre, des poussées se sont opérées pour armer le mouvement, considérant comme nécessaires la prise du pouvoir central et le système d'oppression "différente" que cela implique, dont on a tout de suite affirmé le droit d'exercer les fonctions. Bien qu'aient été nombreuses les divergences qui ont nuancé la myriade de groupes armés existants, tous assumaient, en substance, consciemment ou non, la fonction stratégique de la lutte armée comme un état de fait irréfutable et lui sacrifiaient toute autre initiative. On est arrivé à des simplifications d'une incroyable grossièreté en ce qui concerne la lutte qui ne se présentait pas immédiatement sur le plan armé. La lutte syndicale, jugée improductive sur le plan de la prise du pouvoir, cédait le pas à l'organisation clandestine. Ainsi, selon le paradigme léniniste, de nécessaire mais indigeste la violence est devenue acceptée et divinisée.

L'arme ultime à laquelle ont recours les masses révoltées, au prix de leur propre vie, s'est transformée en fétiche sans le culte duquel on n'avait pas droit à la parole. "Les dieux sur terre", les révolutionnaires, se sont arrogé le droit de juger dans un délire atroce et grandissant qui, après les premières actions à caractère quasi syndical, en est arrivé aux exécutions barbares.

La violence rationnelle s'oppose, dans ce cas, à l'irrationnelle comme dans le schéma de Camus, la révolution s'oppose à la révolte. La violence irrationnelle est profondément humaine, compréhensible et, tant qu'elle est motivée par la nécessité de rébellion, elle est justifiable. C'est la violence même de l'opresseur qui conduit à un acte de rébellion violente,

et c'est le système d'oppression sociale qui mène tôt ou tard une collectivité révoltée à un affrontement violent¹³.

Les luttes syndicales du début du XXe siècle en Amérique ou les luttes ouvrières dans l'Italie des années 60 ou 70 sont, sur le plan social, des exemples de lutte où la violence a aussi atteint des moments de graves tensions, mais elle ne s'est jamais détachée de ses motivations immédiates dues à cette période spécifique d'agitation. Des actions de ce type (par exemple, les luttes chez Citroën en France) évitent la schizophrénie organisatrice et restent profondément liées au sens, à la nécessité de l'action de rébellion. L'effraction violente est dans ce cas imposée par les circonstances, façonnée par les mêmes objectifs, et provisoire (de récents événements historiques nous ont montré la puissance que les mouvements de masse peu ou pas du tout armés peuvent développer).

Avant encore de se situer dans un contexte général de revendication, la lutte ouvrière suit une impulsion irrationnelle de rébellion et d'intolérance, qui surgit physiologiquement à l'intérieur d'un corps social homogène.

A l'opposé, la violence rationnelle est déshumanisée et séparée de l'acte de révolte. C'est la violence qui se met au service de l'ordre, celle qu'exercent tous les états du monde de manière absolue car leur droit de représenter la volonté générale est lui aussi absolu.

¹³ « Le crime irrationnel et le crime rationnel, en effet, trahissent également la valeur mise au jour par le mouvement de révolte. [...] »

... Le nihilisme confond dans la même rage créateur et créatures. Supprimant tout principe d'espoir, il rejette toute limite et, dans l'aveuglement d'une indignation qui n'aperçoit même plus ses raisons, finit par juger qu'il est indifférent de tuer ce qui, déjà, est voué à la mort. [...]

... La liberté absolue, qui est celle de tuer, est la seule qui ne réclame pas en même temps qu'elle-même ce qui la limite et l'oblitére. Elle se coupe alors de ses racines, elle erre à l'aventure, ombre abstraite et malfaisante, jusqu'à ce qu'elle s' imagine trouver un corps dans l'idéologie.

Il est donc possible de dire que la révolte, quand elle débouche sur la destruction, est illogique. [...]

... Sa logique profonde n'est pas celle de la destruction: elle est celle de la création. » («L'homme révolté» pp 355-356)

...» Mais si l'homme était capable d'introduire à lui seul l'unité dans le monde, s'il pouvait faire régner, par son seul décret, la sincérité, l'innocence et la justice, il serait Dieu lui-même... Il ne peut donc prétendre absolument à ne point tuer ni mentir, sans renoncer à la révolte, et accepter une fois pour toutes le meurtre et le mal. Mais il ne peut non plus accepter de tuer et mentir... Le révolté ne peut donc trouver le repos... En tout cas, s'il ne peut pas toujours ne point tuer, directement ou indirectement, il peut mettre sa fièvre et sa passion à diminuer la chance du meurtre autour de lui... S'il tue lui-même, enfin, il acceptera la mort » (*L'homme révolté*, pp 356-357).

Sa justification réside dans un raisonnement rationnel qui est, par définition, susceptible d'erreurs et de réfutations éclatantes qui peuvent en démontrer la fausseté. Un raisonnement rationnel ne peut être le fondement d'une foi mais de l'incertitude. Dans le monde illogique de la politique, le rationnel devient fondateur de nouveaux catéchismes, de nouvelles lois immuables, de nouveaux mondes parfaits à construire.

C'est ce que Milan Kundera appellerait le kitch de la politique de gauche. Et au nom de ce kitch, de ces certitudes absolues, on justifie l'aspect misérable des actions du présent.

Des milliers de personnes – dont j'étais – à divers titres et à divers degrés, pour une période plus ou moins longue, avec des responsabilités plus ou moins importantes, et des convictions plus ou moins appuyées, ont ainsi poursuivi l'incroyable illusion d'être des avant-gardes, d'être une élite qui avait le droit, le devoir de faire la révolution, comme s'il s'agissait d'un immeuble, d'un objet à bâtir, brique par brique. Et au nom de ce droit-devoir, un peu comme des prêtres qui se sentent appelés à une mission, ils se sont arrogé le droit de juger au nom de la classe, allant souvent à l'encontre des principes qu'ils professaient eux-mêmes. Au nom de la liberté absolue, ils devenaient des justiciers aveugles.

Si les prisons sont horribles, alors elles le sont pour tout le monde, et si nous aspirons à leur suppression, cela devrait valoir pour tout le monde. Il ne saurait y avoir de prisons du peuple.

S'il est juste que la peine de mort n'existe pas, alors personne, aucun tribunal populaire, ne peut s'arroger le droit de la décréter. Pour un homme révolté, pour un révolutionnaire qui ne renonce pas aux valeurs de la révolte, il ne peut exister d'exceptions qui invalident ces principes.

Ces derniers doivent être affirmés jour après jour et, si la violence, comme cela arrive souvent aux mouvements de révolte, se présente comme une arme qu'il est nécessaire d'utiliser, alors cela se fera dans le vif d'une bataille et d'un affrontement collectif, où la faute raisonnable de l'exercice d'une violence non rationnelle mais nécessaire, quasiment d'auto-défense, sera compensée par le sacrifice d'un affrontement à armes égales avec l'ennemi.

Repentir et dissociation

C'est dans cette trahison des valeurs profondes de la révolte, je crois, que l'analyse faite par Camus concernant les développements dégénérés des pays "real-socialistes", peut être d'actualité et prise comme point de repère, de non-retour : un appel continu à la cohérence de la rébellion.

La rupture avec le mouvement de révolte (qui s'était exprimé et a continué longtemps à s'exprimer en Italie), a causé les exagérations théoriques et les dégénérescences pratiques qui ont progressivement étouffé sa vitalité, l'ont forcé à passer sous les fourches caudines de structures de plus en plus organisées, de plus en plus clandestines, de plus en plus insaisissables, de plus en plus incompréhensibles¹⁴.

Et selon moi, c'est cet éloignement qui a produit comme conséquence naturelle le phénomène de la "dissociation". Il faut parler de dissociation et non de repentir car désormais, ces deux phénomènes ont une connotation précise de caractère judiciaire indépendant dont il faut tenir compte, mais on peut déceler chez eux une origine commune bien qu'opposée dans les modes et les motivations personnelles.

Pour les grands repentis, on pourrait clore le débat en décrétant qu'ils étaient déjà des opportunistes avant et qu'ils ont continué de l'être après, une fois en prison. Le phénomène aurait un aspect optique, symétrique, inhérent à certains individus qui, demeurant fidèles à eux-mêmes, ont accompli une rotation autour de l'axe de leur opportunisme et ont simplement changé de camp en s'adaptant à la nouvelle situation.

Mais là aussi il faut y réfléchir à deux fois.

Comment de tels personnages ont-ils eu suffisamment d'influence, assumé suffisamment de responsabilités pour connaître, quand ce n'est pas diriger, tant de gens qu'ils ont fini ensuite par envoyer en prison ? Dans ce cas-là aussi, la solution est dramatiquement simple, elle est donnée par l'équation dur = leader politique. Si la lutte armée revêt une

¹⁴ En Italie, les NAP ont probablement été ceux qui se sont le mieux rapprochés d'une façon de vivre de manière cohérente le mouvement de révolte. Par la suite, ils ont eux aussi cédé à la frénésie organisatrice (au point d'entrer dans les BR) mais, pour la plupart, ils ont vécu leur courte période intensément, avec une authenticité qui n'avait d'égale que leur soif de rachat existentiel et de désir de liberté, consumée par une envie de "vivre vite". Leur aventure a été l'une des pages les plus belles que le mouvement de cette époque a su écrire.

importance prioritaire, ceux qui sont le plus enclins à la pratiquer, même aveuglément, sont automatiquement plus dignes de foi et de respect. Ainsi les plus grands imbéciles, rien que parce qu'ils ont de grandes gueules ou parce qu'ils arrivent bien à endosser le rôle des "durs" (rôle qu'ils auraient de toute façon joué par exemple comme chefs de bande de quartier) deviennent des personnages dont la stupidité et l'exhibitionnisme s'accroissent au fur et à mesure que grandit leur réputation²¹.

De temps en temps, on tombe sur une exception dans un sens, quelqu'un réputé "dur" qui ne l'était pas, ou dans l'autre, des "durs" qui n'aimaient pas se faire trop de publicité. Mais justement c'étaient des exceptions.

Le phénomène des dissociés, des semi-repentis, de ceux qui "confirment" ou des résistants muets est plus tragiquement significatif. Là, un

¹⁵ Tout le monde a son repentir, par conséquent, puisque nous nous connaissons tous, chacun sait quels couillons le mettent dans le pétrin. J'ai le mien moi aussi mais, dans un certain sens, c'est une exception, une exception particulière qui suit la règle de manière originale.

Pietro Mutti (militant des PAC) m'accuse, mais il n'aurait peut-être pas souhaité le faire. Il a fichu dans la merde des dizaines et des dizaines de camarades, et j'imagine qu'il l'a fait contre son gré, en souffrant, au fil d'un processus inertiel quasiment indépendant de lui. Acceptant le repentir comme une ultime obligation à laquelle se soumettre avant de devenir un homme totalement fini. Je le connais bien : nous avons fait notre service militaire ensemble ("à Coni" dirait Totò) et il a toujours été ainsi. Un brave type, généreux, taciturne, qui inspirait de la tendresse et avait besoin de profonds liens d'amitié avec quelqu'un, pour pouvoir avoir confiance en lui à travers la confiance que l'autre lui accordait. De temps en temps, très rarement, il piquait des crises de nerfs, d'orgueil, qui ne lui correspondaient pas du tout. C'est peut-être lors de tels moments excessifs qu'il a pris des décisions fondamentales qui se sont ensuite avérées fatales. C'était des instants où il aspirait à avoir son autonomie, après laquelle il courait laborieusement. Il n'a jamais beaucoup parlé politique et ne faisait pas d'efforts pour ce faire. Lui, il voulait simplement participer au combat et il l'a fait sous la seule forme dont il a été capable : en embrassant aveuglément la lutte armée. De là à imaginer ensuite qu'il a été poussé à ce choix par la complaisance de plusieurs personnes, comme cela se passe souvent dans de tels cas, par leur soutien et leur admiration, il n'y a qu'un pas (c'était bien commode, probablement, que quelqu'un d'aussi docile soit prêt à faire à peu près n'importe quoi). Quant à lui, cela lui convenait parfaitement d'avoir enfin trouvé une personnalité à endosser comme un de ses vestons. Une fois en prison, sa personnalité évanouie, il a aussi perdu sa culotte. Et j'ai l'impression de le voir à présent, comme un homme profondément fini, contraint de porter le fardeau d'un accusateur intérieur qui ne cessera de lui reprocher d'avoir commis le plus horrible, peut-être, de ses crimes et une bassesse atroce. Hébéte par son existence même, il ne doit plus savoir qu'en faire et ce doit être pour lui le plus insupportable des châtements.

Peut-être est-ce parce que je ne suis pas en prison, mais, malgré tout, je n'arrive pas à lui en vouloir.

processus naturel de “repentir” se fait jour, dont la cause n’est pas à rechercher dans les lois d’exception, comme l’ont fait souvent les inventeurs de cette monstrueuse machine juridique, mais dans un processus interne au mouvement lui-même.

Ce fut une lente euthanasie auto-engendrée dans le corps même du mouvement qui s’est trouvé dans l’impossibilité de se développer comme il pouvait. Contraints de choisir entre révolte et révolution (la révolte rationalisée en une régression de plus en plus abstraite et éloignée de ses motivations d’origine), beaucoup ont choisi la seconde, se trouvant vite face à la constatation d’avoir trahi les raisons originelles de l’acte de révolte qui les avait motivés. La solidarité de classe devient désolidarisation de secte, l’unité de l’être voulue comme fin immédiate se transformait en schizophrénie armée, la délivrance de l’oppression du quotidien devenait soit de vengeance, autorisation au jugement sommaire et arbitraire jusqu’à frapper ses propres alliés, à déchaîner des luttes intestines.

Le désir d’affirmer son humanité, de la développer sous tous ses aspects en pleine liberté, jusqu’à la revendiquer par un geste de révolte, était renié, refoulé au nom de la collectivité, et sa réalisation repoussée à l’avenir et en devenir. Face à un échec de plus en plus évident, comment ne pas ressentir l’atrocité de ses propres actions ? Alors, en un procès intérieur dostoïevskien (cette fois-ci collectif), la conscience se révolte encore une fois contre ses erreurs et elle aspire “naturellement” à un acte qui la rachète. Un acte qui, là, ne peut être que verbal. Parler, dire qu’on s’est trompé, que ce que l’on a fait n’est pas exactement ce que l’on voulait faire. Qu’on a cédé à une contrainte rationnelle qui semblait raisonnable, et armée par la force des choses. Nous voulions l’impossible et nous avons pratiqué le possible à cédant à des méthodes empruntées à des systèmes parfaitement critiquables et d’ailleurs critiquées.

Combien d’exemples de révolutions manquées l’histoire nous avait-elle fournis ? Des révolutions qui s’étaient muées en production de systèmes pour l’exercice d’un pouvoir absolu et terroriste ? Mais nos “matérialistes historiques” préfèrent aller contre l’histoire et réaffirmer à un microcosme les mêmes principes qui ont déjà mené ailleurs droit à l’échec. Alors ils créent un parti, si possible armé !

Les fins semblent justifier les moyens, voire les anoblir, mais elles se sont elles-mêmes annihilées. Les moyens sont devenus des fins, faisant s’estomper dans un horizon de plus en plus lointain, l’avènement d’un “monde nouveau”.

Alors comment condamner quelqu'un qui se dissocie ? Le seul reproche à leur faire est que ces revirements surviennent devant un juge¹⁶. Mais ceci touche au désir d'en finir avec le passé et à l'impression de se destiner à cent ans de solitude, de mort en vie, de ne plus avoir aucune échappatoire si ce n'est la reconnaissance de l'autorité du justicier qui exige comme prix ultime l'auto-effacement, la négation de soi-même dans la négation de la possibilité d'être encore capable d'un acte de révolte, le seul qui pourrait encore racheter son humanité.

Autrefois, la reconnaissance de sa faute pouvait se faire devant la collectivité en posant les mains sur un bouc émissaire. Puis la religion catholique a individualisé la faute et le repentir en donnant officiellement au prêtre le pouvoir d'absoudre. Aujourd'hui, dans un monde athée, le juge est le seul à pardonner¹⁷.

On peut alors comprendre, pour quelqu'un qui est en prison et veut continuer à vivre, peu importe comment, que puisse se déclencher un mécanisme de reconnaissance de l'autorité du juge. Je ne crois pas que quiconque, hors de prison, ait le droit de juger, mais éventuellement de compatir avec celui qui, ce faisant, abandonne tout désir de vivre en paix avec lui-même.

Un sourire amer pointe spontanément, en revanche, quand on voit quelqu'un théoriser sa misère sur les cendres du mouvement, ou carrément, reprenant le rôle de la mouche du coche qui l'a toujours distingué, se proposait à nouveau comme seule alternative vers le pouvoir, comme le seul personnel politique de rechange, justement au nom de son passé peu glorieux.

Lorsqu'on le voit demander de collaborer à reconstruire, à refonder la société, on en vient à penser que s'il y parvenait, il ne pourrait fonder qu'une société pire que l'actuelle.

¹⁶ Aucune considération ne peut bien sûr occulter l'aspect révoltant que revêt ce marchandage (je me dissocie et tu me fais tuer – je te fais tuer si tu te dissocies) codifié dans l'acte judiciaire. Mais ceci n'enlève rien au fait que, derrière les intérêts spécifiques, les résultats immédiats, il y a une motivation, une justification qui a ses racines dans les choix politiques précédents et dans un processus psychologique à peu près similaire à celui décrit.

¹⁷ Hors de la prison, il existe le psychanalyste, mais en détention, il n'y a pas beaucoup de possibilités.

Héritage

La distinction entre révolte et révolution demeure intacte. Faut-il prendre le pouvoir ou détruire tout pouvoir et tout système d'oppression ?

La révolte et les valeurs dont elle est porteuse sont le seul patrimoine que nous puissions conserver de notre vie passée. Elle est l'unique ressource qui nous reste contre ceux qui voudraient nous régler. Nous serons vaincus mais encore vivants si nous savons encore nous révolter. Contre les erreurs de notre passé, mais aussi contre ceux qui voudraient que nous n'existions plus.

“Je me révolte donc je suis !” est l'unique héritage que nous puissions transmettre.

Révoltez-vous mais ne tentez pas de faire une révolution pour instaurer un “ordre nouveau”, ce serait le début de la fin¹⁸.

Le vieil ordre se démantèlera tout seul sous les coups d'une révolte incessante et innocente, qui ne soit porteuse de “fautes raisonnables”. Et lorsque la nécessité de transformer la révolte en révolution s'imposera, alors, que ce soit une révolution fidèle à ses origines. Guidée par une philosophie de la mesure et non de la toute puissance, du relatif et non d'un impossible absolu. Qu'elle lutte pour une justice, reflet d'une liberté limitée par la solidarité entre les hommes, non pour une justice vengeresse au nom d'une liberté absolue qui ne peut donner comme fruit qu'une oppression généralisée.

¹⁸ « De même qu'à la société des ordres a succédé une société sans ordres mais avec classes, il faut dire qu'à la société des classes succédera une société sans classes, mais animée par un nouvel antagonisme, encore à définir. Un mouvement, auquel on refuse un commencement, ne peut avoir de fin. “Si le socialisme, dit un essayiste libertaire, est un éternel devenir, ses moyens sont sa fin”. Exactement, il n'a pas de fin, il n'a que des moyens qui ne sont garantis par rien s'ils ne le sont par une valeur étrangère au devenir ». (“L'homme révolté” pp 281-282)

E.G

Envoi

À l'ami fraternel qui m'a fait comprendre la douleur

Nous sommes une cinquantaine, peut-être cent dans le petit amphithéâtre du cimetière du Père Lachaise, dont les gradins sévères évoquent une leçon d'anatomie.

Je ne sais si la dépouille de Roberto a déjà été incinérée. Si le feu, élément primordial d'autres dieux, a transfiguré son corps, le muant en d'innombrables molécules de carbone qui reviendront composer l'architecture asymétrique de notre planète bleue épuisée... Paroles visages et langages hétérogènes traversent une diagonale de mort et d'espoir, semblable et différente dans le prisme des regards.

La morgue

Dans la pièce aseptisée, entre la gentillesse des opérateurs, impeccables dans leur blouse blanche, et l'adieu trop bref et silencieux à l'ami fraternel, jaillit une étincelle de rage, d'angoisse : "pourquoi ça, pourquoi de cette manière ?". La cicatrice sur sa tête blanche comme du marbre témoigne d'une intervention de biopsie. La *mort* ne doit pas avoir d'hésitations, d'incertitudes. En particulier dans notre siècle qui proscrit la douleur, la vieillesse, la décadence pathologique, la *mort* doit connaître jusqu'au stade ultime les causes de *son* évolution surtout si elle est inévitable. Tel un juge "impartial" qui doit tirer au clair le "modus operandi" et "l'identité" du responsable de tout acte mortifère.

Dans ce cas là : "la maladie sans nom".

Pour soulager la douleur des vivants ? Promettre de futurs remèdes contre les ennemis du corps ? Offrir une obole technologique au défunt ? Ce mandat accordé à la médicocratie, à ses savoirs, ne suffit pas pour accepter la "neutralité" de la chambre ardente, la mort incarnée dans une dépouille. Non, ça ne suffit pas à brûler comme de l'encens l'adieu des larmes sans réparation.

Ce n'est peut-être que maintenant que je connais la douleur comme une solitude universelle qui réunit et fait jaillir des milliers de souvenirs ainsi qu'un tourbillon de mots sans son.

L'ultime espoir

L'hôpital général de la Salpêtrière est une ville qui palpète dans la ville. Non-lieu de fragmentations historiques, bâtiments et pavillons hors du temps, architectures de théorie et corridors, qui ont stratifié au cours des siècles la volonté du savoir clinique, l'orgueil rétrograde de la médiocratie, opposé à l'inéluctabilité de la volonté divine (pour ceux qui croient) et de son irrépressible faux.

La dernière fois, la dernière visite

Roberto respire, bien qu'avec difficulté. La valvule de l'oxygène, métamorphosée par la vue voilée, devient un poumon de vie, un poumon où, agitant son doute, flotte un diabolon cartésien.

Il est à présent difficile de faire la distinction entre la machine, les tuyaux tentaculaires, le corps biologique, la création naturelle et la prothèse artificielle.

La vie ?

Durant les longues journées d'adieu, lorsque, au fil des après-midi le jour baissait – visiteurs, infirmiers, conjoints, entrent à pas feutrés, les ombres commencent à assaillir les fenêtres et l'esprit – le désir de lui poser mille questions se faisait presque pressant. Ignorant sa réserve, sa fragilité, le progrès inéluctable de la maladie qui, depuis des années, sournoisement, cristallisait son corps.

– *Pourquoi ne pas te soigner, plus tôt ?*

– *Pourquoi te plâtrer jour après jour dans ta verticalité irréversible ?*

– *Pourquoi tant de sévérité vis-à-vis de toi ? Rigueur ou rigidité ?*

Quelle réponse aurait-il donné ?

Encore en possession de ses facultés, il avait décrété sans hésitation : "Je veux continuer d'être avec vous ". La dernière phrase : plus qu'un testament, un pacte de partage.

De la fenêtre de Roberto, on découvre un bout de Paris. Son regard

court sur l'extérieur, presque fébrile.

Ce sont des moments d'une incompréhensible visibilité. Aussi rapide qu'un pinceau, la lumière mélange les couleurs, allume le creux des nuages gris et mystérieux comme les valves d'un gigantesque coquillage, souligne les contours de gris perle, crée des mondes, des paysages fractals, des figures volatiles comme la pensée.

– *Rob, tu veux que j'ouvre un peu la fenêtre... Veux-tu que je soulève le lit...*

Dans quelle dimension erre le regard désormais muet de Roberto ? A quelle branche sous-marine s'agrippe sa main qui n'a plus de force ?

Comment nier, pourtant, qu'entre son regard et "l'univers", est en train de se dérouler un conflit d'énergie, aussi incommensurable que l'équilibre de gravité existant entre la vie et la mort ?

Un baiser sur son front noble, un dernier baiser sur son front encore tiède et vivant.

Le hasard et la nécessité

NE CHENSONS-NOUS que ce que nous trouvons ; ou ne trouvons-nous que ce que nous avons cherché ?

Des années plus tôt – dieu sait combien – un jeune blond grand et maigre et une fille qui regardait le ciel comme si elle écoutait une pluie légère, vinrent au siège de Controinformazione¹, à Milan, pour parler avec quelqu'un de la rédaction. Contro était une revue politico-sociale d'extrême gauche.

Une revue militante qui prétendait poser un regard sans préjugés sur la réalité des années 1970, souvent controversée et pesante. On y traitait des questions liées à la drogue et à la contestation de masse, en passant par celles des prisons, des détenus politiques, des extralégaux, des formations armées... Roberto était venu à nous pour avoir, je crois, des suggestions sur un article concernant les problèmes carcéraux qu'il avait l'intention de publier avec d'autres. A l'époque, il était normal qu'une revue déposée comme la nôtre, même si c'était au moyen de stratagèmes acrobatiques, couvre des publications éphémères qui, bien souvent, apparaissaient et

¹ Revue de la mouvance contestataire. Née en 1973, elle fermera en 1984 et fera l'objet durant toutes les années 70 de répression et de surveillance de la part de la magistrature.

disparaissaient tels des champignons sur un croissant de lune.

Ce garçon fut surnommé : “le beau Napolitain triste”, bien qu’il sourit volontiers avec un calme serein, vous regardant de ses yeux clairs, pénétrants et marins.

Tu possédais une élégance innée et indifférente qui faisait de toi, tu le prouveras en France, un citoyen du monde : un visage à la Eduardo de Filippo, l’accent inimitable d’une langue parmi les plus poétiques d’Europe...

Pour souligner une forfanterie politique ou un excès verbal, tu te contentais de hausser les épaules : *mo’vola* [maintenant il plane].

La participation de Roberto au mouvement contestataires des extralégaux – comme furent considérés au milieu des années 70 ceux qu’on qualifiait de “lumpen”, stigmatisés de manière négative par le marxisme courant – fut un engagement précoce et intense...

Peut-être à cause de ses origines géographiques, de ses amitiés, des contacts politiques locaux, cette catégorie sociale fut la référence tangible de ses premières expériences à Naples. De la discussion idéologique à la pratique militante. Et de là aux actions directes... Au-delà de cet “apprentissage”, il y aura le mur judiciaire, les inculpations, une première détention courte.

On se souvient de lui, plus tard, à la manifestation des cent mille à Bologne, en 77, avec une grande pancarte “Pas de prison” qui pour la première fois peut-être dans notre mouvement extra-parlementaire, affirmait le droit des détenus, des extralégaux, des marginaux etc., à être une composante “à part entière” du prolétariat révolutionnaire. Effaçant de ce fait hiérarchies, hégémonies, “nettoyages idéologiques”, de la part de groupes “prédisposés au droit d’aïnesse de la lutte des classes”.

Inepties, dira-t-on ; tout comme de ces discussions à couper les cheveux en quatre de l’époque...

Malgré cela, les quelques droits accordés et distillés par l’arbitre des juges aux détenus sur la base de la “réforme” (Gozzini), ont vu le jour ces années-là, à la suite des luttes, des dénonciations et de la communication active entre les membres à l’intérieur et à l’extérieur des murs...

Puis dans les années quatre-vingt-dix commence pour Roberto l’exil des “nouveaux réfugiés politiques” dans un Paris mittérandien. Cadences et fractures d’un discours conflictuel, souvent intestin, entraîné à l’étranger par les vieux et les nouveaux militants, entre diverses formations ancrées sur de vieux principes idéologiques ou de nouveaux “privileges”

de résidence.

Puis un “intermède ludique” : la fondation et la collaboration à une revue de cinéma, *Fotogramma*, qui aura une vie très brève, et une investiture d’apparat : la direction ad honorem de Gian Maria Volontè.

Suite au rapatriement, la prison, puis la fin de la détention, la liberté minée par les premiers symptômes d’une paralysie progressive qui fut qualifiée de “sclérose en plaques”, (sans aucune certitude). Des phases diverses mais sans répit sur lesquelles nous ne nous sommes jamais étendus longuement avec Roberto. La discrétion a toujours fait partie de son style. Entre nous, quelques entrevues personnelles, quelques échanges à distance, des promesses ou plutôt des souhaits de nouveaux voyages, comme nous en faisons des années plus tôt en Corse, *on the road*.

“La moto, le zen et l’art de la motocyclette”. Peut-être le ciel de la contemplation orientale ne lui fut pas étranger durant une période déterminée. Mais lui seul aurait pu écrire au sujet de cette “conversion”. En parler de l’extérieur est réducteur.

Nous nous voyions peu, nous ne fonçons plus sur nos deux-roues, des projets se font jour dans la distance. Mais les anneaux de l’engagement ne se desserrent jamais. Je rencontre Roberto à Rome, à une manif pour l’abolition de la prison, puis à Zürich², rapporteur d’une réunion de trois jours sur les groupes armés, où il interviendra sur le chapitre des formations qu’il avait plus particulièrement connues...

Parmi les quelques quatre cent quatre-vingt groupes qui ont marqué la décennie de la contestation armée, certains ont disparu tels des étoiles filantes, d’autres ont été “centrifugés” dans l’auto-propagande de l’escalade militaire. Quelques uns, comme les NAP et les PAC, bien qu’ayant eu une fin précoce, ont noué un message particulier au rêve universel de rachat du “peuple de l’abîme”.

La révolution sociale : c’était le but qui différençait des autres les groupes d’avant-garde luttant pour “l’utopie réalisée”, devenant souvent sur le terrain une véritable première ligne de défense contre la répression, une indication concrète, opérationnelle, de communication entre détenus, marginaux, extra-légaux et ouvriers. Anticipant la critique de l’entropie et de l’isolement : pièges où allaient tomber de nombreux élé-

² Sur les journées de Zürich organisées par la Rote Fabrick en mai 1997, voir “Le parole e la lotta armata, Storia Vissuta e sinistra militante in Italia, Germania e Svizzera”, sous la direction d’Ermanno Gallo, Primo Moroni et Ada Negroni pour l’édition italienne, éd. Shake, Milan 1999, républié en 2009.

ments ouvriers.

Leur lutte, tant emblématique que constellée d'opérations tactiques pour le "contrepouvoir", fut dirigée contre la prison et les institutions totales (asiles, ghettos, grilles, barreaux). Le monstre polycéphale avec lequel nous vivons était débusqué, et pas uniquement dans des zones géographiques "lointaines" : "la cité pénitentiaire", les "centres d'accueil" concentrationnaires, CPT, le travail forcé, de fait esclavagiste, militarisé, les innombrables prisons secrètes, les camps de concentration légaux qui ponctuaient la planète, tels des bubons pestilentiels de la sois-disant démocratie mondialisée...

A Zurich, Roberto est en chaise roulante. Nous contournons le lac et ses reflets par une lumineuse journée. C'est une sensation poignante de déjà vu : anarchistes et transfuges, maisons en brique apparente, fugace réfraction communautaire dans l'eau sur laquelle virevoltent les mouettes.

– *On fait la course ?*

Il me regarde par en dessous avec ironie.

– *Allez, pousse... tu veux me ficher à l'eau ?*

– *"Mo'vola"*.

Nous rions.

L'être humain est un nœud de contradictions, qui n'admet pas d'être contradictoire.

Ce qui a mis en évidence le militantisme de Roberto, ce ne sont pas tant les accusations pénales que les écrits, disséminés ici et là dans des revues et des publications, dont certaines sont citées dans la bibliographie.

Enfin, les ouvrages "narratifs" au contenu autobiographique (en particulier *La mémoire et l'oubli*) dans lesquels il aurait probablement désiré "mêler" son individualité au contexte collectif revisité.

La mémoire historique est une alternance incessante de hauts et de bas reliefs : tantôt figures composites ou individus limés par le vent ; tantôt groupes qui foncent derrière des détails agrandis mis au premier plan, et qui traversent le temps. Un visage, un profil, un œil, une main, un sourire, un cri... Dans le magma aléatoire "cubiste" d'une histoire, mille histoires qui tendent vers l'Histoire. Atteindront-elles un jour le but qu'elles

semblent convoiter ?

Les amis, les camarades, les pourquoi... en regardant aujourd'hui les photos que Roberto aimait prendre avec la précision d'un professionnel et la modestie d'un dilettante, tout ça nous apparaît sous un jour nouveau.

Pas des *souvenirs*, mais des points de repère dans une quête du temps qu'on ne s'est pas accordé à soi-même.

Ni : "Les raisons de l'autre" – pièce de théâtre, mais aussi dialogue uchronique, écrite avec Cecilia Calvi – Roberto s'était confronté dans l'écriture avec l'existence de l'autre : une sorte de double ou d'alter-ego qui occupe plusieurs étapes fugaces du devenir ontologique.

Dans le présent livre, le thème de l'amour, du moi/autre, de l'individuel/universel qui, tel un Icare collectif, se brûlera les ailes en volant trop haut vers l'absolu, s'enfoncé vers une zone de la mémoire, une "découverte de soi", non abordée jusqu'alors.

Quelqu'un a dit : beaucoup d'entre vous, les "rescapés", ont tendance à idéaliser, à mythifier le passé politique, les camarades, les idéaux...

Son texte n'est pas une hagiographie de quelques camarades, ni une exaltation de la politique militante.

Cet ouvrage est au contraire une photo en noir et blanc, sans concessions ni gratifications, d'une brève période et d'une longue époque, de vies méconnues et de tensions insupportables.

Tu as vu une histoire de jeunes gens, désertant les *bassi*³ comme les livres politiques dogmatiques. Des jeunes qui dans les quartiers napolitains espagnols – via Spaccanapoli, épine dorsale d'une ville chaotique, roublarde et onirique – semblent revivre une rue Paul anachronique⁴. Où les armes sont vraies, le mastic à vitres est remplacé par du plastic, l'occupation du territoire se transforme en contrepouvoir prolétaire, expropriations, affrontements contre les fascistes et la police.

Ceci non pas pour retirer au récit sa valeur politique, encore intacte et utile à la reconstitution des années 70, mais pour souligner ce côté "gua-

³ Le *basso* est une habitation napolitaine typique, composée d'une seule pièce (Ndt).

⁴ Classique de la littérature pour la jeunesse, le roman de Ferenc Molár (1878-1952) publié en 1906, *A Pál utcai fiúk* (*Les Garçons de la rue Paul* ou *les Gars de la rue Paul*, selon les éditions) raconte l'affrontement de deux bandes de gamins dans les rues de Budapest au début du XX^e siècle (Ndt).

⁵ A Naples, un *guaglione* est un voyou (Ndt).

glione”⁵ et l’ingénuité courageuse qui a fait de certains groupes de l’époque, d’origine idéologique non orthodoxe, “des éclats d’histoire”, mais aussi des interrogations irrésolues.

Dans “la mémoire et (peut-être aussi) dans l’oubli”, revient sans cesse la référence à la mort, à l’individu face à l’Histoire, à l’amour incompris, au système de valeurs inachevé et au poids d’un commandement : ne pas tuer, qui peut ronger le révolutionnaire le plus convaincu. Il y a un *non-dit*, un *non-exprimé*, une partie de sa structure qui incite à réfléchir sur l’enchevêtrement, et le tabou, qui, dans la gauche extra-parlementaire et armée, a façonné le binôme : individuel/universel ; relatif/absolu ; révolution/révolte⁶.

Je ne sais si tu es d'accord. Mais il existe une maladie morale qui deviendra sans doute une maladie psychosomatique.

Elle échafaudera dans le vide, par “parthénogénèse”, le sentiment de culpabilité, intériorisé dans la sensation d’un “humain trop humain” qui ne parviendra pas à surmonter l’écart entre la violence quotidienne, insupportable, et l’avenir radieux du “supériorisme” collectif. Ou bien, elle ne pourra métaboliser le message tolstoïen absoluire : “Nous sommes tous coupables”.

Le fait que le “héros éthique” de ce livre soit Alberto Buonoconto, militant NAP qui s’est suicidé après sa libération, ouvre nombre de spirales d’interprétation.

D’un autre côté, toujours avec son calme coutumier d’écriture et de réflexion, Roberto nous délivre un document lapidaire et incomparable sur ce que représentèrent, pour des milliers de militants, les années d’état d’urgence armé en Italie.

Lois spéciales, régime pénitentiaire et pénal d’urgence, un traitement de choix et/ou la torture...

Sur ce point, en particulier, la figure cardinale d’Alberto Buonoconto et les événements survenus dans les années 1980 représentent un sinistre présage. Ils préconisent la compulsion de répétition, de la part des Institutions et du Pouvoir, qui s’est matérialisée hier et qui se représentera demain, en serial-killer amorphe et terrifiante.

L’aventure humaine d’Alberto Buonoconto, non pas martyr mais antihéros de ce scénario, nous introduit dans une réalité historique,

⁶ Sur cette polémique “délicate” ainsi que sur d’autres, y compris le sujet souvent ambigu ou refoulé de la violence/non-violence, Roberto a développé une intense réflexion dans le texte inspiré par Camus : “Shakespeare et le cordonnier”, publié dans cet ouvrage.

sociale et politique, par bien des côtés visionnaire.

Alberto qui, sorti de prison pour raisons de santé, se suicide après un long chemin de croix qui en précède tant d'autres, et qui fera dire aux experts :

la prison est pathogène, la peine est une torture, certainement pas un instrument de rééducation et de rétribution de la faute commise, elle représente un évènement dramatique qui devance l'actuelle banalité de la violence de l'Etat "démocratico-totalitaire".

Le dispositif de la sentence concernant les faits du G8 à Gênes, en 2001, en est un exemple. Malgré les questions du Parlement, les soi-disant "violences policières" de Bolzaneto, couvertes par l'Exécutif, on été considérées comme des faits isolés, des entorses accidentelles au diktat démocratique immaculé. En réalité, on s'est rendu compte que les dirigeants de la Digos, comme Perugini, ont été "débarqués" par le biais de promotions ad hoc. Que Diliberto, à l'époque garde des sceaux, avait signé le décret de naissance des GOM (commandos spéciaux). Que, tandis que l'opinion publique s'indignait des tortures infligées à Guantanamo ("camp de concentration" modèle, plus transparent que bien d'autres au monde), quelques "censeurs et démocrates" ont vitupéré les actions sanguinaires perpétrées par les "forces de l'ordre", "au nom de la sécurité" à la Diaz. Enfin, qu'un "détail" a échappé à beaucoup : en Italie, le délit de "torture" n'existe pas et les policiers condamnés ont été amnistiés en 2009⁷, sans "disqualification" de carrière ni la moindre retenue sur salaire ! (Celui qui écrit ne souhaite pas la prison comme punition. Il propose en revanche une alternative à la peine, par exemple, pourquoi pas une "disqualification sociale"...)

⁷ Parmi les articles sur la torture, à Gênes, G8, et les idéaux-types de la "sécurité dans le monde global", nous nous référons à ceux parus dans Il Manifesto des 12 mars 2008, 29 mars 2008 et 5 avril 2008. Sur le traitement de faveur, vis-à-vis des "tortionnaires de bureau" de Bolzaneto, voir – contrairement à l'amnésie et à la distraction des médias alignés – : Il Manifesto des 22 mars 2008, 12 avril 2008, etc.

L'acquittement des inculpés "No global", après une procédure juridique de 7 ans, en soi punitive, a en revanche été soulignée par de nombreux quotidiens (dont La Stampa et La Repubblica, 25 avril 2008, comme un exemple d'équité (et pourquoi pas, d'indulgence !) du système judiciaire.

De fait, la disparité de traitement entre les divers suspects et inculpés, comme on l'a vu, est inscrite non seulement dans la sentence, mais aussi dans la différenciation institutionnelle entre citoyens lambda et agents...

Tu vois, Roberto, chaque fois que je lis certaines pages, ou qu'un document, un écrit du passé, que d'aucuns peuvent tenir pour un parchemin inutile, me tombe entre les mains – feuille parmi les feuilles mortes qui jaunissent mais, mystérieusement, ne sont pas réduites en poussière – je m'interroge :

“Combien de nous sont morts, au cours d'une résistance qui dura un instant ou une vie ? En quoi la résistance des années 1970 contre l'exploitation, la prison, la répression, les humiliations est-elle différente d'autres résistances ? D'autres tentatives de transformation radicale de la société ?”

... Questions que je pose au profil de Roberto, à présent ciselé dans le clair-obscur du silence.

Ton corps est enveloppé dans un suaire de temps immobile, fini et infini. Inutile de chercher des échappatoires à l'état de chose. Ton esprit, peut-être encore lucide et palpitant, semble lointain, sidéral, tel un cerveau alien immergé dans un puits insondable.

Des questions analogues me trottaient dans la tête, l'autre jour, en regardant le fleuve – seul témoin d'une étroite période entre les rives, qui échappe à son écoulement matériel.

J'attrape la feuille de papier sur laquelle j'étais en train d'écrire, je la plie et la replie, comme je peux : l'origami maladroit devient un perroquet, puis un avion, peut-être un hydravion, puis une barque avec des ailes.

Flottera-t-il ? J'écris sur un côté “absolu”, sur l'autre “révolution”.

Je le lance de la rive glissante, il prend le large, chancelle, s'incline...

Il navigue au ras de l'eau, légèrement penché sur la gauche.

Une flottille de canards guidée par un vaisseau amiral bleu acier au col rouge carmin met le cap sur mon message ballotant.

Les cols-verts le suivent.

Ils filent, taillant l'eau en lame de couteau, derrière cet étrange échantillon de pensée hybride.

Vont-ils l'atteindre ? Ou le papier se dissoudra avec son message éphémère avant les rapides boueux ?

Tu vois, Roberto, dans le fleuve une telle biodiversité aquatique. Signe que la pollution est en déroute ?

Voici à peine deux siècles, il n'y avait pas d'anthropisation sur ces collines, qu'elle soit autochtone ou sauvage...

Les sauvages vinrent par la suite, avec les villes. Nous n'avons été que les barbares qui attaquaient les remparts des cités interdites : la Fiat

immense, omniprésente, mussolinienne, aux mains de personnages tels Valletta ou Togliatti³², parfois citadelle d'un pouvoir ouvrier raréfié, rêvé. Métaphore sans racines d'une plante gigantesque poussée sur une terre amazonienne, alluvionnaire...

Ce n'est pas la biodiversité qui est en train de gagner : non, c'est la pollution qui se cachera à elle-même, dans la nature comme dans le social.

Une sorte d'adieu.

– Tu le comprends, le temps ?

C'est une question que je pose mentalement au rôle de Roberto, à ses cils entrouverts – dort-il ou vole-t-il ? – au diabolotin imaginaire de Descartes et à son cylindre de verre transparent.

Puis je serre sa main inerte. Un flot de paroles sans pause ni attentes fustige l'inévitable, dans le délire du détachement qui ne peut pulvériser le souvenir, l'heure, en fragments irrécupérables.

Une sensation irrationnelle et indiscutable prend vie : l'existence, ou la vie, ou l'être, est un amalgame mercuriel, solide. Uni par une attraction interne, fabuleuse, qui embrasse et sépare nos unités, nos destins. Mais une fois scindé, le métal devient hydrargyre, il s'échappe en sphères infinies, vif-argent sans recomposition possible...

Chaque fois qu'un camarade meurt, nous mourons nous aussi, impossible de se défiler face à un destin commun, apprendre à nager à fleur d'eau sans se mouiller, qui s'en va, qui reste, où pensais-tu aller et qu'est-ce qui te porte, Rob, tandis que nous glissons sur l'horizontalité des statistiques et que nous ignorons si ton détachement, à l'instar de celui des autres, est un symbole de multitude, diversité, planète-entière qui nous laisse un espoir alors que ce vieux monde s'étiole et qu'il se réveillera demain, et toi avec lui ou probablement jamais plus...

Roberto, ta voix s'est éteinte depuis des jours ; tu as admis le silence, mais ne l'as pas accepté.

On ne la fera pas taire, ta voix, elle continuera à vivre par bien d'autres voix et dans la poursuite d'une quête transformatrice...

Ce legs est d'autant plus important au XXI^e siècle, époque négation-

⁸ Vittorio Valletta, (1883-1967) dirigeant industriel, notamment de Fiat. Palmiro Togliatti (1893-1964), un des principaux chefs du Parti communiste italien (Ndt).

niste de toute conflictualité et de toute difformité, où même les droits formels sont enterrés dans une fosse commune, sur laquelle est répété dans une rhétorique assourdissante le mot “démocratie”.

D'autant plus important que ceux que l'on nomme “citoyens” sont devenus des nombres, des fiches. Des non-personnes encensées instrumentalement par le système des partis, en tant qu'électeurs utiles, dont l'existence réelle est de fait rétrogradée du statut de *citoyens* au niveau servile de *sujets* sans droits.

Sujets contraints de s'agenouiller, au nom de la démocratie universelle (sous l'influence cathodique et la menace policière), devant tout décret politique et économique, imposé par l'autocratie mondiale.

Sujets qui, s'ils rejettent *leur rôle*, seront insérés entre les lignes des limbes pénitentiaires, qui engloutissent chaque année dans le monde des millions de personnes réifiées ; ou qui entreront dans le collimateur du contrôle sécuritaire, étendu à la société civile. Le Léviathan, transformé en un Etat auto-référentiel, a aujourd'hui pour seul but la reproduction élitaire de richesses et de pouvoirs...

Tu te rappelles :

cela paraît hier, Rob, quand on discutait à Paris, à Rome, à Milan avec les “camarades députés” d'une amnistie imminente, d'une régularisation pour les détenus politiques, d'une période de lutte et de pacification (oxymore ?) qui aurait résolu tant d'iniquités, éliminé l'absurde de la mort civile, des prisons qui coûtent des milliards et “restituent” des individus lobotomisés ou stigmatisés à vie. Et la grâce !? Redevenue prérogative divine, un compromis de récompense avec la céleste souveraineté de l'Institution... Les “gens”, pas seulement l'état, comme le prouve l'actualité politique, sont réactionnaires, pétris de réflexes conditionnés pavloviens. Réactions d'ordre nées de peurs économiques et psychologiques ?

Ou bien l'affirmation réalisée de la pensée unique, centrée sur une justice vengeresse, la xénophobie, le “terrorisme” ?

Causes concomitantes qui accouchent, néanmoins, d'une répression graduée, dans un indiscutable consensus populaire...

Et la prison a de plus en plus peur du vide...

Impossible d'ignorer, même si l'on ne goûte pas la nostalgie, combien furent belles, Roberto, notre époque, sa transgression transformatrice, sa douleur, sa victoire sur le temps même dans “l'échec individuel”.

Tes cils se sont fermés, ton repos semble tranquille.

Dans le lointain, au-delà des vitres noires de pluie et d'obscurité impénétrable, une scène païenne desserre son étreinte sur la main inerte.

Elle fait disparaître le diabolin cartésien. Elle ouvre une trouée de feu. Le grand bûcher. Le cri romantique de Byron, son désespoir devant son ami mort.

Tout est fini. La diagonale de la mort a segmenté les paroles, balaféré les visages, serré des mains lointaines, communiqué un souffle. Je me plonge dans les mots de Franco Fortini :

“Celui qui a eu de vrais camarades ne saurait mourir”.

Roberto, était-ce ton message final ?

E.G.

